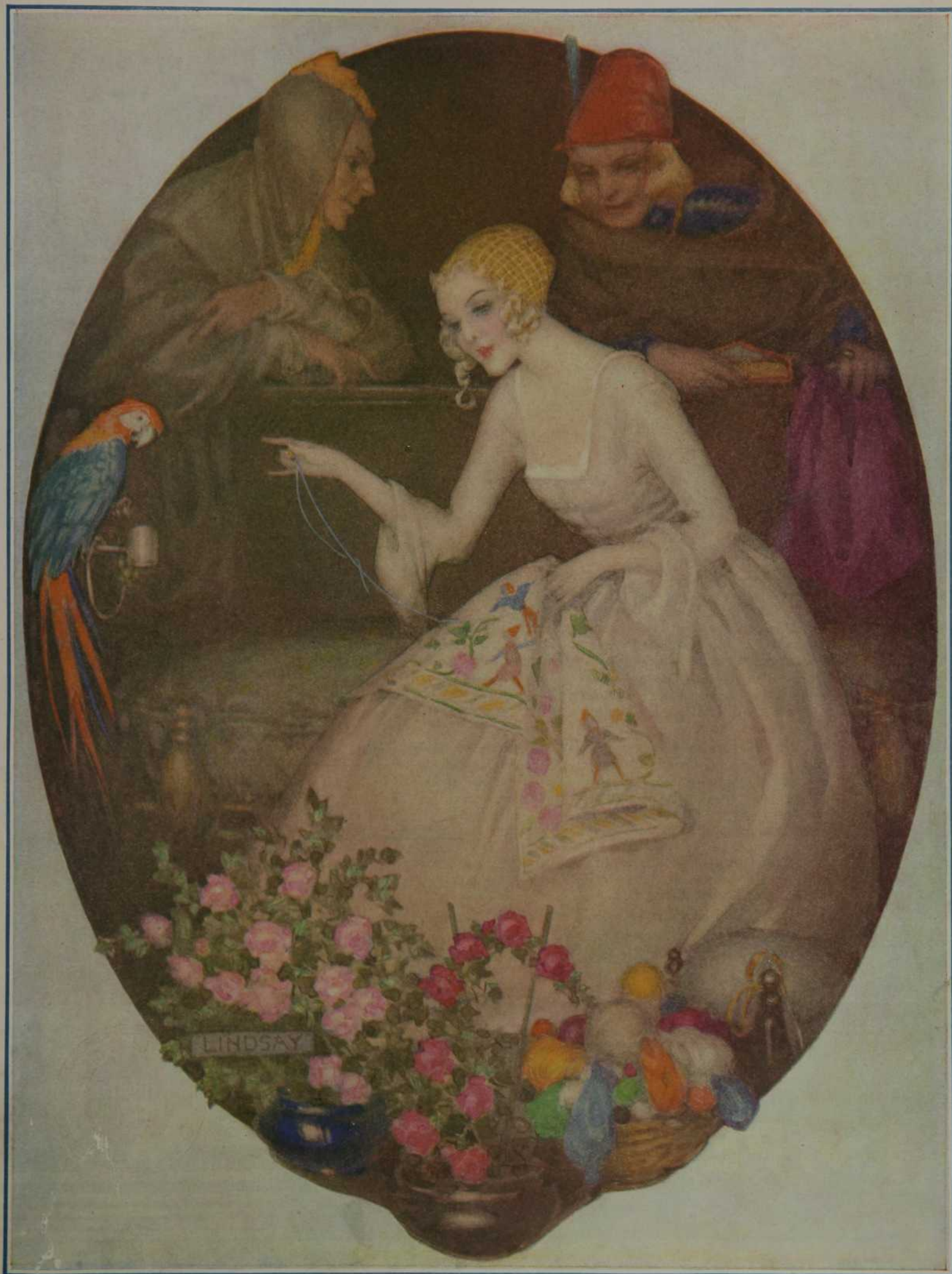


Le Samedi^{10f}



CINQUANTE ANS DE PROGRÈS CONSTANTS



LE POSTE DE CHARGEMENT

Le "poste de chargement", dans une raffinerie de l'Imperial Oil, est l'endroit où le raffinage cesse et où la distribution commence. C'est là que les gazolines et les huiles sont chargées dans les wagons-réservoirs ou les bateaux-citernes pour être transportées aux 1900 entrepôts-succursales de la Compagnie.

Avant d'arriver à ce "poste de chargement", ces gazolines et ces huiles sont soumises à une longue série de procédés de contrôle et vérification. A chacune des phases de la fabrication, elles sont essayées, éprouvées, jusqu'à ce que la perfection soit obtenue.

Ce sont ces épreuves qui déterminent la qualité des produits de l'Impérial, et c'est cette qualité qui a permis au transport moderne d'atteindre son degré actuel d'efficacité et d'économie. C'est ainsi que les rêves d'hier deviennent les réalités d'aujourd'hui. Et c'est encore ainsi qu'au cours de cinquante années de progrès et de suprématie dans son domaine, l'Imperial Oil est devenue l'une des plus grandes institutions de l'Empire — avec une puissante flotte de bateaux-citernes sur les océans et les routes fluviales — des milliers de wagons-réservoirs — six grandes raffineries — des champs pétrolifères sur deux continents — 9,000 employés — un système de distribution qui s'étend d'un océan à l'autre et de l'Arctique à la frontière internationale.

La Marvelube est la meilleure huile de l'Imperial.

L'Imperial Ethyl et l'Imperial Premier sont ses meilleures gazolines.

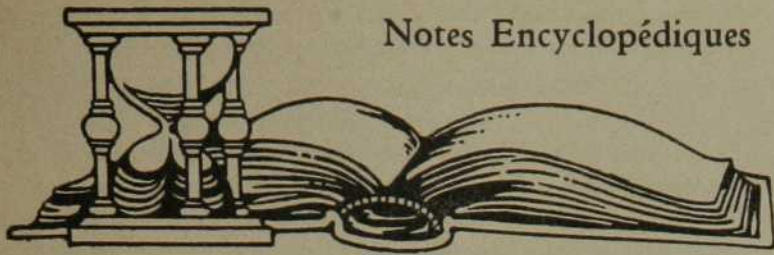
C'est dire que vous ne sauriez employer rien de mieux dans votre auto.

GAZOLINE
IMPERIAL PREMIER
GAZOLINE
IMPERIAL ETHYL
HUILE À MOTEUR
MARVELUBE
PÉTROLE
IMPERIAL ROYALITE
GRAISSES POLARINE
LUBRIFIANTS IMPERIAL
POUR FINS INDUSTRIELLES

TOUJOURS LES MEILLEURS

PRODUITS
IMPERIAL OIL





Notes Encyclopédiques

Les Etats-Unis possèdent environ 7,250,000 têtes de bétail.

* * *

En 1850 il n'y avait au Canada que 66 milles de voies ferrées.

* * *

La ville d'Ottawa eut des tramways avant Montréal et avant Toronto.

* * *

Jusqu'en 1906 l'industrie de l'automobile était presque exclusivement française.

* * *

En 1908 l'automobile était prohibée dans l'île du Prince Edouard.

* * *

C'est en 1909 que Blériot survola la Manche pour la première fois.

* * *

On trouve 240 architectes dans la province de Québec.

* * *

La province de Québec possède 1327 garages publics.

* * *

Il y a en circulation au Canada pour une valeur de \$164,580 en pièces de cinq sous en nickel.

* * *

Un certain insecte japonais dévore 220 variétés de feuillages dans une seule journée.

* * *

Il se pose 200,000 fausses dents chaque année en Angleterre.

* * *

Un kangourou peut facilement faire un saut de 70 pieds.

* * *

Un brouillard sur l'océan Atlantique a généralement trente milles de diamètre.

* * *

La bouche d'une baleine lorsqu'elle est ouverte mesure de 12 à 18 pieds.

* * *

On compte plus de 4,000,000 d'appareils de radio en Angleterre.

* * *

Dans certaines parties de Terre-Neuve on compte 2,000 heures de brouillard chaque année.

* * *

La population canadienne consomme dans une année 650,000,000 de livres de boeuf et de veau; 750,000,000 de livres de porc et 80,000,000 de livres d'agneau.

50,000 soldats canadiens sont enterrés dans les champs de bataille de France.

* * *

La ville de Londres était un port important avant l'invasion des Romains.

* * *

On vient de découvrir un diamant rouge à Kimberley.

* * *

Si la machoire d'un homme était proportionnellement aussi forte que celle d'une fourmi, l'homme pourrait lever avec ses dents un poids de 275 tonnes.

* * *

Les forces du Niagara sont égales à 45,000,000 d'hommes.

* * *

La population du globe au commencement du XIXe siècle était évaluée à 700 millions d'habitants. Aujourd'hui on évalue sa population à 1,660 millions d'habitants.

* * *

On compte 1,680 hôtels dans la province de Québec.

* * *

Sur un plateau, près de Calcutta, aux Indes, il tombe 500 pouces de pluie par année.

* * *

On trouve une profondeur de 31,000 pieds près des îles Bonin, dans l'océan Pacifique.

* * *

Le sel et le sucre conservent la viande, parce qu'ils absorbent complètement l'humidité qu'elle contient et en empêchent ainsi la décomposition.

* * *

La cathédrale de Genève possède un vase sacré taillé dans une seule émeraude. Ce merveilleux bijou mesure 6 pouces de hauteur.

* * *

La plante de la Mort, qui croît à Java, porte des fleurs dont le parfum délétère est si puissant qu'un homme longtemps soumis à son influence, mourrait intoxiqué. Tous les insectes qui s'approchent d'elle tombent foudroyés.

* * *

On sait que les perles "meurent" lorsqu'on ne les porte ou lorsqu'elles sont très vieilles. On leur rend leur éclat primitif en enlevant sur toute leur surface une pellicule d'un millimètre d'épaisseur.

Le Samedi

DE

NOEL

En vente le 13 décembre

Nous ne craignons pas d'affirmer que *Le Samedi* DE NOEL de l'année 1930 constituera le plus riche et le plus intéressant numéro de magazine jamais publié au Canada français. Un magazine de 10 cents qui pourrait se vendre aussi bien 25 cents. Nous avons des ordres pour une vente de 75,000 exemplaires. Achetez votre numéro de bonne heure et conservez-le comme souvenir.

SOMMAIRE

Une couverture en couleurs exécutée spécialement pour *Le Samedi* par l'artiste canadien A. Cloutier et représentant : L'église Notre-Dame de Montréal une nuit de Noël;

Une gravure en quatre couleurs, à l'intérieur, intitulée: La Nativité;

Dix contes et nouvelles, accompagnés de nombreuses illustrations;

Chroniques de toutes sortes;

Histoire illustrée de la Police Montée canadienne;

Un nouveau roman d'amour:

AMOUR OU HAINE

par Emile Richebourg

Le Samedi, numéro spécial de Noël, fera sensation !

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

EN VENTE LE

13

DECEMBRE

10

SOUS

Volume XLII

Tél.: LAncester 5819 - 6002

Montréal,

No 26

22 novembre 1930

Le Samedi

(Fondé en 1889)

ABONNEMENT
Canada

Un an - - - - \$3.50
Six mois - - - - 2.00
Trois mois - - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - - \$5.00
Six mois - - - - 3.50
Trois mois - - - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. à midi

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion
MONTREAL - - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces journal
sur demande.

Carnet Editorial

Toujours!...



LE BEAU, l'admirable mensonge que ce mot "toujours" dans la bouche des amoureux... Qui ne l'a pas dit au moins une fois en sa vie?...

Cela se dit si bien, si facilement, si naturellement surtout, dans un murmure, un souffle, un baiser, au cours d'une promenade sentimentale par un beau clair de lune, ou dans l'ombre rapidement propice d'un groupe amical pendant une soirée de réception qui serait si ennuyeuse sans cela!

Aimer, c'est beaucoup; se le dire, c'est davantage encore, mais le dire en qualifiant cet amour d'éternel, se jurer que l'on s'aimera TOUJOURS, c'est donner au coeur un aliment de satisfaction, de joie et de bonheur qu'on trouve uniquement dans cette présomptueuse énormité.

On sait fort bien que tout passe, tout casse et tout lasse; on sait mieux encore que la pauvre vie humaine est éphémère, que sa durée n'est rien dans le gouffre sans limites du Temps mais on rejette bien loin ces écrasantes vérités quand il s'agit d'amour, on regarde les siècles par le bout rapetissant de la lunette et l'on prend avec l'éternité des familiarités tellement ingénues qu'elles désarment le raisonnement.

Toujours!... c'est un mot merveilleux qui semble avoir été fait tout exprès pour rimer avec amour. Il est à triple usage: il se pose comme interrogation, se donne comme réponse et s'utilise comme refrain sentimental. M'aimeras-tu toujours? demande la belle enfant, simplement pour la forme puisqu'elle est d'avance certaine de ce qu'on va lui répondre. Oui, je t'aimerai toujours! murmure avec une aveugle conviction l'amoureux qui n'est pas du tout transi. Et tous deux se redisent tout bas: Nous nous aimerons toujours! Il arrive cependant que ce refrain final n'est pas prononcé très nettement parce que ces quatre mots sont comme écrasés par un baiser interminable, un de ces baisers qu'on peut qualifier d'économiques parce qu'ils durent longtemps.

Le plus beau de l'affaire, c'est que les deux personnages sont absolument sincères; n'allez pas leur dire que "toujours" est un mot qui s'use plus vite encore qu'une semelle de chaussure à bon marché, il vous regarderaient avec un air offensé dans lequel vous pourriez lire l'étonnement d'abord, le reproche ensuite et le mépris pour finir.

Il est bien entendu que lorsqu'on aime c'est pour toujours, c'est une vérité si évidente que bien des personnes ont aimé dix fois, vingt fois peut-être dans leur vie, et à chaque fois pour toujours; c'est bien la meilleure preuve que l'intensité des sentiments ne varie et ne s'affaiblit jamais...

Toujours, c'est un de ces mots qu'il aurait fallu inventer s'ils n'existaient pas; il y en a quelques-uns comme cela dans le langage des hommes et tous, naturellement, dépassent les possibilités humaines à un tel point qu'on ne cherche même pas à les réfuter; on les accepte comme on acceptait aux jours heureux de l'enfance les bottes de sept lieues de l'Ogre chaussées par le Petit Poucet.

L'homme sait pertinemment qu'il est peu de chose, sinon rien, sur la terre mais il veut se faire illusion à lui-même; c'est pourquoi il s'est décrété immortel dans les académies et éternel dans les serments d'amour. Il ne jouit que de l'instant présent, c'est-à-dire de quelque chose qui va de l'avenir au passé sans le moindre temps d'arrêt; cet instant présent n'a même pas la durée d'un éclair mais son rapide et continu renouvellement donne une fausse impression de stabilité et l'homme s'en autorise pour se croire maître des lendemains comme certain des sentiments avec lesquels il en remplira le cours.

Toujours!... la vie est trop courte pour contenir ce mot trop long. Non pas que je veuille nier qu'il est des amours suffisant à remplir toute une vie, la chose se rencontre même assez souvent mais ces cas de fidélité exemplaire s'expliquent

assez facilement; c'est quand l'auteur des éternels serments d'amour meurt six mois, et mieux encore six semaines, après les avoir faits.

Toujours!... c'est attendrissant combien l'on dit de jolies bêtises pour utiliser ce mot redoutable. On est assis sur un banc à côté d'une jolie fille par un beau clair de lune, la brise chuchote doucement dans les feuilles des arbres, il y a de la tiédeur parfumée dans l'air, l'heure est sournoisement capiteuse et l'on trouve que tout est poétique, même le coassement des grenouilles dans la mare voisine; on glisse tout naturellement à côté de la jolie fille, un genou en terre, une main sur le coeur et l'autre tendue vers les étoiles pour les prendre à témoins de l'admirable mais inévitable sottise que l'on va dire et l'on clame avec des trémolos dans la voix: Je voudrais rester toujours ainsi à tes pieds...



Ces amoureux se diraient
bien qu'ils s'aimeraient
toujours, mais pour une
raison visible ils ont
momentanément perdu
l'usage de la parole.

Si l'aimable jeune fille à qui s'adressent ces paroles voulait mettre son adorateur dans une position cruellement embarrassante et qui lui ferait vite regretter l'imprudence de son langage, elle n'aurait qu'à lui dire: Je ne t'en demande pas tant, reste seulement un petit quart d'heure comme tu es là...

Toujours!... C'est toute la vie, c'est plus que la vie... Voici que maintenant je me dis que l'Amour c'est aussi plus que la vie car pour les coeurs sincères et fortement épris, aimer c'est la grande raison de vivre. Nul n'a pu définir encore, d'une manière satisfaisante, ce qu'est l'amour, fluide comme les courants magnétiques ou force comme celle de la gravitation; nul ne connaît les origines exactes de cette attirance mystérieuse ni la nature de son évolution dans le Temps et dans l'Espace. On aime peut-être encore par delà la mort...

Et ceux qui s'aiment d'un amour éperdu, puissant, prêt à tous les sacrifices comme à toutes les luttes, ceux-là n'ont-ils pas raison, après tout, de dire que leur amour est éternel et qu'ils s'aimeraient toujours?...

Fernand de Verneuil

ADOUZE ans, Lucie Marcelot était entrée en qualité d'arpète chez *Philippe et Gérard* et pendant quatre ans elle n'avait pas eu d'autre ambition que de devenir mannequin: descendre de l'atelier au *cagibi*, troquer l'aiguille, le fil et la pelote à épingles contre le fourreau de soie blanche, la boîte de poudre de riz et le bâton de rouge; exhiber des robes que d'autres porteront mais que d'autres aussi ont faites, lui paraissait être le sort le plus enviable que pût connaître la fille d'un sergent de ville et d'une concierge de la rue Coustou. Pourtant, lorsque cet heureux temps fut venu, un autre désir s'était emparé de son esprit: faire du cinéma.

Certes, le métier de mannequin réservait des joies à celles qui l'exerçaient, joie d'être jeune et jolie, de porter les plus belles, les plus riches, les plus hardies toilettes, joie d'être regardée et enviée... Mais qu'étaient toutes ces joies comparées à celles que pouvait connaître une *star* de l'écran?

En fille raisonnable, Lucie avait cherché à donner des dérivatifs à son imagination enfiévrée. Malheureusement cet accès de sagesse prit fin brusquement le jour où la maison *Philippe et Gérard* reçut la visite de *Phyllis Clarke*, la partenaire d'*Arnolph Valeriano*, le roi des jeunes premiers.

Le cœur battant, Lucie, à son rang dans la théorie des mannequins, fit son entrée dans le salon où elle allait se trouver en présence d'une de ces privilégiés qui avaient eu la chance de réaliser le rêve dont tant de jeunes femmes ont leurs nuits hantées. Mais elle n'avait pas fait trois pas que l'émotion qu'elle éprouvait faisait place à quelque chose qui ressemblait fort à de la rage.

Phyllis Clarke n'était plus ni jeune ni jolie; c'était une petite femme dont le visage minuscule disparaissant dans l'ombre d'un chapeau aux bords tombants ne laissait rien voir d'autre qu'un long nez de perroquet dont l'extrémité menaçait une bouche trop petite aux lèvres trop rouges. Et ce visage était si différent de celui qui apparaissait sur les écrans que l'on ne pouvait s'empêcher de se demander à quoi l'étoile devait le charme indiscutable qu'elle exerçait.

Heureusement *Phyllis Clarke*, si elle était moins jeune et moins jolie qu'on ne s'y attendait, montrait ses jambes avec une telle générosité que l'on ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'elles étaient d'une inattaquable perfection et dans la même seconde de comprendre que c'était à elles, et à elles seules, que leur propriétaire devait tout son succès.

Cette constatation ne fit que préciser la rage qui avait envahi Lucie quand au premier coup d'oeil, elle avait remarqué que la vedette ne répondait que

de loin aux images qu'on connaissait d'elle.

Ainsi, il suffisait à une femme d'avoir de jolies jambes et d'être entourée d'une publicité adroite pour jouir à travers le monde d'une célébrité que nul poète, nul savant, nul bienfaiteur de l'humanité n'a jamais connue. Et cette célébrité s'accompagnait de la fortune...

D'un haussement d'épaules, le mannequin se débarrassa des pensées mauvaises qui l'assaillaient...

— Moi aussi, je serai *star*, murmura Lucie en s'éloignant de ce pas balancé qui est la plus sûre prérogative du métier de mannequin.



La Dernière Heure

par
RENÉ JEANNE

"Moi aussi je serai *star*!" répétait-elle en entrant dans son *cagibi* pour y dépouiller la toilette qu'elle venait de présenter et que *Phyllis Clarke* n'avait même pas daigné honorer d'un regard.

"Moi aussi je serai *star*," répétait-elle une heure plus tard dans le métro qui la ramenait à proximité de la rue Coustou."

Le lendemain, après une nuit troublée de rêves ou passaient le sourire d'*Arnolph Valeriano*, les jambes de *Phyllis Clarke*, des colliers de perles et des montagnes de dollars, Lucie se ré-

veilla en se jurant une fois de plus: "Moi aussi, je serai *star*."

Puis n'admettant pas qu'une résolution aussi fortement justifiée et aussi énergiquement prise ne fût pas suivie d'un immédiat essai de réalisation, elle téléphona chez *Philippe et Gérard* pour faire savoir qu'étant malade elle était dans l'impossibilité de se rendre à son travail et courut sans perdre une seconde au studio des *Fils Artistiques*.

Lucie n'avait pas la prétention de croire qu'on n'attendait qu'elle pour produire le chef-d'oeuvre cinématographique que la France espère, mais elle pensait qu'on prendrait au moins la

(Suite à la page 21)

LA BONNE DU NATURALISTE

par JO. VALLE

MONSIEUR Elysée Marsupiaux exerçait, depuis une trentaine d'années, la profession de naturaliste à Anguille-sous-Roche, une coquette sous-préfecture de Saône-et-Tarn.

La presque totalité des descentes de lit, peaux de chèvres, de chien, de raton laveur et d'opossum, naturalisées et ornant la chambre à coucher des indigènes de la localité, sortaient de son atelier, et sa renommée dépassait les limites du département.

Or, ce jour d'octobre, les yeux rougis d'avoir pleuré, il quittait le cimetière, après avoir accompagné à sa dernière demeure sa chère épouse, Mme Adeline Marsupiaux, née Goret, qui avait succombé aux suites d'une fièvre aphteuse aggravée de tavelure infectieuse. Avant de regagner son logis désert, le veuf, qui n'avait pas d'enfants, s'arrêta au bureau de placement

suadée, toute satisfaction. Elle doit venir me voir, d'ici une heure, et je vous l'enverrai aussitôt.

A peine était-il rentré chez lui qu'il recevait la visite d'Irma.

Elle lui plut d'emblée; ils tombèrent d'accord, rapidement, sur les condi-

magasin, pareil à l'arche de Noé, servait de refuge à une foule d'animaux à poils et à plumes, mais naturalisés, et immobilisés par Marsupiaux dans l'attitude la plus avantageuse.

Suspendu par une cordelette, un crocodile se balançait au plafond en compagnie d'autres oiseaux campés sur leurs perchoirs respectifs. Un serpent enroulait ses anneaux autour d'un tronc d'arbre artificiel. Des hiboux la fixaient de leurs prunelles jaunes; un loup, gueule béante, montrait ses crocs aigus; une panthère, ramassée sur elle-même, paraissait prête à bondir et, dans le fond, un gorille, dressé tout de-

Sa vaisselle terminée, elle souhaita le bonsoir à son patron qui regagnait sa chambre au premier, et tenant une lanterne à la main, elle pénétra dans le magasin où son lit se trouvait dressé. Par mesure de précaution, avant de se déshabiller, elle avait placé un gros gourdin à portée de sa main.

Dès qu'elle se fut glissée entre les draps, Irma, comme les enfants peureux, ramassa la couverture sur sa tête et ferma les yeux pour appeler le sommeil.

Il fut long à venir... A chaque instant des craquements dans la boiserie, des trottements de souris la tiraient en sursaut de son assoupissement.

Dressée sur son séant, elle fouillait de son regard épouvanté la boutique où la clarté vacillante de la lanterne placée sur un socle semblait animer



de la rue aux fromages et dit à la tenancière qui lui décochait un flot de condoléances:

— Madame Gonfalon, je compte sur vous pour me procurer, dans le plus bref délai, une bonne à tout faire d'un certain âge, ne boudant pas à la besogne et munie des meilleures références.

Mme Gonfalon répondit:

— Cher monsieur, vous ne pouviez pas mieux tomber et j'ai justement votre affaire: Irma Latringle, en service depuis douze ans chez la veuve Moulinet qui a trépassé subitement en s'étranglant avec une arête de merlan.

— C'est une brave fille, dévouée, approchant la quarantaine, dure au travail, et qui vous donnera, j'en suis per-

tions et il fut convenu qu'elle entrerait en fonctions le soir même.

Elle partit pour revenir un peu plus tard avec ses bagages, et mettant un tablier, elle s'occupa séance tenante de préparer le dîner.

Avant de se mettre à table, M. Marsupiaux la conduisit au magasin et lui dit:

— Irma, il est trop tard ce soir pour préparer votre chambre. Vous coucherez cette nuit à la boutique, sur un lit pliant.

— Bien, monsieur, fit la bonne, qui, néanmoins, ne paraissait pas très rassurée.

Promenant autour d'elle un regard curieux et inquiet, elle constatait que le

bout, s'appuyait sur une massue en faisant une affreuse grimace.

Ce gigantesque quadrumane était le laissé-pour-compte d'un explorateur qui n'avait plus jamais donné de ses nouvelles.

Irma avait beau savoir que, de ces animaux empaillés, aucun danger n'était à redouter, leur vue ne laissait pas que de la terrifier.

— S'il fallait que je passe plusieurs nuits ici, s'avouait-elle, je crois que je préférerais m'en aller.

Elle avait remarqué, en outre, que le visage de son patron, entouré d'un collier de barbe, offrait une certaine ressemblance avec celui du gorille.

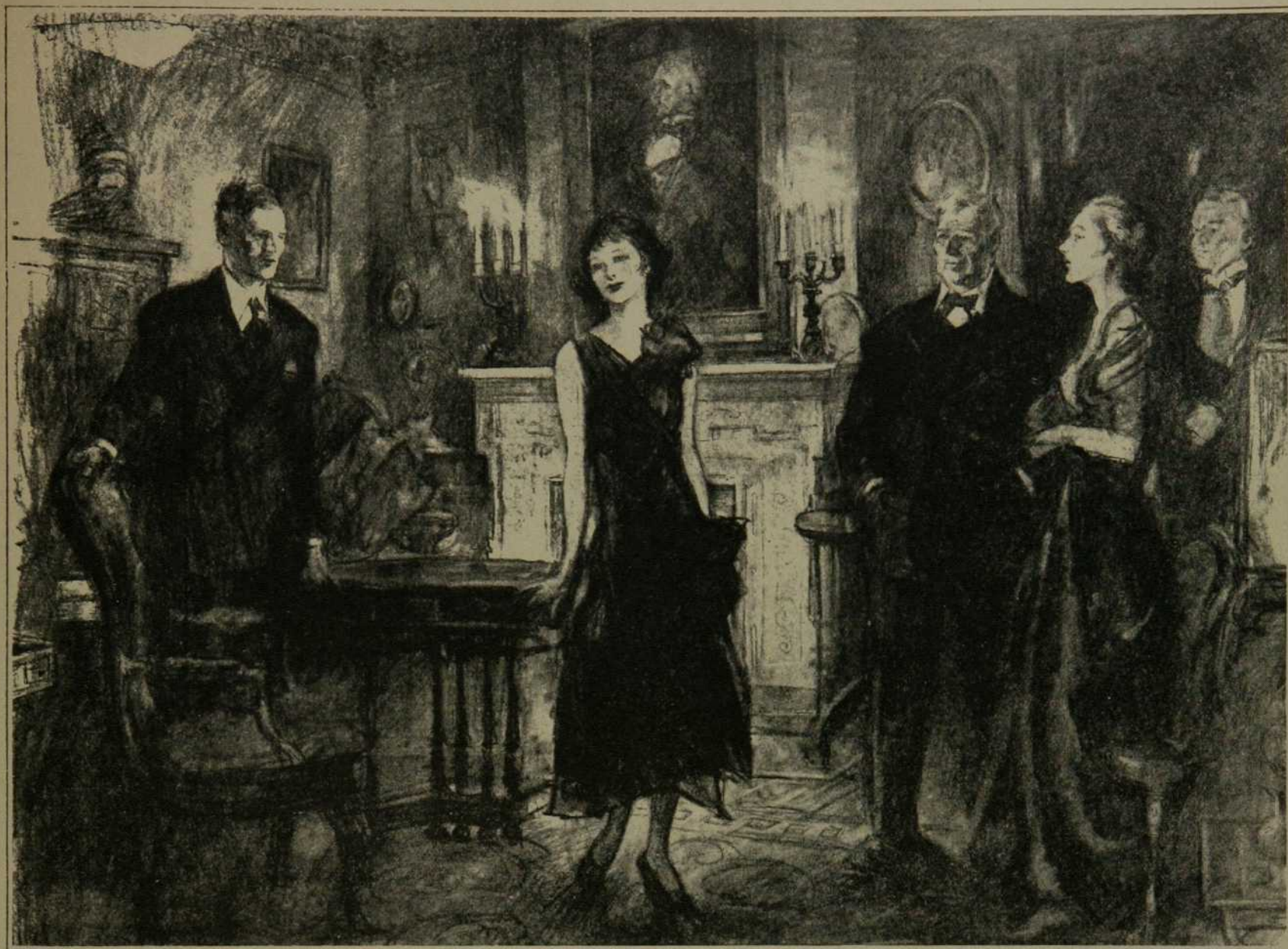
tous les animaux dont elle était encombrée.

A un certain moment, s'étant imaginée que le loup allait foncer sur elle, Irma, s'emparant de son gourdin, sauta à bas du lit et en asséna un formidable coup sur la tête du féroce carnassier qui s'écroula avec bruit sur le côté.

Victorieuse de ce premier adversaire, Irma s'attaquait avec une intrépide ardeur aux autres bêtes de la ménagerie dont les terribles moulinets de son bâton faisaient un impitoyable massacre. Dans le feu du combat, elle avait envoyé rouler sur le parquet la lanterne qui en avait profité pour s'éteindre.

Réveillé par tout ce vacarme qui partait de la boutique, Elysée Marsupiaux, qui habitait juste au-dessus, pensa, avec juste raison, qu'il devait se

(Suite à la page 45)



PHONOPHOBIE

par Jo. Valle

BONJOUR, mon vieil Exupère! fis-je en posant familièrement ma dextre sur l'épaule d'un individu qui passait; comment ça va, cette petite santé, depuis le quart de siècle que je n'ai eu le plaisir de te rencontrer?

Le passant que je venais d'interpeller de la sorte était Exupère Lingot, romancier de talent, un vieil ami que j'avais perdu de vue depuis des années.

Il tourna la tête au contact de ma main, fixa sur moi des prunelles hagardes, embuées de frayeur et, m'ayant enfin reconnu, il eut un pâle sourire et me serra la main en murmurant d'une voix plaintive:

— Ah! c'est toi, Médard! Je suis content de te revoir... Au premier abord, je ne te remettais pas... C'est vrai, comme tu le dis, qu'on ne se voit pas tous les jours.

Un café, clair et coquet, se trouvait à proximité. Exupère et moi, nous y entrâmes afin de pouvoir bavarder plus facilement.

Le patron lui-même vint s'informer de ce que nous désirions et, croyant nous faire plaisir, il remonta le ressort

d'un phonographe géant qui se mit aussitôt à nasiller d'une voix de Stentor à faire éclater le tympan: *La voix des Chênes*.

Aux premières notes de l'instrument, Exupère, dont la physionomie exprimait une indicible terreur, avait pris son chapeau, son parapluie, et détaillait comme s'il avait eu toute une meute de créanciers ou d'huissiers à ses trousses.

Ne sachant ce qui lui prenait, je m'étais lancé à sa poursuite, sans me soucier du cafetier ahuri, qui restait en carafe avec ses deux consommations.

Je rejoignis Exupère, après une course folle, à l'angle du boulevard de Clichy et du quai de la Tournelle et m'écriai, en le saisissant par le pan de son veston:

— Félicitations! le jarret est bon... Tu trottes comme un lapin vidé... J'ai même attrapé un point de côté en courant après toi... Maintenant que je t'ai rattrapé, serait-il indiscret de te demander le motif de cette fuite précipitée?

Exupère, dont le visage gardait une expression de terreur, me prit par le bras et me dit:

— Tu te souviens, il y a quatre ans, au moment où le *Canard* publia mon grand roman à clef: *Mort ou vivant*, j'avais déjà l'intention de quitter Paris pour aller m'installer définitivement à la campagne. J'habitais alors boulevard Rochechouart et quand les forains venaient s'y installer, le travail n'était plus possible... Justement je mettais sur chantier un autre grand roman qui m'était demandé par le *Journal des Bavards*, il portait comme titre: *La Momie du placard rouge*. Va donc faire du bon boulot quand le vacarme des orgues à vapeur te bourlinguent les méninges avec *Caroline* ou la *Jambe de bois*!

Ça m'ennuyait tout de même de quitter Paris. On ne rompt point aisément avec de vieilles habitudes!

Sur ces entrefaites, l'appartement voisin du mien fut loué par un rentier qui, du matin au soir, soignait sa neu-

rasthénie en faisant marcher son phonographe... C'était à devenir fou!

Sambre et Meuse, les *Diamants de la Couronne*, marches, défilés, polkas russes et bulgares, alternaient sans discontinuer avec les derniers succès des concerts. Le bandit! Il ne m'aurait pas fait grâce d'un seul morceau.

Comme le diaphragme de son appareil était muni d'un saphir inusable, le supplice menaçait de durer longtemps. J'ai préféré ne pas attendre... Huit jours plus tard, j'habitais à deux cents kilomètres de Paris, un rustique pavillon dans une bourgade comptant une soixantaine d'habitants au plus.

Enfin! je l'avais trouvée, la retraite idéale, la retraite rêvée où j'allais pouvoir abattre de la bonne besogne dans le silence et la quiétude indispensables à ma profession.

Dorothée, mon épouse, et moi, nous étions à peine installés quand le maire du patelin, désireux de faire plus ample connaissance avec ses nouveaux administrés, nous invita un dimanche soir, à venir prendre une tasse de thé, après le dîner. Nous acceptâmes l'in-

(Suite à la page 47)



SOUS L'AQUEDUC

par *Florian-Parmentier*

A UN certain endroit de Neuville-le-Pont, le fleuve se partage et s'accoude, avant de s'engouffrer sous un aqueduc, long de six cents mètres, qui conduit l'onde érudite à l'usine de la Ville-des-Eaux.

A l'entrée de cet aqueduc, le courant est extrêmement rapide. A l'autre bout, soit en raison de la violence du

remous, soit que l'arcade s'abaisse progressivement, l'eau rejoint la voûte deux cents mètres environ avant d'être rejetée par l'énorme serpent de pierre.

A l'heure où la brise disperse les haïnes parfumées du sol et où l'atmosphère semble absorber avec délice la lumière moins indigeste du couchant, la rivière, avec une nonchalance de courtisane, offre aux passants la caresse de ses eaux tiédies.

Un dimanche que désœuvrés et travailleurs en fête allaient et venaient de leur pas tranquille, par l'allée des marronniers, deux gaillards de vingt ans s'arrêtèrent sur la berge pour se baigner.

C'étaient de ces chemineaux aux haillons pittoresques qui vivent sans foi ni loi, on ne sait comment, grâce aux dons d'industrie que leur a faits un caprice de la nature, qui a, elle aussi,

MAIS UN TOURBILLON LE GUETTAIT.

ses privilégiés. A force d'aller au gré des choses, tantôt menacés par les éléments, tantôt traqués par la société, ces gens trouvent dans le défi du danger un plaisir altier qui les transfigure et quelquefois, même, leur prête une vraie grandeur.

Bientôt l'un des deux hommes se jeta dans le canal et hasarda la traversée du courant à la nage.

Tandis qu'il luttait de toute son énergie contre l'eau opiniâtre, tandis qu'il avançait péniblement de quelques brassées, puis restait là, en dépit de ses efforts, immobilisé par l'irrésistible coulée de plomb, l'autre le regardait, placidement adossé au mur de l'aqueduc, tout aussi indifférent que s'il eût vu nager un poisson dans un bocal.

Cependant l'eau entraînait son compagnon. La lutte devenait impossible. Dans un instant, le nageur allait être englouti dans la gueule béante du conduit...

L'autre, alors, jeta un coup d'oeil sur les échelons de fer scellés dans la muraille et, froidement, calcula dans sa pensée la vitesse du courant. Puis, au moment où le noyé allait arriver à lui, à l'instant précis où le saisis d'une main et s'accrocher de l'autre aux échelons devenait la chance suprême de salut, il sauta.

Mais un tourbillon le guettait, qui le happa aussitôt, le fit pivoter sur lui-même, l'étourdit et le précipita au fond.

Lorsqu'il revint à la surface, il se rendit compte, ayant déjà repris connaissance, que le remous l'avait jeté au large et que l'échelle était loin. Il ne vit plus son compagnon, soit que le flot continuât à le rouler près du bord, soit qu'il eût été précipité sous l'aqueduc. Alors une inquiétude fouetta le sang dans ses veines. D'un effort désespéré, il tenta de se dégager de l'horrible étreinte des mille mains fluides, fuyantes, et pourtant tenaces, qui tissaient autour de son corps le réseau souple et étroitement serré d'un linceul. Mais ces mains de cauchemar le paralysaient, l'attiraient irrésistiblement sous la voûte, et il s'épuisa en vain. Déjà il entendait bruire dans ses oreilles la tourmente sauvage des eaux qui, jetées en trombes furieuses dans l'étranglement du canal, enchevêtraient au loin, sous les pierres, leurs cataractes écumeuses. Déjà il se sentait rouler avec une vitesse effroyable dans un puits de

(Suite à la page 48)

C'EST au début de septembre 1827 que l'*Olympe* quitta Brest avec vingt hommes d'équipage affecté par une maison de commerce du Havre pour transporter à Buenos-Aires deux cent soixante artisans. Jobie, embarqué sur le vaisseau comme gabier de misaine, dit adieu à Stefanik devant la mesure de granit où ils vivaient depuis leur mariage tout récent, sur la falaise rasée par le vent du large, et personne depuis ne reçut de ses nouvelles, personne, jamais.

On apprit, longtemps après qu'une tempête avait jeté l'*Olympe* sur la côte du Sahara. Ceux qui n'étaient pas morts au cours du naufrage avaient été massacrés par les Maures.

Bien qu'elle fut très pauvre, Stefanik ayant pris le deuil, fit sceller sur le mur du cimetière, où figuraient les noms des "périls en mers" une plaque à la mémoire de son mari. Et les hivers se succédèrent, pareillement durs au pauvre monde. Mal abrité des bourrasques par l'une de ces murailles sèches et basses qui semblent ramper sous la perpétuelle menace de l'ouragan, le champ de Stefanik lui livrait avaricieusement les pommes de terre, un peu de seigle et de blé noir. La lande fournissait d'ajoncs secs la cheminée de pierre devant laquelle, le soir, la veuve demeurait immobile, tassée sur son tabouret, les yeux fixés sur le feu. Quelquefois, lorsqu'un navire se jetait sur les récifs, les hommes lui abandonnaient sa part d'épaves. La mer, qui lui avait pris son homme, pouvait bien, de loin en loin, lui apporter du bois, un coffre, ou un morceau de prélat.

Il y avait cinq ans que Jobie était parti pour ne plus revenir, quand Le Gonidec laissa comprendre à Stefanik, en lui parlant d'autre chose avec des regards de côté et des sourires contenus qu'il prendrait volontiers sa place. Le Gonidec pêchait au large, comme tous les gens de la côte; il ne s'attardait au cabaret ni plus ni moins qu'un autre; il n'était pas mal bâti. Après avoir paru hésiter pendant plusieurs semaines, la veuve accorda, en regardant au loin, qu'on ne pouvait point, en effet, vivre toujours seule. Ils se marièrent et Le Gonidec apporta ses hardes, ses lignes et ses filets dans la petite maison.

Leur vie fut celle des autres gens du village pendant six mois. Chaque fois que l'état de la mer le permettait, le pêcheur hissait sa voile pour ramener le soir quelques congres ou quelques maquereaux, parfois rien. Stefanik retournait la terre, semait le grain, pétrissait la farine grise, cuisait le pain dans le four de terre, derrière la maison.

Ils dormaient une nuit dans leur lit clos, quand on heurta violemment

la porte. Trois coups nets, détachés, sonores qui les dressèrent l'un près de l'autre, angoissés.

— Qui va là? cria Le Gonidec.

Nulle voix ne répondit, que celle du vent, sourde et plaintive, sur la lande, et celle de la mer, plus sourde encore, de là-bas.

Le feu se mourait. Ils n'avaient pas rêvé tous deux la même chose, voyons. Bien que sa femme essayât de le retenir, l'homme se leva pour allumer la chandelle. L'horloge marquait minuit tout juste. Il se dirigea vers la porte.

— N'y va pas, supplia Stefanik, dont les dents, s'entrechoquaient et qui joignait les mains pour une prière qu'elle ne trouvait plus.

Il haussa les épaules, tira le verrou, se pencha, prêt au recul, pour scruter les ténèbres.

— Qui est là?

On entendit plus distinctement, dans la nuit, l'éternel assaut des vagues. La flamme de la chandelle s'allongea. Dans la cheminée, les cendres tourbillonnèrent.

L'homme referma la porte et, sans rien dire, se recoucha. Jusqu'à l'aube, ils redoutèrent d'entendre à nouveau ces coups étranges qui les avaient arrachés au sommeil. La femme, gla-

cée de peur, serrait un chapelet dans ses doigts tremblants.

Au jour, Le Gonidec, rassuré, fit le tour de sa maison sans rien observer d'anormal. En plaisantant, il embrassa Stefanik et descendit vers la grève, ses lignes sur l'épaule, mais il ne dit mot à personne de ce qui était arrivé.

S'ils avaient pu avoir des doutes encore, ils furent fixés la nuit suivante, à la même heure exactement, car, tandis que le balancier de l'horloge tissait leur inquiétude la même invisible main qui, la veille, avait heurté leur porte, y frappa brusquement trois coups.

Et ce fut ainsi le lendemain, et la nuit suivante, et l'autre encore. Trois coups seulement, rien de plus, mais trois coups menaçants, terribles, qui leur arrachaient des râles de terreur sous le drap où ils se cachaient. Ils ne vivaient maintenant que dans l'attente de cette manifestation surnaturelle, épouvantable, privés d'appétit et de sommeil, sursautant au moindre bruit, croyant distinguer dans l'ombre des ombres mouvantes, et quand la porte avait résonné sous l'impitoyable choc, ils tremblaient d'avoir entendu.

Stefanik prit le parti d'aller prier au cimetière; mais, comme elle s'apprêtait à s'agenouiller devant la plaque portant le nom de son premier mari, elle

vit que cette plaque brisée gisait en morceaux sur la terre. Alors, le soupçon qu'elle n'osait préciser se confirma dans son esprit. C'était l'âme de Jobie qui les tourmentait, troublée dans son repos par un mariage qu'elle n'approuvait pas.

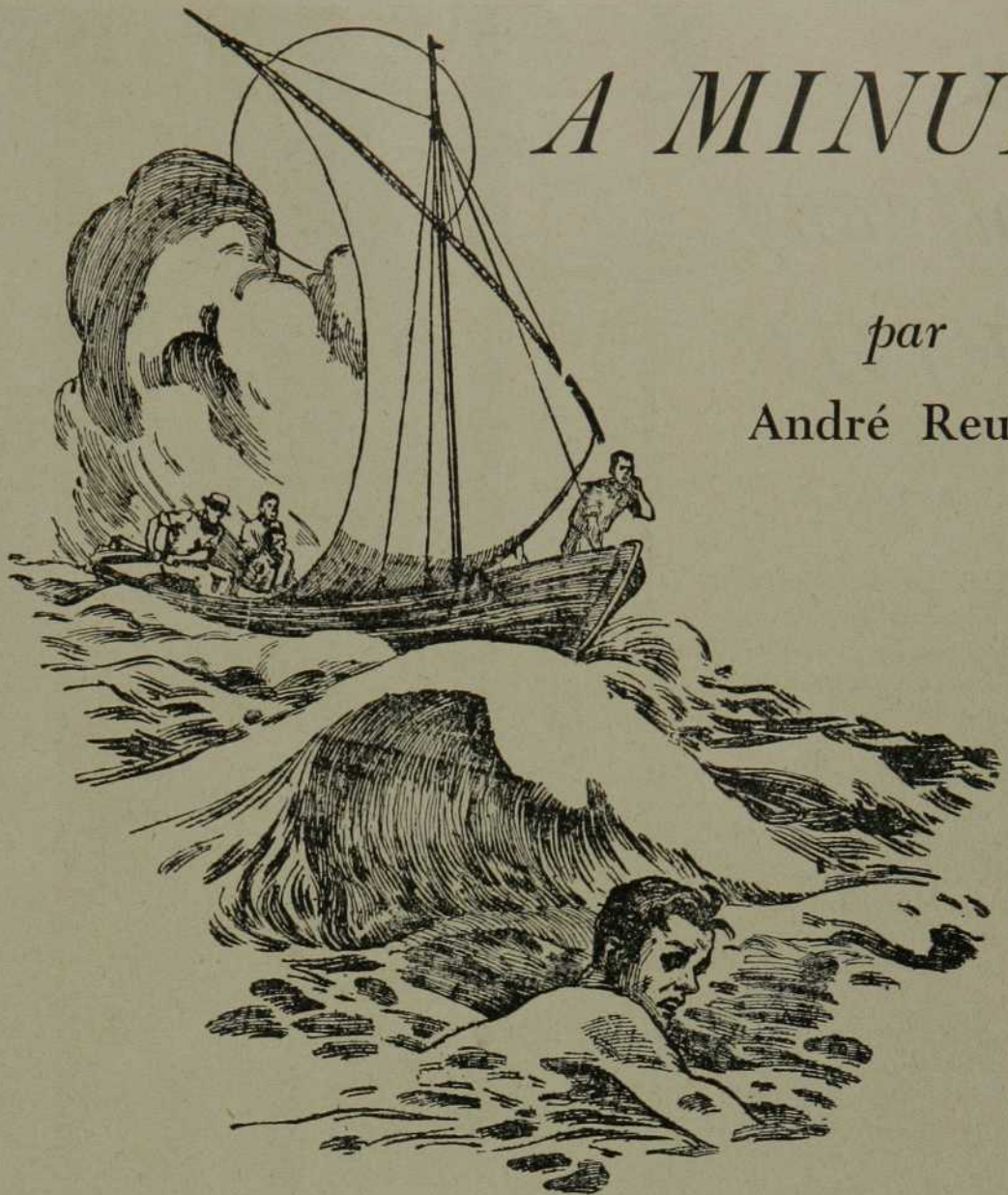
Quand sa femme lui eut confié ses appréhensions. Le Gonidec prit un air fanfaron pour dissimuler la terreur qui le tenaillait. Mais le soir en revenant de la pêche au lieu de rentrer, chez lui, il s'attarda longuement au cabaret du *Singe bleu*. Il buvait pour se donner du courage. A mesure que l'eau-de-vie échauffait son sang la confiance lui revenait. Quand il sortit enfin, la nuit était venue. A la faible lueur d'un croissant de lune, il distinguait le ruban du sentier sur la lande et le gouffre noir de l'océan à gauche de la falaise. Il se mit en route son assurance diminuée déjà conscient de faire en zigzag plus de pas qu'il n'était nécessaire.

Lorsqu'il se trouva au milieu de la lande, il entendit marcher derrière lui. Une forme humaine le suivait. Il s'arrêta, l'autre aussi.

— Ce qu'on peut être bête, murmura-t-il quand on est saoul!

Il frotta ses yeux avec ses poings.

(Suite à la page 49)



A MINUIT

par

André Reuze

Jean Wolfgang GÖETHE

Par
LOUIS ROLAND

GÖETHE fut non seulement un illustre écrivain, le plus illustre peut-être de l'Allemagne moderne mais un homme tout différent des autres en ce qui concerne les aptitudes et le caractère.

Son père, conseiller général, demeurait à Francfort-sur-le-Mein et c'est dans cette ville que Goethe naquit le 28 avril 1749. Dans les mémoires qu'il nous a laissés, on le voit s'éveiller à la vie au milieu de toutes les manifestations de l'art et des recherches de la science.

Encore tout jeune, on lui donne un théâtre de marionnettes et ce jeu lui plaît tellement qu'il rêve déjà d'écrire des pièces de théâtre. Il imagine ensuite d'établir une correspondance entre des enfants supposés pour se rendre compte de leurs études dans des langues différentes et cela le perfectionne lui-même dans l'étude de ces langues parmi lesquelles il y a l'hébreu.

Il se lance dans l'histoire de la Bible, trouve admirable l'histoire de Joseph et compose un poème là-dessus. Il avait à peine une douzaine d'années qu'il devient amoureux — ou croit le devenir — d'une fillette à peine plus âgée que lui et il garde de cette aventure enfantine un souvenir profond qui durera toute sa vie; c'est ce qui lui valut plus tard d'écrire d'Edgmont et la Marguerite de Faust.

Il arrive ainsi à l'âge de quatorze ans, fort instruit des sciences qu'on ne lui avait pas enseignées et très médiocrement de celles qui faisaient l'objet de ses études. On l'envoie alors à Leipsick pour apprendre la philosophie et la jurisprudence mais il n'étudia que l'alchimie, la cabale et la gravure à l'eau forte à laquelle il se livra au point d'en être malade.

Ses parents le rappellent à la maison paternelle puis, de là, le dirigent sur Strasbourg pour lui faire étudier le droit et la théologie; c'était pour lui une excellente raison d'étudier autre chose et il se lança dans la chimie, l'anatomie et les sciences mystiques.

Il revient cependant à Francfort avec le bonnet de docteur, mais cela



GOETHE CHEZ LUI, DANS UNE ATTITUDE MEDITATIVE. (Reproduction d'un tableau de son époque.)

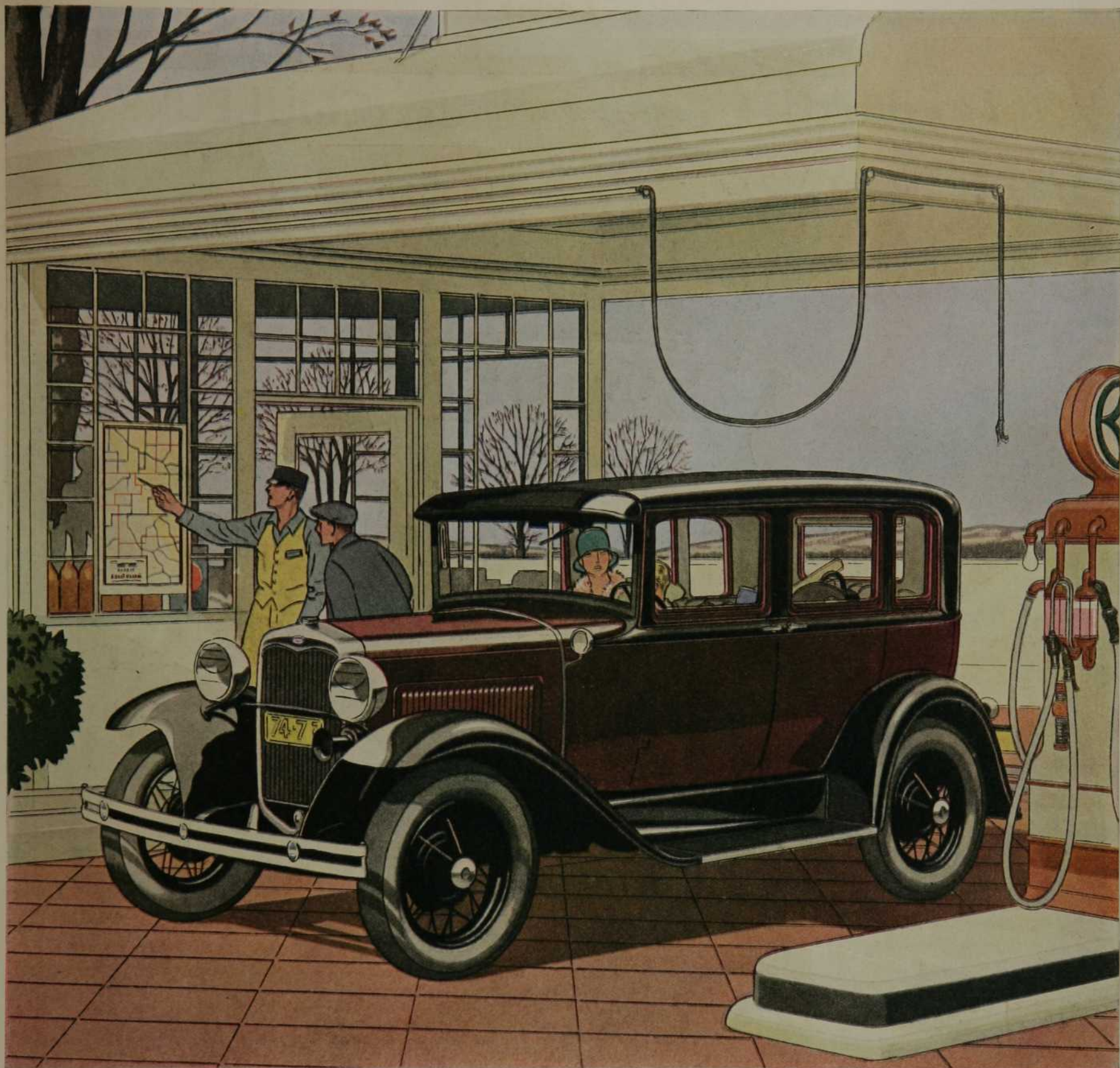
ne suffisait pas à ses ambitions; il forma le projet d'établir une religion nouvelle pour son usage particulier; c'était un composé de platonisme, de mysticisme et de philosophie hermétique. Une fièvre intellectuelle qui accompagna ces études le laissa ensuite dans un ordre de pensées tout différent; Goethe commençait à trouver l'existence monotone et l'humanité bête.

Il décida en conséquence d'échapper à la vie par le suicide, mais cet homme qui ne faisait rien comme les autres décida de décrire auparavant ses impressions; c'est à cette époque que remonte la pensée première de *Werther* et de *Faust*. L'aventure du jeune Jérusalem qui se tua pour une femme et dont les lettres furent communiquées à Goethe, vint donner une

forme précise au premier de ces ouvrages.

On sait que le succès de *Werther* fut prodigieux, au point d'alarmer Goethe lui-même qui crut devoir combattre la fièvre de sentimentalité provoquée par son livre; il fit alors une comédie ironique qui a été traduite sous le titre de *Manie du sentiment*. Le li-

(Suite à la page 40)



LE NOUVEAU SEDAN DE VILLE FORD

L'achat d'un Ford est une multiple économie

La modicité du coût initial n'est qu'un des nombreux avantages de l'achat d'un Ford. Plus importante encore est l'économie, représentée par le coût de son fonctionnement et de son entretien, économie qui, d'année en année, se hausse à un total imposant.

Cette économie du Ford résulte de la simplicité de sa construction, de la qualité supérieure du matériel qu'il renferme, et de la précision qui régit nos méthodes de fabrication. Conserver son utilité première après avoir roulé des milliers de milles—tel est son but essentiel. "Durer" pourrait être la devise de chacune de ses parties.

Tous ceux qui en ont un louent à l'envi l'économie, la précision du mécanisme du nouveau Ford. Lisez ce qu'écrit un vendeur, qui parcourt, chaque jour, de longues distances en automobile :

"J'ai acheté un Coupé Ford, Modèle "A", le 8 mai 1928. J'ai roulé, jusqu'ici, 75,888 milles.

Après avoir fait 44,400 milles, j'ai dépensé \$45 en réparations, et d'autres travaux effectués après 61,000 milles m'ont coûté \$25."

Un autre fervent du Ford nous dit qu'il a fait 24,000 milles en un an, et que "les seuls frais de renouvellement furent 75c pour un tube d'accouplement d'amortisseur et une nouvelle garniture de caoutchouc—soit: 50c—pour l'essuie-pare-brise."

Une compagnie, dite "drive-it-yourself", qui est propriétaire de trente et un Fords, nous fait un éloge enthousiaste de leur performance: "Nous avons trouvé plus économiques le fonctionnement et l'entretien du Ford, Modèle "A", et sa dépréciation moins coûteuse. Nous affirmons, sans hésiter, que le nouveau Ford vaut au moins \$300 de plus que tout autre automobile de prix analogue, quel qu'en soit le modèle."

Le propriétaire d'un Ford nous communique qu'il a fait 39,721 milles avec "L'Automobile Canadien"

1405 gallons d'essence. Un autre nous décrit un voyage de 13,000 milles, d'un littoral à l'autre, et déclare que l'automobile fut "confortable, rapide, et extrêmement économique au point de vue de l'entretien et du fonctionnement."

Les grandes compagnies industrielles, qui doivent dresser un état soigneux de leurs dépenses, achètent, chaque année, un nombre de Fords de plus en plus considérable à cause de l'économie, abondamment démontrée, que représentent leur entretien et leur fonctionnement. Laissez-vous guider par leur expérience.

Le nouveau Ford est redevable à son excellence de ventes qui dépassent, au Canada, celles de tout autre automobile par un chiffre appréciable et toujours croissant. Dans certaines localités, de 50 à 70% de tous les automobiles vendus sont des Fords du Modèle "A".



FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

La BEAUTÉ Captivante des COULEURS

ROGERS
THE MARK OF QUALITY

LA NOUVELLE METHODE
DU LAQUE ROGERS AP-
PLICABLE AU PINCEAU



MEUBLES

SECHE EN UNE
HEURE

GAMME COMPLETE
DE COULEURS

BRIC-A-BRAC

PAS D'ODEUR
INCOMMODANTE

S'APPLIQUE
FACILEMENT

Prenez une vieille chaise, un jouet, ou quelque pièce de bric-à-brac et constatez quelle transformation subite et attrayante vous faites rapidement subir à cet objet en l'enduisant de la Nouvelle Méthode de Laque Rogers applicable au Pinceau. Elle s'applique si facilement avec ses riches couleurs lustrées sur les vieilles surfaces comme sur les neuves, et donne des résultats qui tiennent de la magie. Il n'y a aucune odeur incommode et elle sèche en une heure.

Votre marchand vous fera voir toutes les riches couleurs ROGERS et les merveilleuses teintes que l'on peut obtenir en combinant diverses couleurs de base. Vous reconnaîtrez le véritable ROGERS par la boîte métallique "Orientale."

AUTRES MEMBRES de la FAMILLE ROGERS

POLI ROGERS POUR AUTO

Fait resplendir votre char et le fait paraître neuf.

POLI ROGERS POUR MEUBLES

Donne un lustre rapide, durable et beau à toutes les surfaces laquées, vernies et émaillées.

ROGERS "TOUCH UP" BLACK

Pour les taches de rouille sur vos garde-boue etc. Un pinceau utile se trouve avec chaque couvercle.

PEINTURE ROGERS POUR PNEUS

Donne à vos pneus l'apparence du neuf et les protège contre les ravages du temps.

Fabriquée sous brevet par les compagnies suivantes:

THE CANADA PAINT CO. Ltd. MARTIN-SENOUR & Co.
INTERNATIONAL VARNISH Co. Ltd. THE SHERWIN-WILLIAMS Co.
of Canada, Limited



FEUILLETON DU SAMEDI

LE SPECTRE DU PASSE

par YVONNE SCHULTZ

No 8 (Suite)

TROISIEME PARTIE

POUR L'AMOUR DE LA DAME EN NOIR

IX

A l'Hôtel Imperial, de St. Raphael, sur les bords de la Méditerranée. Paul Fadin s'est épris de la belle Rolande de Pierrefau; mais la jeune fille lui préfère le comte de Lussan. Fadin s'applique à démasquer Lussan qu'il croit être un imposteur.

D'un pas alourdi par le poids considérable de ses chaussures non brisées, l'homme atteignit le château de Hardy et le terrain à défricher qui dévalait en talus.

Il y avait près de la pente quatre ou cinq hommes qui venaient s'embaucher. L'homme les écouta soigneusement et, de son mieux, imita leur accent trainard quand vint son tour de donner ses références.

— Et votre pelle? avez-vous apporté une pelle? grogna Jardau.

— Mon patron m'en fournissait une, répondit l'homme, bourruement.

On lui mit une bêche dans les mains et, selon les ordres, il attaqua le travail, déblayant.

Bientôt il remarqua que ses compagnons crachaient abondamment dans leurs mains et il eut un vague sourire de dégoût amusé. Mais, très vite, il ressentit une telle brûlure au creux des paumes qu'il chercha des yeux un puits, une mare pour se rafraîchir les mains. Recherches vaines. Le sol était sec, et, se cachant presque, l'homme à son tour cracha sans vergogne. Il entendit la voix de Jardau :

— Eh! dites-donc, là-bas, l'homme à la ceinture rouge, mettez donc un peu plus de nerfs que cela! Qui est-ce qui ma f... des poules mouillés comme ça!

Ruisselant de sueur, les reins cassés l'homme obéit mollement et, quand Jardau lui tournait le dos, il examinait furtivement autour de lui.

Le flanc du château se dressait au haut de la pente, un flanc lisse, trop blanc, trop neuf, percé de fenêtres, à partir du troisième étage seulement. En bas : une petite porte ogivale, seul accès du château dans le futur jardin. Insensiblement le terrassier remontait le coteau, se rapprochant de la petite porte. Il fut enfin tout près. Elle était hermétiquement close. Jardau, qui venait à son tour, daigna expliquer d'un air soupçonneux :

— C'est pas des portes ordinaires, ça, ça ferme rudement bien.

— Cela communique sans doute avec l'intérieur du château? demanda le terrassier en se frottant les reins.

— Eh mais, dites donc qu'est-ce que ça peut vous faire? interrogea brutalement le contremaître.

L'homme n'insista pas et marmonna quelques mots inintelligibles sur « les syndicats et les droits des travailleurs ». Il continua son travail sans mot dire, guettant, en-dessous, cette petite porte, close comme celle d'une bastille...

Ce fut la même chose le lendemain, sauf qu'il pleuvait.

La terre, lourde d'humidité, collait à la pelle, les grosses chaussures s'enlisaient. Quand le terrassier revint le soir à son hôtel, Ursule qui guettait son amoureux par la porte dérobée, faillit, de surprise, pousser un cri et le renvoyer, ne reconnaissant pas son client.

A quoi bon persister si le château demeurerait obstinément fermé?

Cependant, le lendemain matin, le soleil brillait.

Il remit son pantalon de velours, ses chaussures qui, non faites, prenaient maintenant une apparence parfaitement prolétaire, et marcha vers le château.

Il bêchait sans conviction quand des voix étrangères lui firent lever précipitamment la tête.

Enfin la porte s'était ouverte et, sur le seuil, apparaissaient en file indienne un gros homme d'aspect bonasse, une femme sèche et de mine rébarbative, enfin, tel le page de la dame un adolescent sans chapeau, ses beaux cheveux blonds ondulés découvrant un front blanc et pur comme celui d'une jeune fille.

— Et bien, papa, fit le jeune homme, ça prend tournure. Les terrasses commencent à se dessiner!

— Tu es facilement content! dit la dame aigrement. Quand je pense qu'en trois jours on n'a encore fait que cela! Ah! de nos jours, on ne travaille pas avec nerfs, avec passion!

— Voyons, maman, peut-on demander aux gens de donner, avec passion, le meilleur de leurs forces vives pour exécuter un travail à peu près inutile, ou pour nous procurer, deux jours plus tôt, un plaisir d'aussi mince qualité?

— Eh! eh! grogna un terrassier en ricanant, il est bien chouette, le petit copain. Non, mais regardez donc la g... de sa mère.

Elle était hargneuse, en effet, la mine jaune de la dame. Le papa, lui, s'entretenait avec Jardau, ne paraissant pas avoir entendu la réflexion de son fils. Mais M. Jardau, avisant la boîte que le jeune homme portait sous

le bras, demanda respectueusement :

— C'est-y que Monsieur Alex voudrait prendre son nouveau jardin en peinture? Alors, c'est un peu trop tôt...

Le jeune homme se mit à rire en répondant :

— Non, je profite du beau temps pour aller prendre une vue d'ensemble du château. Il faut même que je ne laisse pas à l'éclairage le temps de se modifier.

Et, suivi de sa mère, il descendit la pente, atteignit la route et s'installa.

L'homme avait écouté ce bout de conversation avec un intérêt très vif. Quand il vit Alexandre installé sur la route, sa mère près de lui, assise sur un pliant, il changea la manoeuvre qui, jusque-là, le rapprochait du château. Profitant de ce que Jardau ne le regardait pas, il descendit la pente, gagna la lisière de la route et, courbé sur son travail, le visage caché par son feutre mis de côté, il avança très près du jeune homme.

Celui-ci achevait un tableau commencé antérieurement. Il parlait à mots entrecoupés :

— Non... décidément... je n'arriverai pas à rendre le donjon se profilant, mystérieux, sur le ciel... Je ne parviens pas à plonger mon château dans une atmosphère angoissante... Une ambiance à la Gustave Doré.

— Mais, objectant la baronne qui était toujours en extase devant les travaux de son fils, je trouve cela très joli, moi. Tu devrais en rester là.

— En rester là? protesta le jeune homme avec ardeur. Non. Je m'y connais assez pour souffrir de l'infériorité de mes réalisations. Si tu savais combien c'est joli dans ma tête! Tiens, rentrons, je viendrai ce soir au crépuscule.

— Tu attraperas froid!

— Mais non, j'aurai le feu sacré pour me tenir chaud !

Il rit, travailla encore un peu, puis, décidément mécontent de lui, rangea son travail et, offrant le bras à la baronne Diamanto, il regagna le château où le baron était déjà rentré et les attendait impatiemment pour verrouiller derrière eux la petite porte massive.

Mais le terrassier ne paraissait plus s'inquiéter de cette poterne. A midi, il s'approcha du contre-maître et dit délibérément :

— M'sieur Jardau, je ne reviendrai pas cette après-midi... on m'a embauché à Paris.

Le contre-maître qui avait eu beaucoup de mal pour recruter un personnel encore trop restreint pour satisfaire, l'impatience de la baronne, éclata en imprécations mais il dut céder et, après avoir été dûment réglé, le « terrassier » regagna son hôtel, remonta dans sa chambre et, rapidement, procéda à une toilette minutieuse. Il se rasa de près, sauf ses cheveux qu'il portait longs à l'artiste, mais soigneusement calamistrés. Puis, il s'habilla et noua sa cravate lâchement, en lavallière. Enfin, il sortit de sa malle une boîte de peinture, presque identique à celle d'Alex Diamanto et, après le déjeuner, méconnaissable, correct, positivement rajeuni, il sortit de l'hôtel, par la grande porte cette fois.

Ursule, sur le seuil, se mit à rire en le voyant et dit :

— Ah! vous revoilà en « artiste ». Le film a donc changé que vous n'êtes plus en ouvrier ?

— Le film, quel film? interrogea l'homme.

— Eh bien! donc, croyez-vous que j'ai pas deviné que vous êtes dans un ciné... Vous vous déguisez pour tourner des films. Ça doit être rudement amusant, dites M. Vermot.

— Euh! euh! dit l'homme, adoptant le prétexte que venait d'inventer inconsciemment la bonne, c'est souvent dur !

L'Asthme n'est plus à craindre. Tous ceux qui ont appris à se fier au Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg ne redoutent plus ses attaques. Ils vivent avec la certitude que ce spécifique apporte le soulagement qu'il promet aux asthmatiques. Si vous ne savez pas encore ce que représente cette préparation pour ceux qui souffrent d'asthme, faites-en l'essai dès aujourd'hui.

— Oh! moi, j'aimerais tant jouer au ciné !

— Eh bien, ma fille, si vous êtes discrète et ne parlez à personne de mes transformations, je vous ferai peut-être avoir un bout de rôle... de la figuration, dit l'homme que la bonne appelait M. Vermot.

— Oh! M'sieur! M'sieur! tenez, je vais chanter toute la journée !

Elle sautait de joie. Vermot la laissa et, vingt minutes plus tard, il s'installait sur la route, là où Alex avait dessiné le matin et, rapidement il commença d'esquisser le château qui se profilait, assombri, sur le crépuscule.

Vermot avait certainement du talent et une grande expérience. Son dessin correct, bien équilibré, était vigoureux et, dès qu'il commença d'appliquer la couleur, très vite, en quelques coups de pinceau, il sut donner à l'ensemble cet aspect mystérieux, presque un peu fantastique, qui caractérise les oeuvres de Doré.

Me Jardau vint se planter derrière lui, loin de soupçonner, dans cet artiste soigné, le terrassier à qui il reprochait le matin de ne pas cracher suffisamment dans ses mains.

Mais ce n'était pas pour l'appréciation de Me Jardau que le pseudo-terrassier peignait. Tout autant que le matin il guettait anxieusement la petite porte ogivale et fut soulagé en la voyant s'ouvrir.

Alex apparut sur le seuil, suivi de son père cette fois, et sa boîte sous le bras.

En descendant le talus, il vit cet inconnu installé à « sa place » et fronça les sourcils, comme un pêcheur qui aperçoit un étranger dans le coin poissonneux qu'il occupe toujours... Puis, tout de suite, il fut curieux de voir ce qu'un autre tirait du point de vue qu'il travaillait et il s'approcha de l'artiste.

Il examina attentivement, ayant reprimé un mouvement de surprise. Puis il dit enfin, en saluant Vermot :

— Mes compliments, Monsieur, vous avez beaucoup de talent! Je souhaiterais pouvoir, comme vous, donner un tel accent à mes oeuvres! Oh! ce vol de corbeau dans le ciel rouge, comme s'ils planaient au-dessus d'un charnier. Quelle puissante idée.

L'artiste, ainsi louangé, fut très aimable.

— Vous peignez aussi? demanda-t-il à Alex.

— Oui, de modestes toiles que je n'oserais vous soumettre...

— Mais pourquoi pas? A votre âge je n'étais moi-même qu'un débutant...

— Tandis que maintenant vous êtes en passe de devenir un maître !

— Oh! un maître! protesta modestement Vermot.

— Vous avez exposé au Salon, peut-être

— Oui, plusieurs fois. J'ai eu une médaille du reste, répliqua Vermot avec aplomb.

— Oh! oh! dit Alex enthousiasmé, c'est intéressant. Voilà mes débuts... pas fameux, hein ?

Il exhibait sa toile, son clair visage frémissait d'impatience. L'artiste examina longuement, scrupuleusement, et dit :

— Vous avez le don... le sens décoratif... il vous manque de la pratique, une bonne direction surtout. Votre professeur est-il capable ?

— Je travaille tous seul, dit Alex.

— Oui, mon fils s'amuse simplement, dit le baron qui surveillait, s'étant arrêté avec les ouvriers, il s'amuse, car il a de fortes études à faire.

— C'est dommage dit l'artiste, car Monsieur a vraiment du talent.

— J'aimerais prendre des leçons, avoua le jeune homme. Peut-être en donnez-vous ?

— Oui, à Paris, j'ai des élèves mais j'ai dû, pour ma santé, venir me serrer à la campagne.

— Eh bien, pourriez-vous... hasarda Alex.

— Ta... ta... ta, tu oublies que tu dois entrer dans la Carrière et que tu n'as que le temps de préparer tes examens...

— Oh! papa! implora l'adolescent.

L'artiste le regardait intensément et, comme Alex s'approchait de lui, il lui murmura très vite, d'un ton humble et suppliant : « J'ai tant besoin de travailler ! »

Le jeune homme regarda le peintre et, dans ses yeux clairs, passa une flamme généreuse. Po-

sitivement, on sentait s'ouvrir à la pitié ce cœur de dix-sept ans, enthousiaste et bon. Il dit, ardemment :

— Si, papa, il le faut. Et, en échange, je te promets de veiller une heure régulièrement chaque soir. Si je n'ai pas la peinture pour me distraire, alors je sortirai... je ferai des connaissances...

Le malin garçon savait, en parlant ainsi, qu'il atteignait le point sensible. Le baron ne voulait pas que son fils s'ennuyât au château et courût, par suite, le risque de se débaucher. Et, il fallait bien avouer que la vie au manoir n'était guère folâtre pour un jeune homme de dix-sept ans! Il consentit, bourru, et le Grec rapace reparut dans sa discussion.

— Allons, je veux bien? Une leçon par semaine, alors.

— Non, non, une par jour, si Monsieur consent, dit Alex, désireux d'aider le plus possible l'artiste dans la gêne.

— Comment, une par jour! Enfin, admettons. Et combien prendrez-vous par leçon, Monsieur...

— Monsieur Vermot renseigna le peintre. Ce que je prendrai? Mon Dieu, je suis en vacances... et j'accepterais un prix modique, cinq francs par leçon, dit-il en hésitant.

— Cinq francs... cent cinquante francs par mois. Mettons cent vingt-cinq, dit le baron.

— Voyons, papa! s'interposa Alex, indigné.

Mais le Grec ne céda pas et Alex, avec un coup d'oeil d'intelligence vers le peintre, décida rapidement :

— Eh bien, cent vingt-cinq avec le déjeuner, car vous viendrez de onze heures à midi et vous déjeunerez avec nous.

— Pas du tout! s'opposa le baron, grincheux.

— Voyons, papa, tu sais bien que les déjeuners ne sont pas réjouissants avec maman qui ne parle que de domestiques ou de catastrophes politiques !

C'était exact. On verrait si cet artiste n'apporterait pas un peu de fantaisie, de renouveau, dans leur existence monotone de gens vivant seuls, dans un château fait pour abriter soixante personnes.

Bref, on prit rendez-vous pour le lendemain, on se quitta, et l'artiste regagna son hôtel, sa boîte sous le bras.

— Pauvre homme, disait Alex à son père, comme il a l'air soulagé! Je suis encore plus heureux que lui, moi!

De son côté, Vermot rayonnait positivement. En arrivant à l'Ecu de France, Ursule qui le guettait, toute palpitante d'espoir, lui dit:

— Oh! Monsieur Vermot, comme vous avez l'air content! vous m'apportez peut-être un engagement?

— Content, soupira-t-il, c'est un air que je prends pour mes rôles car, en réalité, je n'ai pas lieu de l'être. Au contraire. Figurez-vous que, non seulement je ne vous apporte pas d'engagement, ma pauvre Ursule, mais je comptais même sur un qui m'échappe. Que vais-je faire? j'avais justement tellement besoin de me reposer...

— Il va falloir que vous quittiez Garches? demanda la bonne, haletante, car la passion du cinéma était enracinée dans son cœur et elle espérait tout de celui qu'elle croyait acteur.

— Mon Dieu, oui... à moins que je trouve une chambre moins chère dans le pays car il va falloir que je sache me contenter.

— Oh! Monsieur, dit Ursule qui ne voulait pas qu'il s'éloignât, nous avons sous les toits des petites chambres vraiment bon marché...

— Euh! euh! un cabinet suffirait sans doute, dit l'artiste qui, évidemment avait son plan en parlant ainsi. N'auriez-vous pas quelque soupente?

— Jamais un beau Monsieur comme vous ne voudrait s'accommoder d'un trou comme celui du deuxième... tout noir... mais, dame pas cher!

— Ça ferait joliment mon affaire, au contraire, car je suis le plus souvent dehors, répondit Vermot avec plus de gaieté que n'en comportait la perspective de ce piètre retiro.

Il s'enquit de la patronne et celle-ci, plutôt que de perdre un client, lui laissa le cabinet en question, aussi sombre qu'une échoppe dans une ruelle mauresque et encore aggravée par un papier couleur de sang caillé. Vermot cependant, paraissait enchanté de quitter sa chambre précédente, claire et fleurie, pour cet abominable réduit. Ursule admirait beaucoup sa force d'âme...

Le lendemain, il était à l'heure dite au château de Hardy, pour son cours. Alex se montra un élève docile et studieux et, à midi, il suivit son disciple dans la salle à manger du château.

Une cour baronniale aurait put y festoyer à l'aise et, malgré deux énormes feux de bois dans les cheminées hautes comme des alcôves, on y gelait en plein mois de mars. Mais les Diamanto, entichés de grandeur, souffraient du froid pour la gloriole de siéger dans des cathèdes de chênes sans ressorts. Cependant malgré eux, la température hostile agissait sur leur humeur et les repas, généralement, manquaient d'agrément...

Vermot s'installa à un bout de la table, sous le double regard réfrigérant du baron renfrogné et de la baronne hargneuse.

Cependant, Iphigénée, toujours hantée par les prédictions de ses tarots, n'eut pas une seconde la pensée que cet inconnu était peut-être le «traître» annoncé avec une telle persistance par le valet de carreau! Et cette confiance lui venait uniquement parce que le nouvel hôte était un «artiste» et que, comme beaucoup de gens du peuple parvenus, l'artiste pauvre lui apparaissait toujours un peu comme un original, excentrique, incapable de gagner sa vie, par conséquent un pauvre d'esprit, fort amusant souvent, mais inoffensif. Le baron non plus ne se méfiait pas de lui, parce qu'il savait que c'était Alex qui l'avait fait venir, sans se rendre compte que Vermot avait provoqué l'intérêt d'Alex.

Enfin, il n'y avait pas dix minutes que Vermot était à table que les trois Diamanto riaient à se tenir les côtes, insoucieux du décorum imposé par la hauteur des solives.

Le baron, carmoisi, déclarait l'artiste impayable, la rigide Iphigénie, toutes ses rides détendues, pleurait de joie dans son assiette et le rire d'Alex sonnait en fanfare tandis que les plats tremblaient dans les mains du maître d'hôtel majestueux et hilare.

Oh! Vermot n'avait pas eu besoin pour cela de faire preuve de génie. La veille au soir, à l'Ecu de France, il avait déniché un vieil almanach et, l'esprit bourré d'anecdotes, il les débitait, grave, sans sourciller, entre deux bouchées de tournedos...

— Connaissez-vous l'histoire de la poire de Louis XVI? demanda-t-il imperturbable à la baronne, presque suffoqué que ce protégé osât l'interpeller ainsi et qui fit un signe de tête négatif.

Et Vermot de raconter comment Louis XVI, se promenant dans les jardins de Versailles, reçut la visite d'un petit aide-jardinier, envoyé par son chef pour apporter au roi deux poires merveilleuses. Le souverain en prend une, sans façons, y mord à belles dents sans la peler.

Puis, il dit au gamin «Tiens, maraut, mange l'autre.» Le petit prend le fruit, tire son couteau et l'épluche soigneusement.

«Dis-donc, coquin, dit le roi en lui tirant l'oreille, tu peux bien manger ta poire sans la peler, quand ton souverain t'en donne l'exemple.

— Sire, répondit l'enfant en se grattant l'oreille, j'vas dire à vot' Majesté. Tout à l'heure, en les apportant, y en a une qu'est tombée dans... (voyez Cambronne à Waterloo) et je ne sais pas laquelle c'était».

A ce dénouement, qui jurait, par sa truculence, avec la solennité de la salle de service, la baronne, qui n'était prude que d'apparence, perdit sa fragilité et, Vermot enchaînant, le déjeuner ne fut qu'un éclat de rire ce qui, entre autres avantages, eut celui de réchauffer les hôtes de Hardy.

A partir de ce jour, Iphigénie n'eut que des sourires pour l'artiste, ce «brave garçon» comme elle disait volontiers, en le confondant avec un acteur de music-hall. Il devint le commensal.

Bientôt, on le pria de rester à dîner.

Quand des amis venaient, il était indispensable qu'il fût là pour combler les trous d'une conversation souvent languissante.

Et Alex le traitait avec une grâce presque féminine dans sa délicatesse, ayant le souci charmant d'épargner à son nouvel ami toute allusion à son état de «parasite», l'entourant d'égards comme un hôte de marque.

Certes, il aurait fallu à cet adolescent une mère subtile, intelligente, belle, qui eût contenté ce besoin de tendresse et d'adoration même qui dévorait cette âme avide de se donner!

La sèche Iphigénie qui, en dehors de sa passion maternelle

qu'elle savait mal extérioriser, était dure pour les domestiques, imbue d'une insupportable arrogance de parvenue, blessait profondément la délicatesse d'Alex, et Vermot admirait avec quel tact le jeune homme tentait de réparer les duretés de sa mère, prenant volontiers sur lui les négligences d'autrui, chevalier sans emploi et capable des plus nobles, force juvénile qui se consumait sans but dans le château solennel, prétentieux et vide...

Cependant, malgré les attestations de son élève, Vermot ne semblait pas satisfait.

Il parlait souvent et ostensiblement de son hôtel et du «cabinet» qu'il y occupait.

A force d'en parler, il finit par donner à Alex la curiosité d'aller voir ce cabinet. Vermot avait bien espéré cela et, le lendemain en reconnaissant la voix du jeune homme dans le vestibule de l'Ecu de France, il sourit triomphalement, puis, s'accoudant sur la table boiteuse, il s'étudia à prendre une expression de découragement profond...

Il était ainsi enlisé dans la mélancolie, quand Alex frappa et entra.

Tout de suite, d'un coup d'oeil, il vit l'indigence du réduit glacial et noir. Alors, plein d'émotion, il s'écria:

— Maître! mon cher maître! est-il possible que vous habitiez ici! Mais c'est la mort pour un artiste tel que vous!

— Hélas, dit Vermot d'un ton las, que faire! Mes moyens ne me permettent pas d'avoir mieux. De plus Hardy est très éloigné et je crois qu'il va falloir que je renonce à aller quotidiennement là-bas... Cela me fend le cœur, mon cher Alex...

— Laissez-moi faire. Il serait vraiment ridicule qu'il y eût au château cinquante-deux chambres exactement, et qu'on n'en trouvât pas une pour y loger un homme que j'estime hautement. Si papa ne vous prend pas à Hardy, je le menace de quitter le château!

Il rit, mais sa résolution était formelle; du reste, il sut mettre

Miller's Worm Powder détruisent les vers sans inconvénient pour l'enfant et cela si efficacement qu'ils disparaissent du corps sans qu'on s'en aperçoive. Ce remède nettoie l'estomac et les intestins et les laisse dans une condition non favorable aux vers et l'on ne reverra plus cette vermine.

sa mère de son côté, et la tendre Iphi se sentait un penchant pour le joyeux peintre.

Ce fut donc ainsi que, moins de quinze jours après avoir commencé de terrasser, l'ancien défricheur du jardin de plaisance occupa un soir une des plus agréables chambres du manoir, dominant toute la campagne, juste au-dessus des douves, là où deux semaines plus tôt il peinait en crachant dans ses mains.

Le confort moderne se cachait dans les épaisses murailles creuses de ce château en simili. L'artiste, enfermé dans sa chambre, regarda autour de lui, sourit et dit enfin, satisfait, entre ses dents :

— Enfin, je suis dans la place !

Puis, il rangea ses affaires et, arrachant d'un livre une page de garde sur laquelle apparaissait son nom véritable : Firmin Vouret, il ajouta, résolu.

— Et maintenant, baron Diamanto, à nous deux !

Car c'était Firmin qui, par ruse, avait enfin réussi à s'installer près de Diamanto lui-même.

Cette idée ne lui était pas venue tout de suite.

D'abord il avait fallu, après la tragique découverte d'Henri, veiller sur le jeune homme, car il redoutait qu'il se suicidât, lassé par cette continuité dans l'infortune.

Firmin lui avait relaté par le voyant encore, rentrant dans la salle de bal, presque chancelant puis, se reprenant et exprimant que la comtesse venait d'être appelée télégraphiquement au chevet d'un oncle mourant...

En tout cas, lorsque la soirée prit fin et que le comte regagna ses appartements, Rolande n'y était plus. Elle s'était enfuie à Pierrefau, se réfugiant près de sa tante, la marquise.

Impassible, Henri continua seul son rôle de maître de maison auprès d'Aristide de Sparte. Il l'accompagnait à la chasse, usant peut-être dans la violence des exercices physiques l'atroce douleur qui lui ravageait l'âme.

Une médecine domestique.—Ceux qui sont au courant des brillantes qualités de l'Huile Eclectique du Dr Thomas dans le traitement de nombreux maux ne voudraient pas en manquer à la maison. C'est véritablement un remède domestique et il est efficace dans de nombreux maux de même qu'il est peu dispendieux. Alors, ayez en à la main car vous pouvez en avoir besoin quand vous ne vous y attendez pas.

Firmin lui avait relaté par le menu le récit de Rolande mais, pas plus que Vouret ne l'avait fait, il ne croyait que Rolande de Pierrefau avait reculé devant le crime en détruisant les documents. Comme Othello, doutant de sa femme, le malheureux disait, se rappelant les protestations de Rolande : « Elle sait mentir, puisqu'elle m'a si longtemps, si habilement menti ! »

A peine ses hôtes eurent-ils quitté l'hôtel qu'Henri annonça à Firmin son intention de retourner au Maroc.

Dans son désastre, il avait la nostalgie de ces terres arides et poignantes qui avaient déjà bercé sa souffrance. Il voulait se replonger dans l'hallucination morbide des espaces déserts et oublier l'Europe au milieu des neiges du Grand Atlas, sous le ciel africain...

Rolande écrivit trois fois. Trois fois, sans faiblesse, il retourna les lettres sans les ouvrir. Jamais il ne prononçait son nom. Elle était plus que morte pour lui, car on parle des mortes... et lui ne parlait pas d'elle !

Et, comme il l'avait fait quelques années plus tôt, un soir où Firmin accompagna le comte à la gare de Lyon pour un exil que le jeune homme souhaitait éternel et, cette fois, Firmin n'osait rien dire à son ami.

N'était-ce pas lui qui lui avait fait connaître cette femme ? Par une ironie cruelle il était l'artisan de son infortune.

Aussi, revenu chez lui, à Lussan Firmin restait des heures le front dans ses mains, méditant...

Et, chose curieuse, à mesure qu'il se remémorait en détail l'attitude de Rolande pendant les fiançailles, sa confession lamentable, ses protestations, enfin la malédiction qu'elle lui avait jetée au visage pour avoir douté d'elle, à mesure un soupçon s'agrandissait dans son âme, y creusait un vide.

S'il s'était trompé cependant. Si elle avait dit la vérité et qu'elle fût innocente ?

Enfin, elle avait dit : « Dutoit est trop fort pour moi, c'est lui qui me mène quand je crois le mener. »

N'était-ce pas là le noeud de toute l'affaire ?

Sans cesse, pendant ces nuits insomnieuses, il retournait ces

pensées. L'épisode de la copie de lettres retenait surtout son attention.

Rolande lui avait raconté en détails qu'ayant, au Louvre devant la Jaconde, dit sans hésiter à Diamanto qu'il avait gardé ce livre, le Grec s'était troublé et, il était en effet très logique de supposer que, comme la plupart des criminels, Diamanto ne s'était pas défait de ce document, pour compromettant qu'il fût.

Là était le point aigu de la question : Où Diamanto cachait-il cette fameuse copie de lettres ? Dans son château de Hardy, probablement. Mais, comment entrer en possession de ce livre ?

La naïveté de la comtesse, demandant avec simplicité à Dutoit de montrer ce document accablant, faisait sourire Firmin bien que, parfois, certaines ingénuités aient le succès de l'audace. Mais Diamanto n'était pas homme à se laisser circonvenir par cette jeune femme inexpérimentée. D'abord, avec elle, il était sur ses gardes.

Il eût fallu qu'on luttât avec lui à visage couvert, sans qu'il se méfiât. Mais, comment approcher du Grec ? Retiré des affaires, il fréquentait peu de monde et Hardy se profilait sur le ciel comme une citadelle dédaigneuse.

Et, malgré tous les obstacles, il venait à Firmin un désir puissant de se mesurer avec le bandit, de tirer le mystère au clair, de tâcher de réussir, là où Rolande avait échoué.

Oui, de plus en plus la conviction, — douloureuse comme un remords — lui venait que la jeune femme avait dit vrai et qu'elle était réellement la victime de Diamanto, et non sa complice.

Mais son impression ne suffisait pas pour Henri. Firmin lui avait inculqué le doute et il n'était plus en son pouvoir de l'extirper par de simples paroles ; il fallait une certitude, étayée sur des preuves irréfutables.

C'était cela qui, au début de mars, l'avait conduit de Lussan à Garches, aux environs de la plaine de Bougival où se dressait le château de Hardy.

On sait comment, après avoir d'abord erré vainement autour du château sans découvrir le moyen d'y pénétrer, il s'était fait terrassier, puis peintre — son ta-

lent d'aquarelliste lui avait servi, — comment, après avoir trouvé le moyen d'exciter la pitié d'Alex dans le sombre cabinet qu'il avait pris pour chambre à l'hôtel de l'Ecu de France, à émouvoir sa générosité au point qu'on l'hébergeât complètement au château.

Oui, vraiment, il était embusqué au centre de la place.

A lui, maintenant, de démasquer le Grec.

Par quel moyen ? Il n'en savait rien, ne cherchait pas, se fiant au hasard, espérant — tandis que le comte, là-bas, sous le soleil du désert, faisait la police du Sahara, — arriver à ses fins.

Dût-il laisser sa vie dans cette entreprise, n'importe. Il irait jusqu'au bout sans faiblir.

Donc, dès le lendemain, sous prétexte de sujets d'aquarelles à dénicher, il se promena dans le château entier, auscultant les murs qui, du reste, sonnaient tous le creux d'une façon uniforme et désespérante.

Mais ce manoir moderne, construit sur d'anciens plans pour tout ce qui concernait les salles de réception et l'extérieur, avait par contre des dégagements strictement modernes, une absence totale d'escaliers dérobés, de cachettes, de couloirs sans issue, de ténébreuses retraites où aimaient errer les grands seigneurs d'autrefois dans leurs authentiques forteresses. Tout, au contraire, à Hardy était vaste, lisse, ripoliné de blanc. Une grande clarté baignait les larges corridors où couraient les tuyaux du chauffage central. Les boiserries ne recélaient pas de portes secrètes ni les dalles de chasses-trapes. Ce château était désolant de simplicité... blanc et net comme un visage honnête.

A moins qu'il n'y eût des souterrains...

Il résolut de poser la question, non au baron, qui pourrait avoir de bonnes raisons pour manquer de véracité, mais au sommelier des caves qui s'enorgueillissait beaucoup de ses chaix et connaissait parfaitement les « dessous » du manoir pour y passer la plupart de son temps.

Il lui demanda donc, un jour, de visiter ses caves et le bonhomme, flatté, y accéda, espérant que l'artiste ferait peut-être son portrait sur un fond clair obscur à la Rembrandt, étoilé par le reflet

régulier des fonds des bouteilles couchées dans les casiers...

A sa suite, Firmin examina en connaisseur les grands crus de Bordeaux et de Bourgogne, les champagnes, les vins étrangers stupeux et doux, imbibés de soleil. Mais, à mesure qu'il avançait, Vouret se convainquit que ce château n'avait nul souterrain. Il en parla au sommelier. Celui-ci prit un air avantageux pour répondre :

— Savez-vous-t-y bien, Monsieur le peintre, que mon père

squelettes de soldat. Ce que mon pauvre père en a trouvé en creusant les fondations de Hardy !

— Ah ! dit Vouret, il paraît que le manoir a été copié sur des plans du moyen âge, on a dû reconstituer des souterrains, les oubliettes...

— Monsieur, dit le sommelier, ça c'était la marotte de mon père. Il avait envie qu'on en fasse. Il trouvait que ce serait plus... comment dit-on ? authentique. Il en parlait aux architectes. Mais c'étaient de gros Messieurs qui

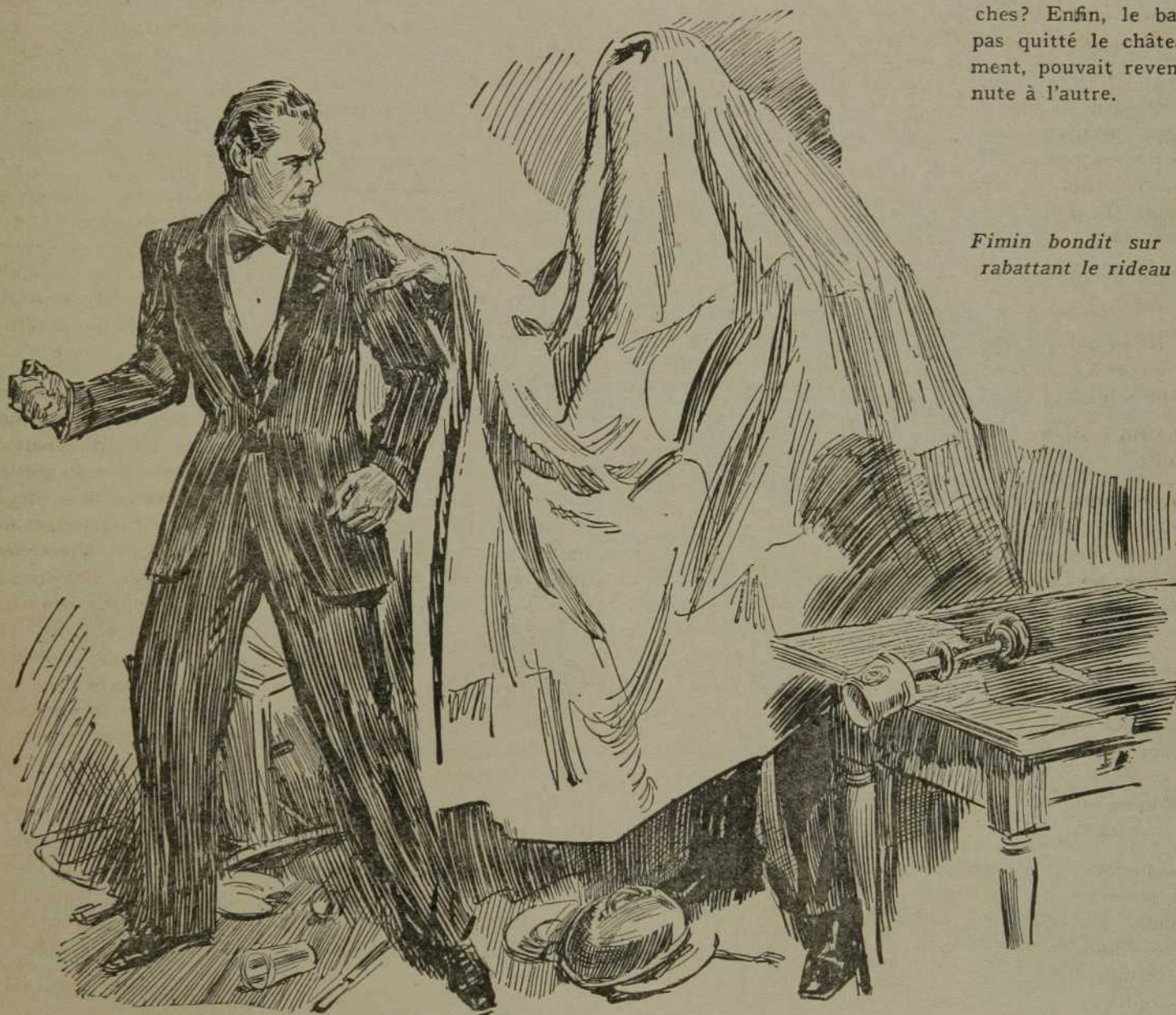
— Excusez-moi, Madame, mais j'ai oublié. Du reste, c'est dans la bibliothèque du baron Diamanto que se trouve le traité récent sur la race canine qu'il faudrait consulter pour cela...

— Eh bien, allez vous documenter et ce soir, au dîner, vous me direz ce que je dois faire.

Agacé d'être déranger, Vermot se leva de fort méchante humeur, et se dirigea vers l'appartement du baron sans se douter de l'aventure qui l'attendait.

Sans doute, le baron était sorti, croyant fermer hermétiquement derrière lui. Qu'importe, c'était une occasion inespérée de fouiller dans les archives de l'ancien espion, car, puisqu'il ne semblait pas y avoir de cachette dans le château, il était logique de supposer que Diamanto conservait ses documents tout simplement chez lui.

Firmin regarda tout autour de la pièce où se déroulait une bibliothèque, fermée par un grillage doré, derrière lequel luisait faiblement le dos des livres. De quel côté commencer les recherches ? Enfin, le baron, n'ayant pas quitté le château probablement, pouvait revenir d'une minute à l'autre.



Firmin bondit sur le grec, lui rabattant le rideau sur la tête.

était contremaître maçon ici même quand on a construit ce château ?

— Sur d'anciennes fondations, sans nul doute, interrogea cauteusement Firmin, en examinant d'un air détaché le casier des Pontet-Canet.

— Non, Monsieur. Le terrain était plat comme la main. Jamais il n'y avait eu autre chose que des récoltes mais, depuis 70, depuis les grandes batailles de ce temps-là, on ne pouvait labourer le sol sans mettre à jour des

n'écoutaient pas un simple contremaître. Voyez-vous, Monsieur, ce château-là, c'est tout du toc !

Alors, où donc Diamanto cachait-il ses documents secrets ?

II

— Monsieur Vermot, minauda la baronne, vous aviez promis de me dire exactement quelle était la plus jolie race de pékinois pour le chien que je veux acheter. Pouvez-vous me renseigner ?

Vermot qui parcourait un journal, faisant la sieste après le déjeuner, répondit !

Arrivé dans le cabinet de travail-bibliothèque il frappa. N'obtenant pas de réponse il allait tourner la clef, quand il s'aperçut, à la lueur s'échappant de la pièce ensoleillée et coupant l'ombre du couloir, que la porte était entre-bâillée.

Et, en regardant, il remarqua que la clef avait été tournée, mais par inadvertance, elle l'avait été dans le vide.

Intrigué, Firmin poussa le battant et pénétra dans le cabinet. Il était vide.

Firmin de nouveau, s'approcha de la porte et sursauta.

En effet, il s'apercevait que la clef était à l'intérieur et que, par conséquent, le baron n'avait pu tenter de fermer la porte de l'extérieur en sortant, au contraire, c'était de son cabinet même qu'il avait voulu tourner la clef.

Alors, Diamanto n'avait pas quitté son bureau.

Mais où était-il ?

Se sentant pâlir, ayant l'impression qu'il allait subitement

apercevoir le regard clair de Diamanto fixé sur lui, Firmin jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Apparemment, la pièce était vide. La grande clarté du soleil pénétrait par la baie à vitreaux blancs.

Alors, si le baron n'était pas visible c'est qu'il était sorti de son cabinet par quelque issue dérobée, après avoir cru s'être enfermé.

Firmin haletait, se sentant au seuil d'un mystère.

A pas de loup, il suivait les murs, cherchant une issue secrète.

Il longeait la bibliothèque, la mains sur la boiserie quand, soudain, il entendit un bruit faible, non loin de lui.

Firmin s'arrêta et écouta. On eût dit des feuillets tournés par un doigt léger.

Et se bruit provenait de la bibliothèque même !

Plus surprenant encore, il semblait émaner de la rangée de livres dont il apercevait les dos derrière le grillage !

Il tressaillit et, examinant, s'aperçut soudain qu'il se trouvait devant une véritable porte, légèrement entre-bâillée, ou, plus exactement, devant une partie de la bibliothèque, monte sur charnières dissimulées par les boiserie.

Silencieusement, Firmin fit tourner cette porte sur ses gonds.

Elle ouvrait sur un réduit éblouissant de clarté, passé à la chaux, par la blancheur de laquelle se détachaient une cinquantaine de casiers de carton vert, comme on en voit dans les études de notaires.

Et, accoudé sur une tablette, non loin d'un de ces casiers ouverts, Diamanto feuilletait ce qui parut être des valeurs à Firmin.

Il tournait le dos au jeune homme.

Le cœur de celui-ci battait à l'étouffer.

Ce réduit, ménagé si mystérieusement, ne contenait-il pas les secrets de l'espion ?

Ce ne devait pas être pour lire la bibliothèque Rose que le Grec s'enfermait si prudemment dans son cabinet avant d'aller dans son tiroir secret. Il fallait que Firmin y pénétrât à son tour.

Mais, par quel moyen ?

Le réduit, fort étroit, n'avait aucun recoin. Eh bien, il risquerait l'impossible et l'on verrait si, toujours, la fortune sourit aux audacieux.

Sans hésiter, à pas muets sur le tapis, Vouret entra et se plaça exactement derrière le baron qui, par sa corpulence, dépassait de toutes parts la mince silhouette de Firmin.

Et, maintenant, tout allait dépendre du hasard.

Si le baron se retournait lentement et sortait, Vouret pouvait, à la rigueur ne pas être vu par lui.

Au contraire, s'il faisait une volte-face rapide, il se rendrait compte que quelqu'un était là.

Or, Diamanto ne se pressait pas de lire son rouleau d'actions de puits de pétrole. Enfin, du pas incertain de qui médite, il se détourna, gagna le casier demeuré ouvert, y remit son rouleau, fourragea nonchalamment dans ses papiers, sans se douter évidemment qu'une mince silhouette se cachait derrière sa puissante stature.

Puis, il s'achemina vers la porte, sortit, et Firmin resta immobile.

Le battant retomba avec un bruit étouffé de capiton. Firmin était seul maintenant dans le réduit.

La facilité de sa réussite le transportait de joie. Il se retint pour ne pas rire et, l'oreille collée à la porte, il essayait d'écouter si le baron restait dans son cabinet ou en sortait.

Mais il n'entendait aucun bruit.

Il se demandait, soudain inquiet, ce que cela signifiait et s'il pouvait commencer ses recherches quand, subitement, un bruit sec parvint à ses oreilles.

C'était un fracas de moteur, dans la cour d'honneur du château.

Firmin bondit vers l'étroite fenêtre ogivale, qui éclairait le tiroir.

Cette fenêtre ouvrait sur la campagne, au-dessus du pont-levis, et il vit distinctement l'automobile du baron qui franchissait la poterne et filait vers Paris.

Diamanto était dans la voiture.

Il avait quitté le château pour plusieurs heures peut-être.

Firmin était libre pour ses investigations. Il avait du temps devant lui.

Fébrilement, il se jeta sur les cartonniers, les ouvrant précipitamment, puis, se forçant à être calme, il examina minutieusement les documents exhumés.

La plupart des casiers étaient vides, n'ayant pas encore servi. Il les retirait de leur armature. Derrière c'était le mur, lisse, ripoliné et où l'on aurait pu dissimuler aucune rainure.

Il continua ses recherches.

Un très petit nombre seulement de cartonniers étaient occupés par des valeurs, des factures acquittées, absolument rien ne remontait au delà de 1923, date d'achat du château et, dans ces papiers aucun indice du passé. C'étaient là, en somme, les archives probes et banales de tout châtelain riche.

Firmin examinait scrupuleusement chaque document, étudiait les murs, cherchant avidement, ne négligeant aucune possibilité jusqu'à ce qu'enfin le jour eût disparu emportant, avec la clarté, la certitude que rien de suspect ne se cachait dans ce réduit.

Alors, où le baron avait-il rangé les documents compromettants ?

Fallait-il supposer qu'il les avait détruits ? Non, il était impossible, Firmin en avait la certitude, qu'il se fût résolu à anéantir des papiers qui pouvaient lui permettre d'exercer un chantage contre d'anciens complices. Certainement la copie de lettres existait encore. Mais, où était-elle ?

Pensivement, Firmin s'approcha de la porte pour sortir.

Il essaya de la pousser.

Elle résista.

Il fallait s'y attendre et Firmin, qui portait toujours sur lui, depuis qu'il était à Hardy, un couteau de poche d'un acier très résistant, le sortit, l'ouvrit, prêt à faire sauter la boiserie, s'il le fallait pour ouvrir la porte.

Mais, en tâtant avec ses doigts, il tressaillit et une sueur froide lui perla aux tempes.

La porte, blindée comme celle d'un coffre-fort, était maintenue, non pas par un simple pêne, mais par cinq boulons d'acier, agissant chacun à la manière de pènes ordinaires, aussi résistants ce-

forts ou des portes de chambres de sûreté.

Firmin était prisonnier dans le cabinet.

En vain, il s'acharnerait contre le battant. Celui-ci resterait immuable dans son armature.

Que faire ? appeler ? Personne ne devait connaître le secret. Attendre le retour du baron, signaler sa présence, se faire ouvrir, inventer quelque prétexte pour expliquer sa présence... Difficile !

Soudain, une pensée angoissante traversa le cerveau de Firmin.

Alors que, tout à l'heure, il se félicitait de la réussite de sa ruse, le baron au contraire, ne l'avait-il pas vu et sciemment enfermé ? Il savait que cet homme, d'aspect bonasse, était capable des pires choses.

Et, malheureusement, Firmin ne se trompait pas en supposant que Diamanto l'avait enfermé sciemment.

En effet, tandis que le baron était en train d'examiner un rouleau de valeurs dans son cabinet secret, il s'était rendu compte — sans voir personne du reste — que quelqu'un rôdait dans son bureau.

Son premier mouvement avait été de sortir, de le démasquer.

Puis, se rappelant les perpétuelles allusions de sa femme à un traître embusqué dans la maison, il crut sage de laisser agir l'espion et de faire mine d'être sans méfiance.

C'est ainsi que les sens tendus, il s'était à peu près rendu compte que le traître s'introduisant derrière lui dans le cabinet. Sans se retourner afin de ne pas avoir à le démasquer, il était sorti et avait fermé derrière lui la porte à secret.

Son espion — il ne savait pas du tout que cela pouvait être — était à sa merci.

Et il était si persuadé que celui-ci ne pourrait pas sortir, qu'il résolut d'aller à Paris, où l'attendait une affaire urgente, remettant la libération de son prisonnier à son retour.

Il avait du reste une autre raison pour désirer laisser l'espion un certain moment dans le cabinet. Comme le baron n'y avait caché aucun document compromettant, il voulait que son pri-

sonnier eût largement le temps de s'en assurer.

Mais comment ferait-il pour lui rendre la liberté? L'affronter, témoigner qu'il savait tout?

Non, il serait plus sage, en revenant au château, d'aller dans son bureau, d'ouvrir la porte du cabinet secret, délivrant ainsi le prisonnier, tandis que caché sous une portière, le baron verrait qui en sortait et pourrait ainsi, à son tour, l'épier et le mettre hors d'état de nuire.

Il ne perdait pas son temps à se demander qui pouvait être enfermé. Quelques domestiques sans doute.

Donc, comme il l'avait décidé, en rentrant à Hardy, il gagna son bureau et, s'approchant de la porte mobile de la boiserie, il l'ouvrit doucement, espérant avoir le temps, avant que le prisonnier sortît, de se cacher derrière une portière.

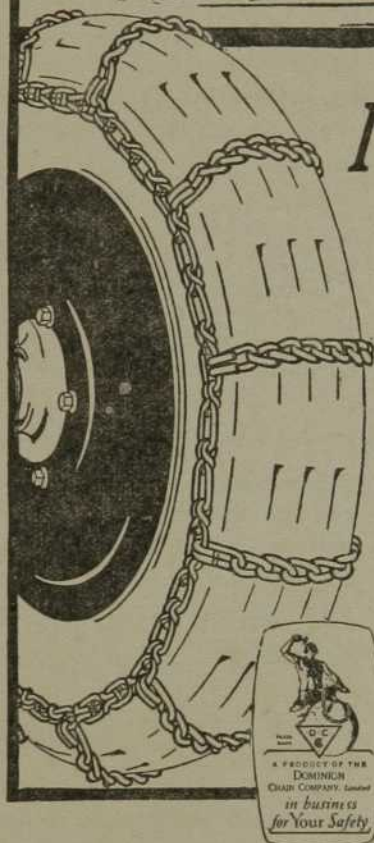
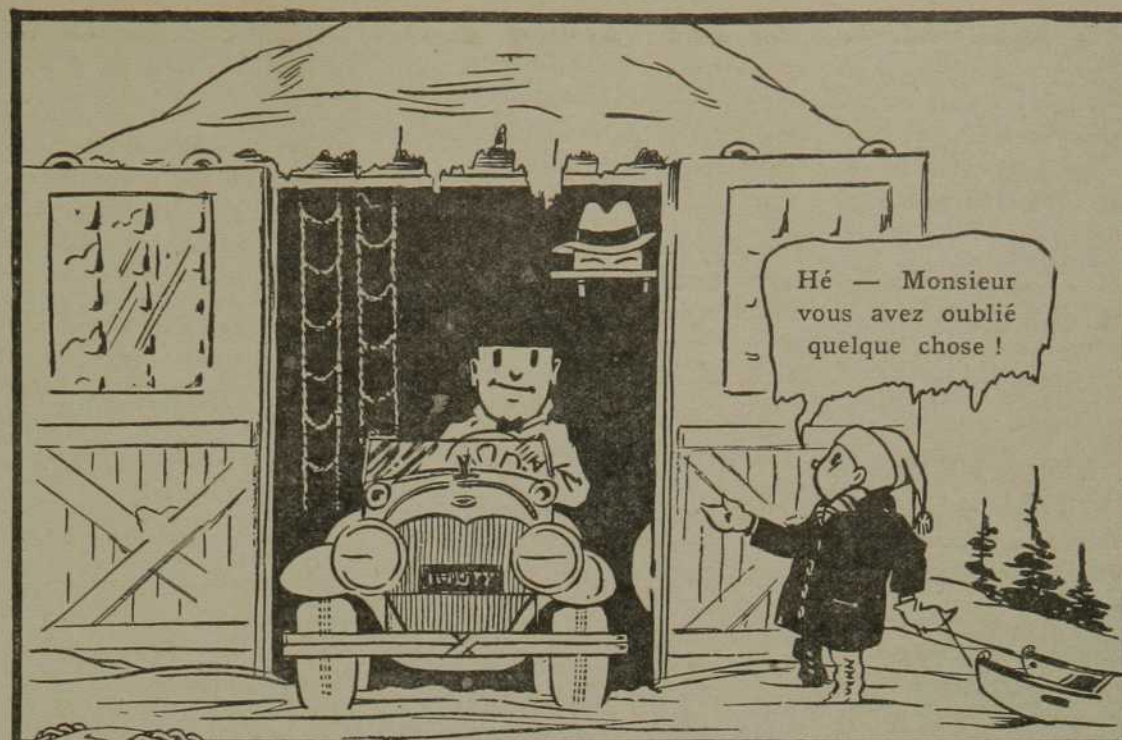
Mais il avait compté sans son hôte.

Firmin avait entendu rentrer le baron et avait décroché, ou plutôt arraché de la fenêtre grillée un long rideau épais. Puis, l'oreille collée à la porte, tenant le rideau devant lui, il écouta et, si muettement qu'agit le baron en tournant le pêne du cabinet, Firmin l'entendit. Alors, d'un coup violent, repoussant le battant, masqué par le rideau qu'il tenait devant lui, il bondit littéralement sur le Grec, lui rabattant le rideau sur la tête, le renversant, l'enveloppant dans l'étoffe, puis, sans attendre que Diamanto se fût dépêtré, il se rua hors du bureau, se jeta dans un escalier, arriva à sa chambre.

Des aquarelles s'étaient sur la table, inachevées, au milieu d'un désordre de pinceaux. D'un geste brusque, Firmin renversa la moitié d'un verre d'eau sur l'aquarelle commencée, en mouilla une fraîchement terminée, trempa dans la couleur deux ou trois pinceaux, puis s'installa, paraissant très absorbé par son art.

Certes, le baron n'avait pas eu le temps de voir qui était sorti du cabinet, il n'avait entrevu qu'une sorte de fantôme vert sombre (la couleur du rideau arraché) et, assez péniblement, les reins endoloris par la chute, il se releva, abasourdi, furieux de l'insuccès de sa ruse.

Il ne savait où diriger ses recherches. L'office des domesti-



Ne les oubliez pas

**CHAINES
WEED**

Pour conduire sagement une automobile, cerveau et chaînes sont également utiles

Des beaux romans !

Encore des beaux romans ! !

Toujours des beaux romans ! ! !

DANS

La Revue Populaire

DU MOIS DE NOVEMBRE

"L'Etreinte Du Passé"

Par HENRI ARDEL

Coupon d'Abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Cl-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Canada

ques était loin et le fuyard avait eu le temps de regagner ses pénales. Puis, soudain, la pensée l'effleura qu'il avait sous son toit, en dehors des serviteurs, un hôte qui... peut-être...

Mais, au fond, cela lui paraissait incroyable. Les artistes sont bien trop «tête à l'évent» pour savoir ruser et mener à bien une affaire d'espionnage. Cependant, il ne devait négliger aucun indice.

Et, à pas aussi rapides qu'il le pouvait, il alla vers la chambre de Firmin, frappa et ouvrit presque en même temps.

Appliqué, Vermot peignait, et dit, distraitemment :

— Ah! c'est vous, baron?

Puis, comme Diamanto, en s'approchant de lui, s'appuyait sur la table, Firmin se mit à pousser des exclamations de désespoir :

— Baron! baron! vous avez posé votre manche sur mon aquarelle tout fraîche... oh! la couleur a été entraînée! je suis désolé!

Diamanto en constatant l'humidité de l'aquarelle, eut l'impression que Vermot venait de l'achever. Il n'avait donc pas quitté sa chambre. Comme le baron se tenait les reins, Firmin lui demanda :

— Un peu de gravelle, baron? un peu d'acide urique?

— Non, je viens de faire une chute.

— Ah! ah! j'espère que vous ne vous êtes pas fait trop mal, répondit Vermot, mais je me demande si je vais pouvoir conserver cette aquarelle!

Il était clair qu'il pensait moins aux reins du baron qu'à l'aquarelle que Diamanto avait abîmée en y posant sa manche et le bonhomme sortit. Décidément, ces artistes, en dehors de leur «art», rien ne les intéresse. Ce n'était pas de ce côté-là que le Grec devait diriger ses recherches. Désormais, sa tranquillité était entamée. Il y avait un espion dans la maison... Quelqu'un voulait le prendre en défaut.

Et bien! il se flattait que nul n'y réussirait!

Et, de son côté, Firmin, tout en se félicitant d'avoir si bien échappé au péril, se disait, découragé :

— Et, toujours pas le plus petit indice! rien! rien!

III

— Monsieur Vermot, je suis inquiète.

— Je vous assure, Madame, que vous avez tort.

— Comment, j'ai tort? Vous trouvez naturel, vous, qu'Alex ne doit pas encore rentré au château à neuf heures du soir, un garçon toujours si exact aux heures des repas...

— Et qui sait, acheva le baron, que je lui tirerais sérieusement les oreilles s'il se permettait de faire attendre sa mère.

— Il aura été entraîné dans sa promenade. Récapitulons les faits, dit Firmin. Alex a quitter le château pour une petite promenade après le déjeuner, ayant un cours à 4 heures. Il est 9 heures du soir, il n'a pas reparu. Cela prouve qu'il aura voulu aller trop loin, oubliant peut-être son cours, et que, se trouvant dans un petit pays quelconque, sans chemin de fer, il lui faut du temps pour rentrer.

— Oui, mais il est allé aux étangs de Saint-Cucufa, a-t-il dit en partant. Vous savez combien les bois d'alentour sont mal fréquentés. J'ai envoyé le vieux Jaspar là-bas, dit le baron, il va revenir.

— Je suis sûr, dit Vermot, que vous vous alarmez à tort.

Mais lui-même, au fond, était très inquiet de cette absence prolongée. Le jeune homme avait-il voulu se baigner dans les étangs herbeux? Avait-il été attaqué? Alex avait infiniment de tact et ne s'absentait jamais sans dire à peu près quand il reviendrait. La situation était alarmante et l'inquiétude empêchait le baron de réfléchir trop longuement sur les événements de son après-midi, car on était le soir de se jour où Diamanto avait enfermé un «traître» dans son cabinet, et où le traître s'était évadé.

Vers dix heures, Ambroise et Jaspar, envoyés à Saint-Cucufa, reparurent. Ils n'apportaient aucune nouvelle, ni bonne, ni mauvaise. On n'avait pas vu le jeune homme dans ces parages, d'ailleurs déserts.

— Mon Dieu, qu'est devenu mon fils! gémit la baronne.

Elle était malade d'angoisse, le baron ne valait guère mieux. Ces deux misérables adoraient leur enfant; à leur amour se mêlait, sans qu'il s'en rendissent

bien compte, une certaine admiration pour la beauté morale de leur fils, supériorité d'âme dont ils subissaient l'ascendant en la comprenant mal. A l'un comme à l'autre, Alex semblait promis à des destinées splendides.

— Je ne vis plus, dit enfin Diamanto, je vais sortir à mon tour, fouiller les bois. Vermot, venez avec moi.

— Certes, baron et nous allons emmener des domestiques, organiser une véritable battue.

Et, tous deux se dirigeaient vers la porte, quand soudain, celle-ci s'ouvrit et Alex en personne parut.

— Toi! cria la mère en courant vers lui! Comment se fait-il que tu rentres si tard? que t'est-il arrivé?

— Mais, dit le jeune homme, d'un air troublé qui n'échappa point à Vermot, je me suis égaré simplement dans les bois du côté de Vaucresson... il ne fallait pas t'inquiéter! dit-il en embrassant sa mère avec embarras.

— Sacré galopin, jura Diamanto en lui tirant l'oreille.

Alex sourit piteusement. Il était manifeste qu'il n'avait pas dit la vérité et il mentait avec une gaucherie, une sorte de révolte qui colorait ses joues. Mais les Diamanto étaient trop émus pour s'apercevoir du trouble de leurs fils et la baronne, l'emmenant dans la salle à manger, le servit elle-même à table, carasant ses cheveux blonds, répétant :

— Est-il beau, mon petit, est-il beau! habillé en fille, il ferait retourner tout le monde sur lui!

— Ah! non, merci de la comparaison! grogna Alex en dévorant, si j'ai l'air d'un travesti, comment une femme pourrait-elle m'aimer?

A cette phrase, Firmin dressa l'oreille, tandis que Diamanto disait spontanément :

— Va, tu as ta mère pour t'aimer!

Le baron se mit à rire et Alex fit la moue en rougissant aussitôt.

Mais, le lendemain, comme suite à son émotion, la baronne fut souffrante et, prudent, Diamanto envoya chercher le médecin.

Celui-ci vint dans une petite auto qu'il conduisait lui-même. Firmin le reçut dans la coque. C'était un homme replet, satis-

fait, souriant et qui devait entermer jovialement ses malades.

Il ausculta la baronne, prescrivit quelques médicaments puis revint dans le boudoir avec Mme Diamanto. Le baron, Alex et Firmin y étaient réunis comme pour un conseil de famille. Le médecin dit :

— Rien de grave, un peu de dépression nerveuse comme toutes nos élégantes en ont aujourd'hui.

Iphigénie, couleur de peau de banane dans son peignoir violet, sourit d'aise et pensa que le médecin était un homme éminent. Tout souriant, celui-ci avisant Alex lui dit :

— Ah! bonjour, cher Monsieur, vous allez bien depuis hier...

Vermot vit que le jeune homme fronçait les sourcils, regardant le docteur avec insistance, dans une muette et pressante recommandation au silence. Mais, celui-ci ne comprit pas, et poursuivit :

— Pourriez-vous me donner des nouvelles de...

— Du chien qui m'accompagnait? coupa brusquement Alex avec un regard si appuyé que le médecin finit par comprendre et reprit volubile :

— Oui... du chien... du chien qui s'était abîmée la patte.

— Quel chien? interrogea le baron en bondissant. Alex, tu n'as pas pris dans le chenil mon bon setter irlandais auquel je tiens tant?

— Non, dit négligemment le jeune homme, j'avais détaché Mirza, la chienne.

— Et elle s'est abîmée la patte? demanda la baronne qui, avare, s'inquiétait avidement de toute dépréciation.

— Non, j'avais cru... une petite épine. Le docteur passait et, avec une pince, l'a soulagée immédiatement. Vous vous rappelez, docteur?

— Oui... oui... ah! si je me souviens, certainement... la chienne. Quelle belle bête, quelle bête!

Il se pâmait d'admiration. Le baron et la baronne, n'ayant rien deviné d'anormal, reconduisaient le docteur. Alex, resté en arrière avec Firmin, lui dit, d'un petit air négligent :

(A suivre)

LA DERNIERE HEURE

(Suite de la page 6)

peine de la regarder et qu'ayant pris cette peine on savourerait le plaisir que son visage dispensait et qu'on s'apercevrait que ce visage méritait un peu de l'attention que l'on accordait aux jambes de Phyllis Clarke.

Mais on ne la regarda même pas: le régisseur à qui elle s'adressa lui jeta dans un grognement: "Besoin de personne... Revenez dans quinze jours", et disparut avec autant de hâte que si le sort de l'Europe eût été en train de se régler de l'autre côté de la porte par laquelle il s'éclipsa.

Un instant Lucie resta là, se demandant ce qu'elle allait faire, puis elle se décida à aller interroger la concierge de l'établissement.

Par l'effet de son ascendance maternelle, la jeune femme connaissait naturellement l'art et la manière de parler à une concierge. En deux minutes elle eut donc appris que le régisseur n'avait pas menti en lui disant qu'il n'avait de personne car le studio était, ainsi que cela lui arrivait pendant neuf ou dix mois chaque année, plongé dans l'inaction la plus absolue mais qu'il avait fait preuve d'un optimisme certainement exagéré en laissant voir l'espoir que quinze jours plus tard il pourrait en être différemment.

— Croyez-moi, conclut la concierge, ne vous dérangez que si vous pouvez apporter à ces messieurs, ce qu'ils appellent une commandite... Jeune et jolie comme vous êtes, cela ne doit pas vous être difficile. Mais pourquoi voulez-vous faire du cinéma? Moi, à votre place, j'aimerais mieux faire du music-hall, c'est plus gai.

Lestée de ces conseils, Lucie s'éloigna, un peu désorientée, mais non découragée.

*
* *

La lecture des revues cinématographiques lui avait appris où se trouvent les studios de la région parisienne. Elle alla donc à Bagnolet au temple de "la Société des Films d'histoire" où elle erra pendant trois heures parmi les machinistes, les accessoiristes, les électriciens et les figurants sans que personne parût seulement remarquer sa présence, puis à Enghien au studio des "Films Cyclope" où un petit employé bossu, lui ayant appris que la troupe était au complet, lui glissa à l'oreille, en lui pinçant le bras, que l'on avait besoin de quelques jolies filles au "Studio de la Méditerranée", à Cannes.

Le lendemain, Lucie recommença son pèlerinage d'Issy-les-Moulineaux au Bourget et de Grenelle à Bezons, sans réussir à se faire dire le moindre mot qui pût lui laisser espérer qu'un jour viendrait même lointain où une porte s'entre-bâillerait devant elle.

Pourtant elle ne perdit pas complètement sa journée car, au studio du Bourget où "La Société des Films Ether" réalisait le plus grand film français de la saison, sous la direction d'un metteur en scène tchèque avec une ingénue lithuanienne, un jeune premier égyptien et une femme fatale arménienne, une vieille figurante française lui donna l'adresse d'un impresario. Une firme allemande l'avait chargée de fournir toute l'interprétation d'un grand film sur la Révolution qui allait être bientôt tourné à Berlin. Lucie s'y rendit dès le lendemain matin. L'impresario avec un gras sourire et en se frottant lentement les mains lui apprit qu'elle arrivait, hélas! trop tard, qu'il avait trouvé dix minutes plus tôt le dernier des artistes dont il avait besoin pour le film berlinois. Il lui demanda cependant son adresse afin de la prévenir la première dès qu'une affaire se présenterait, lui fit signer une formule par laquelle elle s'engageait à lui verser dix pour cent sur tous ses contrats et finalement lui proposa, en attendant qu'une belle occasion cinématographique vint s'offrir à elle, de partir pour une tournée dans quelques grandes villes sud-américaines avec une troupe de danse qu'il était en train de constituer.

Lucie n'en pouvait croire ses oreilles et ses yeux. Était-ce donc cela le cinéma?

Elle se piqua au jeu. Afin de couper les ponts derrière elle, elle fit part de sa décision à ses parents, informa Philippe et Gérard qu'elle les quittait pour "faire du cinéma" et recommença à courir les studios.

Tant d'énergie et de persévérance devait être récompensé: un beau soir, le régisseur des "Grands Films populaires" qu'elle était allée voir déjà dix fois et qui ne l'avait jamais regardée, lui dit:

— Venez demain matin, à neuf heures, prête à "tourner"... J'aurai quelque chose pour vous. Pourquoi n'allez-vous jamais au Globe? Je vous aurais déjà employée.

Le mauvais sort était-il conjuré? La porte à laquelle elle avait déjà si souvent frappé en vain allait-elle enfin s'ouvrir?

Le mauvais sort était-il conjuré? La porte à laquelle elle avait si souvent frappé en vain allait-elle enfin s'ouvrir?

Lucie passa la plus mauvaise nuit qu'elle eût connue et le lendemain à huit heures, elle était au studio où, perdue au milieu de deux cents femmes de tous âges et de toutes origines, dans une grande salle humide qui sentait le vain de vapeur et la cave, elle enfila une robe et un caraco qui avaient per-

du toute forme et toute couleur mais qui devaient la métamorphoser en femme du peuple en 1793 et lui permettre, après avoir vociféré toute la journée autour d'une guillotine en carton, de toucher un cachet de trente-cinq francs et de s'entendre dire:

— C'est fini! Si on a besoin de vous, on vous le fera savoir!

*
* *

Et les jours recommencèrent à couler sans apporter à son ambition le moindre aliment substantiel. Elle allait au café du Globe, y confrontait ses espoirs et sa jeunesse à l'amertume de ceux qui, vieillissant sous le maquillage, y venaient attendre autour d'un café-crème trop vite refroidi, le sous-régisseur ou le chef de figuration qui leur permettait de ne pas se coucher sans avoir mangé. Elle connut toutes les combinaisons louches que le besoin du pain quotidien fait naître quand il se heurte au goût de lucre, elle dépensa ses économies à prendre des "leçons d'art cinématographique" dans des écoles dont elle avait vu les placards racrocheurs dans les petits journaux et qui n'étaient que de sombres officines où l'on ne connaissait pas d'autre art que celui d'exploiter les ambitieuses sans défense.

De temps à autre pourtant, et comme si le sort eût pris un malin plaisir à réveiller en elle l'espoir prêt à s'évanouir définitivement, elle décrochait un cachet de figuration: dame de la Halle ici, demoiselle d'honneur d'une reine là, invitée à un bal ici et là, frôlant toutes les misères, tous les ridicules, toutes les rancœurs, tous les sacrifices, usant l'une après l'autre ses toilettes quand elle n'avait pas à revêtir des costumes plus ou moins vaguement d'époque, pris au "décrochez-moi ça"; cahotée, ballotée, bousculée, rudoyée et malgré tout souriante quand elle rentrait sous le toit familial, afin de ne pas laisser deviner à ses parents combien les heures qu'elle traversait étaient mauvaises, et de ne pas entendre leurs lèvres prononcer les seules phrases que la raison pouvait dicter, si la raison n'était d'avance vaincue par l'amour-propre. Ah! l'amour-propre, comme il la tenait! Deux ou trois fois depuis qu'elle avait quitté Philippe et Gérard elle avait, dans la rue ou le soir au cinéma, rencontré quelqu'une de ses anciennes camarades et elle avait joué pour elles la comédie de la femme satisfaite de son nouveau sort et qui, de pitié, hausse les épaules au souvenir de ses heures passées.

— Oui, je "fais du cinéma". Ah! mon chou, si tu savais! J'irai vous voir un de ces jours... Oui, j'ai besoin de

(Suite à la page 22)

Les meilleures Teintures donnent les plus riches couleurs!

POUR tout usage domestique, rien ne vaut les Teintures Diamond. Elles contiennent les anilines de la meilleure qualité possible.

Ce sont les anilines des Teintures Diamond qui donnent de si douces, claires et fraîches couleurs aux robes, draperies et lingeries. Les Teintures Diamond sont d'emploi facile. Elles s'étendent uniment, ne font pas de taches et ne donnent jamais aux choses l'air d'avoir été reteintes. Des couleurs fraîches et fidèles qui gardent leur profondeur et leur éclat en dépit de l'usure et du lavage. 15c le paquet. Dans toutes les pharmacies.

Diamond Dyes

La Meilleure Qualité depuis 50 ans



Une Belle Taille

Aux Lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiés franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Écrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion

Montréal, Canada

Le Liniment Égyptien Douglas doit se trouver dans tous les foyers. Il arrête le saignement instantanément, cautérise les plaies et prévient l'empoisonnement du sang. Prévient aussi l'inflammation.

**Les premiers arrivés seront
les premiers servis!**

*Il nous reste un certain
nombre d'exemplaires du
célèbre "ROMAN"
d'AMOUR inédit:-*

"L'Héritière de Cadeilles"

PAR DELLY

paru dans

**La Revue
Populaire**

de juin, juillet et août 1930 et que nous avons
mis de côté pour notre clientèle.

Les trois numéros de "La Revue Populaire"
contenant au complet "L'HERITIÈRE DE
CADEILLES", par Delly, sont en vente à nos
bureaux ou par la poste, au prix de

45 sous

**La Revue
Populaire**

975, rue de Bullion - Montréal, Can.

Téléphone: LANCaster 5819-6002

CE ROMAN EST INTROUVABLE
EN LIBRAIRIE

LA DERNIERE HEURE

(Suite de la page 21)

quelques toilettes pour un nouveau film! Un rôle superbe! Autant que ce soient Philippe et Gérard qui me les fassent, ils ont toujours été gentils pour moi... Je leur dois bien ça.

Comment, après avoir joué cette comédie, renoncer au beau rêve si longtemps caressé? Comment avoir le courage de s'avouer vaincue?

Et les jours passaient, toujours pareils. On travaillait de moins en moins dans les studios: le cinéma français traversait une de ces crises où ceux qui lui tâtent quotidiennement le pouls croient qu'il va définitivement sombrer et dont miraculeusement il s'est toujours tiré, un peu plus affaibli certes, mais capable encore de faire illusion à ceux qui l'aiment.

Les cachets que Lucie faisait étaient de plus en plus rares et ne lui permettaient pas de vivre. Souvent, son amour-propre l'empêchant de dire à sa mère qu'elle était sans travail, elle quittait la rue Coustou dès le matin comme si elle se rendait au studio et n'y rentrait que le soir, ayant, tout le jour, battu le pavé, en proie aux réflexions les plus sombres. Ce qui la mortifiait surtout et lui restait absolument incompréhensible c'était de rester perdue dans la foule des figurantes. Se trompait-elle donc en se jugeant plus jolie, plus élégante et plus intelligente aussi que celles qui l'entouraient, non seulement les figurantes, mais encore celles qui étaient sur la voie de la réussite ou qui même avaient déjà réussi? Mais non, elle ne se trompait pas. Alors? Et parmi tous ces jours qui passaient, augmentant son découragement, mais laissant intact son amour-propre, il en vint un enfin où pour elle seule elle consentit à se reconnaître vaincue.

*

* *

C'était un lundi de novembre. La journée de la veille, elle l'avait passée avec son père, de qui c'était la fête, avec sa mère, une tante et deux petites cousines qui étaient venues déjeuner rue Coustou et elle avait dû jouer la comédie de la vedette qu'elle rêvait d'être, racontant des histoires de studio et s'étourdissant elle-même des paroles qu'elle prononçait. Le soir dans son lit, elle avait longuement pleuré. Au réveil, elle était partie pour aller au studio de Suresnes où on lui avait dit qu'un metteur en scène américain qui avait quelques scènes à tourner dans Paris se trouvait pour une semaine. Mais elle arriva trop tard. Il était déjà parti.

Alors elle s'abandonna sans contrainte au désespoir qui couvait en elle. La pensée du suicide la hantait depuis quelque temps déjà. N'était-ce pas la

seule résolution qui pût lui permettre de sortir de la situation dans laquelle elle se trouvait sans que son amour-propre eût à souffrir? Jamais une aussi belle occasion d'en finir ne s'était offerte à elle... Un pas de plus à faire sur la gauche au lieu de le faire à droite et la Seine mettrait le point final à sa triste aventure...

Chaque seconde qui s'écoulait la familiarisait davantage avec cette idée.

Soudain, elle s'arrêta: un groupe d'hommes entourant deux appareils de prise de vues cinématographiques était devant elle. Les appareils braqués sur le milieu du fleuve étaient prêts à fonctionner mais l'un des hommes disait:

Ne vous désolerez donc pas, puisqu'on ne peut rien faire tant que la brume ne sera pas dissipée!

A quoi un autre répondait:

— Vous avez raison! Attendons! Mais des choses comme ça n'arrivent pas en Amérique.

Lucie avait hâté le pas: c'était fini, le cinéma ne l'intéressait plus, elle ne voulait plus entendre un seul mot qui le lui rappelant, lui fit souvenir du même coup la défaite qu'elle avait subie. Sa défaite! Son amour-propre se cabra et lui fit faire à gauche le pas qu'elle aurait dû faire à droite. Elle sentit le sol lui manquer mais ne fit rien pour se retenir à la vie. Le froid de l'eau la saisit... Elle poussa un cri.

Alors les hommes qui entouraient les appareils cinématographiques s'agitèrent, deux d'entre eux sautèrent dans une barque et s'élancèrent vers la jeune femme de qui ils entrevoyaient à travers la brume les mains dressées hors de l'eau. Ils la saisirent et la ramenèrent hors de l'eau. Ils la saisirent et la ramenèrent sur la berge. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais elle eut un moment de faiblesse quand, sentant de nouveau la terre ferme sous ses talons, elle se rendit compte qu'elle avait fait tout cela pour rien. Elle se laissa glisser dans les bras de ceux qui l'avaient sauvée et comme dans un rêve elle entendit tout près d'elle une voix qui disait:

— Hein, monsieur Marsch, vous qui cherchez une femme qui n'ait pas peur de se jeter à l'eau.

Il y eut un silence, puis une autre voix répondit:

— Oui, mais elle ne voudra jamais recommencer.

La voix qui venait de dire ces derniers mots avait un accent américain si prononcé que Lucie, devinant que c'était la fortune qui passait, ouvrit les yeux et dit simplement:

— Quand vous voudrez!

Voilà comment Lucie Marcelot décrocha l'engagement après lequel elle courait depuis si longtemps

ROMAN LITTÉRAIRE DU SAMEDI

... ET L'AMOUR DISPOSE

par MATHILDE ALANIC

No 2 (Suite)

V

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Luce Fresnel est une jeune étudiante en médecine qui vient de perdre sa mère. Son père se remarie. Alors elle ne veut pas rester chez elle. Elle part pour la Suisse accompagnée de sa grand-mère, Mme Bertheaume.

Pendant le trajet un étranger remarque l'aspect quasi-enfantin de Luce. Ils se rencontrent au bureau de poste. Cet écrivain de renom est Denis Bertheaume, petit cousin de Luce, connu d'elle que par ses œuvres. Luce s'empresse de le présenter à sa grand-mère.

Comment Alceste se laissait-il si facilement émouvoir, ce soir-là? Il lui eût été aisé cependant, avec sa clairvoyance, de démêler l'intrigue et l'astuce de ce discours insinuant par lequel une vieille personne rusée essayait de l'attendrir sur une petite fille têtue et orgueilleuse? Eh bien! pas un instant, ces doutes outragés ne vinrent altérer les impressions favorables de Denis Bertheaume. Sans hésitation, il acceptait pour une amie, digne de confiance, cette femme dont les yeux tristes et honnêtes révélaient l'âme d'abnégation et d'amour. Et il trouvait naturel que cette parente retrouvée le mit au courant de son histoire et de ses préoccupations dominantes.

Luce rentrait, avec la servante qui portait un plateau agréablement garni. Au premier regard sur les causeurs interrompus, Mlle Fresnel devina quel avait été le sujet de la conversation, en son absence. Elle se sentit, à la fois, allégée et intimidée, et détourna vite l'attention d'elle-même.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. Commencé dans le numéro du 15 novembre 1930.

— Je vous annonce une nouvelle: les Jodlers montent au Peyrou donner une sérénade au cercle...

— Les avez-vous entendus, hier soir? demanda Denis.

— Ni hier, ni jamais.

— Eh bien! écoutez-les avec recueillement. L'âme même de la Suisse s'exhale dans les chants de ses pâtres; une âme fidèle, enthousiaste des héroïsmes du passé et des splendeurs de la nature... Les voici, je crois!...

Luce sortit sur la terrasse et Bertheaume vint s'accouder près d'elle sur la balustrade. Les chantres rustiques, nu-tête pour la plupart, formaient un groupe pittoresque. Presque tous portaient la veste courte, brune, liserée d'un galon, ouverte sur la chemise blanche aux manches bouffantes. Il y avait là de très jeunes gens; des hommes athlétiques; des vieillards aux barbes floconneuses, drapés dans des manteaux de berges. Les vachers montagnards commencèrent de chanter, et dès le prélude, Mlle Fresnel fut saisie d'une émotion imprévue.

Les ensembles les plus brillants, entendus à l'Opéra ou dans les grands concerts, ne l'avaient jamais charmée comme ce chœur. Les voix se fondaient avec une justesse, une suavité parfaites, s'exaltant parfois dans une sorte d'ivresse un peu sauvage. Les témoins avaient des notes d'oiseaux, des vocalises de rossignols, tandis que les basses émettaient des sons profonds comme ceux de l'orgue. Et toutes ces voix exprimaient la poésie sublime de la montagne, avec le tumulte des torrents, le souffle des tempêtes autour des cimes, et la grâce des échos de la vallée: tintement des cloches, chansons légères...

— N'est-ce pas qu'il est difficile de rester insensible à cela? murmura Bertheaume.

— Impossible! avoua-t-elle, je n'imaginai rien de pareil.

— La nature grandiose qui les entoure développe chez eux, le sens de la beauté et de l'har-

monie. Vous verrez. Vous aussi, vous vous laisserez prendre au charme salubre et fort de la Suisse.

Les Jodlers, maintenant, entre deux rasades, lançaient une tyrolienne, joyeuse comme un salut à l'aurore. Puis ils s'éloignèrent, suivis d'une cohue.

— Vous êtes venu bien des fois en Suisse, sans doute? demanda Luce.

— Souvent. Quelques amitiés m'attirent... Puis je jouis, avec plaisir, en ce pays, de la vraie liberté, la liberté dans l'ordre... Je trouve, comme certaine voyageuse, qu'on y respire mieux!

Elle rougit de plaisir, s'émerveillant qu'il eût retenu cette boutade et rit avec lui. Les lumières s'allumaient dans le salon où les pensionnaires rentraient. Luce se retourna avec regret vers le jardin, maintenant silencieux et profond, dans le vague du soir. Puis se penchant vers sa grand-mère :

— Mamette, veux-tu que j'aie te chercher un châte? Nous prendrons le thé dehors, ce sera plus gentil.

En un clin d'oeil, Mme Bertheaume se trouva emmitouffée dans un plaid, son fauteuil transporté dehors, le guéridon, disposé dans un angle retiré de la terrasse.

— Là! fit la jeune fille avec un soupir satisfait. On est chez soi. Je ne voulais pas mettre un Français comme vous, M. Bertheaume, en contact avec ce Silésien, qui rit, de façon si agaçante, quand on parle de Paris. Il a ouvert des grands yeux ronds comme des bibelots, en apprenant que nous étions des Parisiennes! Quoi! cette bonne dame à cheveux blancs, cette petite fille toute simplette, ayant un teint naturel! Il n'en revenait pas! Pour lui, toutes les Parisiennes devaient ressembler aux petites femmes des affiches, et avoir des tignasses jaunes, des joues plâtrées, des jupes en coup de vent!

— C'est malheureusement l'idée que se font presque tous les

étrangers, observa Denis. Pour eux, Paris se borne aux grands boulevards et aux music-halls... Ils ignorent profondément le vrai Paris, qui pense et qui travaille.

— Notre Paris à nous! dit fièrement Luce.

Bertheaume la regarda, charmé de cet enthousiasme juvénile. Dans le bleu nocturne, le fin visage ambré prenait les tons ivoirins d'un camée. Le bruissement du jet d'eau s'entrelaçait à la voix riieuse. Et toutes ces jolies impressions se fondirent, pour Denis en une sensation complexe. Anxiété ou jouissance, il n'eût pu le dire... Mais il s'étonna des choses lointaines qui remontaient à sa mémoire, et rallumaient en lui la fièvre des regrets inutiles et des rêves déçus.

VI

— Quelle bénédiction que cette rencontre avec notre grand cousin! n'a cessé de dire, depuis trois jours, Mme Bertheaume. Et qui t'a valu un guide si intéressant et un compagnon de promenade autrement alerte que moi!

En effet, Denis s'était fait un devoir d'escorter les promeneuses. Chemin faisant, il perdait un peu de vue les recherches sur la jeunesse de Benjamin Constant qui l'avaient amené à Neuchâtel, et il s'abandonnait au plaisir de revoir de jolis coins oubliés et qui lui paraissaient doués de grâces nouvelles.

Les sites, déjà connus de lui, lui apparaissaient sous un aspect imprévu, plus attrayant et plus pittoresque... Peut-être aussi se laissait-il influencer par les admirations d'une jeune compagne sensible au charme de la nature et curieuse des moindres vestiges du passé? Ainsi avaient-ils déjà visité ensemble le cloître de la Collégiale, les collections historiques du Musée, les gorges de Seyon et de l'Areuse, et les bourgades coquettes, éparses sur les bords du lac: Serrières, Saint-Blaise... Souvent Mme Bertheaume, fatiguée, s'arrêtait à une éta-

pe, et les deux cousins continuaient seuls l'excursion. La causerie doublait l'agrément de la route. Les questions de la jeune fille, ses saillies paradoxales avaient le don d'exciter la verve de son compagnon. Luce savourait les récits colorés, les jugements personnels, les aperçus pénétrants de cet homme qui avait tant lu, tant vu, tant médité... Et Bertheaume, pour la première fois de sa vie, jouissait du contact délicieux d'une intelligence féminine, dont la culture n'avait pas desséché la sève active et fraîche. Peu à peu, en ces entretiens, leurs esprits se familiarisaient. Rapprochés par la lutte même des discussions, ils laissaient mieux voir le fond de leurs pensées.

C'était l'après-midi du troisième jour. La grand-mère et la petite-fille devaient quitter, le lendemain, Neuchâtel pour Berne. Le funiculaire venait de déposer les trois touristes au Crêt du Plan, au-dessus de la ville. De là, par-dessus les toitures amoncelées et les frondaisons luxuriantes, on découvre un vaste horizon; le lac ensoleillé et la ligne sinueuse des Alpes, ondulant, au lointain, dans la brume. Mme Bertheaume s'installa sur la terrasse qui domine ce gracieux panorama, tandis que Denis et Luce prolongeaient la promenade jusqu'à la roche de l'Ermitage.

— Alors, fit tout à coup Bertheaume, après-demain, vous serez à Lucerne. Et ensuite ?

— Ensuite, nous ferons le tour par Interlaken et nous gagnerons Ouchy, où grand-mère sera enchantée de se reposer dans la pension dont vous nous avez donné l'adresse. Vous savez tout cela. Me le faites-vous redire pour renouveler votre promesse de venir nous visiter à la ville Mauresque ?

— C'est promis. Mais après Ouchy ?

— Eh bien ! nous rentrerons à Paris.

— Les vacances ne seront pas encore terminées.

— Elles le seront pour moi ! dit-elle, le ton bref, soupçonnant l'idée qu'il suivait.

— Vous auriez pu faire un séjour à la campagne... L'air du Maine est excellent, insinua-t-il avec douceur.

Une ride durcit le petit front en rapprochant les sourcils.

— L'air de Paris me sera meilleur.

— Permettez-moi d'en douter ! déclara-t-il, toujours doux et opiniâtre. L'air de la campagne apai-

se les nerfs et dispose aux sentiments conciliants... Et je sais, oui, je sais que votre bonne grand-mère, indulgente comme un vrai sage, vous verrait volontiers achever l'automne chez votre père...

— Pour y rencontrer ma belle-mère ? fit Luce avec un rire pénible. Ah ! cela, non !

Après quelques secondes, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Avez-vous lu Vauvenargues ?

— Très peu ! dit-elle. Cependant il m'est sympathique et j'aimerais à le connaître mieux.

Denis tira de sa poche un petit livre dont la reliure s'écornait aux angles.

— Ce fut un grand cœur malheureux que la souffrance ne put rendre amer ou injuste. Il est mon ami fidèle et mon ordinaire conseiller. Tenez ! lisez cet avertissement.

Il lui tendait le volume tout ouvert. Elle lut, d'un coup d'oeil, le passage qu'il soulignait du doigt :

« L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune, est celle des enfants envers leurs pères. »

Luce recula comme si ces deux lignes lui eussent brûlé les yeux.

— Ingrate ? Oh ! ne le croyez pas !

Et la voix changée, elle balbutia, un sanglot près des lèvres :

— Vous ne savez pas combien j'aimais maman... Et c'est si dur, si dur !...

Tout son orgueil défailloit en une plainte d'enfant perdue. Touché par une telle détresse, Denis murmura :

— Je vous comprends d'autant mieux que ma mère fut la seule affection de mon enfance. Et peu de temps après ma naissance, elle fut condamnée à la chaise-longue qu'elle dut garder le reste de sa vie.

A son tour, la jeune fille fut remuée, jusqu'au fond de l'âme, par cet aveu où l'homme exhalait sa longue tristesse d'enfant.

— Quelle pitié ! murmura-t-elle en levant sur son compagnon un regard de sympathie.

Il lui mit la main sur l'épaule dans un geste fraternel.

— Oui... Rien n'est plus poignant que d'être éprouvé dans ses sentiments de famille. Car c'est là que résident la vraie force et le plus sûr bonheur... Aussi, croyez-m'en, capitulez. Vous aimez votre père, il vous aime aussi... Il crut agir pour le mieux. Ne lui témoignez pas si durement qu'il s'est trompé... Votre attitude doit lui causer une telle pei-

ne... Et plus tard, quel regret pour vous d'y penser !...

Luce ne répondit pas. Mais il la vit, d'un doigt furtif, essuyer une larme. Alors Denis essaya d'alléger les pensées trop lourdes sous lesquelles la jeune fille fléchissait.

— Gardez mon Vauvenargues comme compagnon de voyage. Gardez-le en souvenir de notre rencontre. Il vous rappellera Neuchâtel et le vieux cousin sermonneur.

Elle dissimula son émotion en saisissant, avec sa malice de jeune fille, l'occasion qu'il lui offrait de le taquiner.

— Injuriez-vous ! Je ne protesterai pas comme vous deviez y compter ! assura-t-elle, tout en serrant, avec un empressement joyeux, le livre qu'il lui glissait dans la main. Cet artifice de rhéteur est trop usé, et d'une hypocrisie tout à fait indigne de vous. Mais, de tout cœur, je vous remercie pour le don que vous me faites d'une chose que vous affectionnez... et qui influence votre pensée.

Ils atteignirent bientôt la falaise grise éboulée, hérissée de fougères et de digitales, et qui était leur but. Et par d'autres sentiers fleuris et ombragés, ils regagnèrent le Crêt du Plan. Leurs pas et leurs voix s'harmonisaient au même rythme allègre. L'air parfumé accélèrent en eux les ondes de la vie, et leur apportait une sensation délicieuse.

La fin du jour promettait d'être exquise. Denis proposa, tandis qu'il reconduisait les deux dames, le long du quai :

— Voulez-vous occuper d'une façon charmante votre dernier soir ici ? Prenons le bateau qui va, à la tombée de la nuit, chercher l'approvisionnement de lait au village de Cudrefin. C'est une promenade d'une heure, mais qui vous permettra d'admirer le coucher du soleil sur l'eau et, au retour, le port et la ville illuminés dans la nuit.

L'idée de cette partie enchantée des deux Parisiennes. Cependant, à l'heure dite, Bertheaume vit Luce arriver seule au bateau, la grand-mère étant trop lasse pour redescendre du parc Rougemont.

Ils s'assirent à l'avant. Un assez grand nombre de promeneurs s'embarquèrent sur le steamer. Bientôt les bancs furent remplis. Beaucoup de couples allemands, jeunes ou mûrs, s'oubliaient dans des attitudes idylliques, avec l'indiscrète ostentation de leur race. Luce, gênée, se tourna de façon

à voir seulement l'eau et le ciel, incendiés l'un et l'autre.

Le soleil venait de disparaître. Mais les nues gardaient le reflet du suprême embrassement. Et le lac, reverberant cette apothéose, paraissait teint d'écarlate et d'or.

Le vapeur quitta le quai, et, fendait les flots colorés, sembla s'ouvrir un chemin dans une jonchée de roses et de lilas.

Denis contemplait la fantasmagorie, accrue peut-être par la présence, au premier plan, d'un spirituel visage de petite fée.

— Quel fut le premier poète qui compara nos jours à ce remous éphémère ? dit Bertheaume. C'est un lieu commun, devenu banal, comme toutes les fortes vérités... Tout s'efface, tout se dilue au cours des temps. Bientôt le souvenir de ce beau soir sera pour vous aussi flottant que celui d'un rêve.

— Pourquoi pour moi seulement ?... dit-elle à voix basse.

— Parce que, bientôt, trop de choses nouvelles et graves vous occuperont. En regard d'une belle dissection ou d'un bouillon de culture que pèsera, dans votre esprit, l'impression de charme et de sérénité de cet instant ?

La jeune fille rougit, et se penchant vers l'eau, balbutia avec moins d'amertume que d'anxiété :

— Vous me blâmez, n'est-ce pas ? Vous trouvez mes visées ridicules... avouez-le.

T'a pas ?

par — RACEY —



T'as-pas déjà rencontré un tas de vieilles connaissances à une première partie de hockey de la saison.



Tout le monde est content de se revoir et l'on échange salutations et poignées de mains —



Mais lorsque la partie commence, les discussions reprennent comme dans les bonnes années —



T'as-pas essayé une BLACK HORSE ? Ça met tout le monde d'accord —

113 A

dites simplement —

"Bière

T'a pas essayé la
Kingsbeer

Black Horse Dawes.
s.v.p. !

Ces Canadiens en vue



(En haut)

DR. ERNEST MACMILLAN

Compositeur canadien remarquable, chef d'orchestre et organiste distingué; président du Conservatoire de Musique de Toronto.

MARCONI "SENIOR" COMBINE

Cet instrument de musique ultra-moderne unit à une réception radiophonique impeccable la parfaite reproduction des disques

s'y connaissent en radiophonie

Montagu et Lady Allan, a reçu un grand nombre de célébrités mondiales.

Huit autres personnes d'égale importance dans leur sphère respective, ont complété le jury auquel il incombait de juger de la valeur du Radio Marconi. Il va sans dire, par conséquent, que les Canadiens en vue dont les photographies apparaissent ici, représentent bien l'opinion la plus juste sur ce que peut désirer aujourd'hui le public canadien en matière de radio.

Ces juges compétents ont éprouvé et approuvé le Nouveau Radio Marconi. Ils lui accordent maintenant le prestige de leurs noms.

Le Dr. Ernest MacMillan dit de la sonorité et de l'équilibre de ce merveilleux appareil nouveau, "qu'ils égalent tout ce qu'il a entendu jusqu'ici" . . .

Mme Minerva Elliot le considère "un actif décoratif dans n'importe quelle pièce."

"Une magnifique et précieuse addition pour notre institution," dit Boris Hambourg . . . et "une charmante addition à mon intérieur," déclare Mlle Martha Allan.

Devant un tel concert d'éloges, est-ce que vous ne devez pas accorder au moins une audition au Nouveau Marconi? Allez aujourd'hui même chez le plus proche dépositaire Marconi . . . voyez et écoutez ce merveilleux instrument.

Bureau chef: Canadian Marconi Company, Montréal.
Succursales: Vancouver, Toronto, Halifax et St-Jean, T.-N. Dépositaires dans toutes les villes.



BORIS HAMBURG.—Violoncelliste de réputation internationale et directeur du Conservatoire de Musique Hambourg, Toronto.



Mlle MARTHA ALLAN, Montréal.—Fille de Sir Montagu et Lady Allan, connue dans tout le Dominion pour la part qu'elle a prise dans le mouvement du "Petit Théâtre Canadien."

Le Nouveau Radio Marconi est le seul radio au Canada qui a été créé par des ingénieurs canadiens de grand renom, puis publiquement essayé et approuvé par des Canadiens en vue . . . autorités en fait de sonorité et dessin.



J. HERBERT HODGINS, Toronto.—Directeur-gérant de "Canadian Homes & Gardens" et "Mayfair," revues dévouées à l'embellissement du foyer.



ADJUTOR SAVARD, Montréal.—Rédacteur à "La Patrie"; fut interprète officiel à la Conférence Internationale de la Radio.



MADAME JEANNE DUSSEAU.—Célèbre soprano canadienne, autrefois avec le Chicago Civic Opera. Bien connue des radiophiles.



DR. HERBERT A. FRICKER.—Directeur de la Chorale Mendelssohn, de la Chorale de l'Exposition Nationale de Toronto et autres.



DR. A. E. WHITEHEAD, Montréal.—F.R.C.O., Président du Collège Canadien des Organistes.



EMILIANO RENAUD.—Pianiste et compositeur canadien-français de renom.



STANLEY GARDNER.—Pianiste et théoricien en musique bien connu de Montréal. L'un des juges de la sonorité du Marconi.



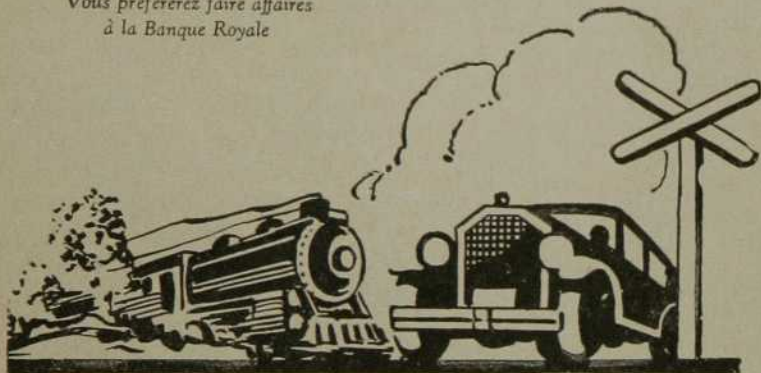
GEORGE BREWER.—Organiste, pianiste et maître de chapelle en vue de Montréal.

Spéculation

DE nos jours l'appât du gain rapide en entraîne plus d'un dans le tourbillon des spéculations folles. Demain le mirage de la fortune sera brutalement dissipé.

Quel sera votre part dans quelques années; un crédit en Banque intéressant ou de vains regrets?

*Vous préférerez faire affaires
à la Banque Royale*



La Banque Royale du Canada

F3001



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval).

P. Q.



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Achetez **LE FILM** Magazine de vues animées
Chez tous les dépositaires: 10c

... ET L'AMOUR DISPOSE

(Suite de la page 24)

pens de leur cœur?... Et ne serait-ce pas dommage?...

Bertheaume n'osa exprimer davantage son regret. Ne serait-il pas affligeant, en vérité, que cet enfant usât son charme, ternît le velouté de sa jeunesse et la fraîcheur de son esprit dans une tâche dure et aride, pour devenir peut-être une cérébrale orgueilleuse et pédante?

Remplie de son rêve et quêtant une approbation, Luce protesta:

— Une femme peut exercer son intelligence sans cesser d'être bonne et aimante. Soigner, consoler, guérir, est-il un meilleur emploi de nos dons de dévouement et de tendresse?

Il riposta, gagné par une impatience qu'il ne put réprimer:

— Toute femme trouve dans son cercle intime, l'occasion de se dévouer, sans avoir besoin, au préalable, de dépecer des macchabés à l'amphithéâtre.

Atteinte par le sarcasme, la jeune fille dit avec effort:

— Mais, à celles qui restent seules dans la vie, pourtant, il faut bien un but?

— Elles restent seules, souvent, parce qu'elles le veulent ainsi. Dès lors, pourquoi les plaindre? La femme, qui se laisse griser par l'orgueil de la science, peut-elle consentir à l'immolation de soi qui est la beauté de l'amour?

Le grand mot qui tombait entre eux amena le silence. Luce s'inclina vers les vagues, assombries maintenant; une faiblesse étrange lui enlevait l'énergie de formuler ses objections et de défendre ses idées. Il lui était impossible de résister à la paresse heureuse où se détendait sa volonté, à la paix qui se dégageait du ciel turquoise, des étoiles blanches, du lac dont les contours se brouillaient de nuit.

Il faisait nuit quand le bateau accosta.

Au delà du petit havre, des maisons se devinèrent, comme à travers le nébuleux d'une sépia. travers ce clair obscur, des silhouettes s'agitèrent, des voix joyales échangèrent des saluts, un va-et-vient s'établit du quai au vapeur pour le transport des jarres de lait. Puis le steamer faisant machine arrière s'éloigna. Le village retomba dans son isolement et son silence.

— Passer sa vie dans son coin perdu tel que celui-ci! pensa tout haut Denis Bertheaume. Contempler la nature sans éprouver le

désir de changer de place; s'écarter des ambitieux et des bavards; se replier sur soi, en gardant le secret de ses utopies et de ses songes, ne croyez-vous pas que ce serait la vraie sagesse?

— Je ne pense pas que vous soyez fait pour cette existence d'ermite, et l'inertie ne conviendrait pas à votre caractère militant et à votre esprit...

— Chicanier! acheva-t-il gaiement. Alors que me conseillez-vous, petit sibylle? Me voici, comme Hercule, entre deux routes... J'ai pris goût à la retraite... Et ce soir, je reçois une lettre où l'on m'invite à rentrer dans l'arène politique. On m'offre un siège de député dans la Mayenne, en me garantissant le succès...

Un mouvement brusque rapprocha la jeune fille.

— Vous accepterez?

— Je n'en ai guère envie... La cuisine électorale a des dessous qui me répugnent.

— Tant pis pour votre nausée! Vous êtes si utile là-bas!

— J'y suis impuissant... et je prêche dans le désert...

— Oui, mais votre parole retentit bien au delà. Et les vérités que vous lancez éveillent la conscience populaire. Vos adversaires eux-mêmes n'ont jamais osé attaquer votre loyauté.

— Ils la ridiculisent... C'est plus sûr... Mais, vous semblez fort au courant de la politique, auriez-vous le courage d'étudier les comptes rendus de nos vociférations et de nos pugilats?

— Nous lisions vos discours... Nous commentions les débats où vous participiez... Et toujours nous vous donnions raison, en louant la vigueur de votre franchise.

Denis ressentit, une fois de plus, la satisfaction que donnent, au penseur, de semblables témoignages...

— Alors, vous voulez me renvoyer à ce marécage, pour y reprendre de mauvaises fièvres? Ce n'est pas charitable...

Elle fixa sur lui son regard droit.

— Pouvez-vous souhaiter l'oisiveté?

Il dit avec un sourire:

— Il faut donc dire oui à ces gens de la Mayenne?

— Certainement, sans hésiter...

Ils se turent mais, ce silence dans la nuit les rapprochait. A présent, une scintillante poussière de diamants poudrait l'immensité du voile céleste. La lune dessinait un réseau à mailles d'argent sur les vagues.

Des lisières de lumière, courant sur le fond noir de la montagne indiquaient la ville et les quais. Et ces clartés éparses semblaient se condenser toutes dans deux grands yeux noirs, illuminant la pénombre de leur éclat humide.

Denis Bertheaume, qui jouissait de cette vision avec la ferveur d'un artiste devant une belle oeuvre, murmura, rêveusement :

— Luce, Luciole!... Cette désinence se fait toute seule! Comment n'a-t-on pas eu l'idée de vous donner ce joli nom, comme un diminutif du vôtre!... Luciole! Une petite lueur tendre, qui brille doucement dans la nuit d'été...

Un trouble secret mit au front de la jeune fille la nuance rose d'une fleur. Denis fut ébloui de ce rayonnement pudique. Tous deux n'échangèrent plus que quelques rares paroles, jusqu'au moment où Bertheaume, laissant Luce à la porte de la pension Romani, lui dit :

— Au revoir, petite Luciole!... A Lucerne sans doute.

— A Lucerne! Vous viendrez à Lucerne! se récria-t-elle, joyeuse et surprise.

— Pourquoi pas!... Dans deux jours, j'aurai achevé ce qui me retient ici!... Au revoir!...

Ils se séparèrent, lui, stupéfié de la décision qu'il venait d'annoncer; elle, étourdie d'un espoir délicieux et fou.

VII

Berne! Lucerne! Voir ces villes en leur cadre séduisant et magnifique, par un beau soleil et la joie dans le coeur! Un rêve de paradis terrestre!... Luce Fresnel connut cette chance.

Le sentiment d'agréable attente qui l'animait décuplait l'attrait des choses aperçues. L'absent dominait constamment ses pensées et guidait ses actes. C'était un plaisir secret de lui obéir, en suivant l'itinéraire qu'il avait prescrit pour visiter la capitale fédérale. Ainsi semblait-il rester entre les deux femmes, pendant qu'elles parcouraient les rues à arcades de la vieille cité de l'Ours. C'était Denis qui leur avait conseillé de déjeuner de choucroute, dans la grande cave à fresque de la Kornhaus, et de passer ensuite les heures ensoleillées à la terrasse de la Schoenzli rendez-vous mondain d'une renommée universelle. Elles exécutèrent ponctuellement ce programme. Elles descendirent dans les profondeurs de la terre et remontèrent ensui-

te à 600 mètres d'altitude pour déguster d'excellent moka et de bonne musique, au milieu d'une société select et devant une perspective charmante.

En face d'elles, la ville, dominée par un cirque de hautes montagnes et ceinturée étroitement par l'Aar, se dessinait nette et claire avec ses beffrois, ses toits pointus, ses campaniles. Mais Luce voyait à peine le paysage et n'entendait guère les violons. Lentement, elle repassait les plus petits détails de ces derniers jours. C'était comme une chronique qu'elle enregistrerait, pour elle-même, dans la fraîcheur de ses souvenirs, et qu'elle voulait indestructible.

Ce court espace de temps devait rester inoubliable; les moindres paroles, émises durant cette période, prenaient l'importance de faits capitaux par leur portée et leur répercussion dans son propre esprit.

Que la jeune fille y consentît ou non, quelque chose resterait pour toujours modifié en elle. Il lui serait impossible de redevenir ce qu'elle était avant de rencontrer Denis; elle en avait l'intuition. Des notions étrangères jusque-là influençaient sa mentalité; quelque chose de doux avait pénétré son être, la disposant à la soumission, à la pitié, à toutes les tendresses de la vie. Elle n'était plus Luce, mais Luciole... Avec quel émoi elle se répétait ce nom inventé par lui, pour désigner cette créature nouvelle, dont lui seul soupçonnait l'évolution.

Telles étaient les songeries qui brochaient leur trame brillante devant les yeux fascinés de Luce Fresnel. Les visions extérieures disparaissaient derrière ces mirages célestes. Toutes les mélodies, toutes les couleurs, chantaient et formaient un nom qui remplissait les espaces. Et quand, à Lucerne, elle entrevit le lac, entre ses trois formidables sentinelles, le Righi, le Bürgenstoch et le Pilate, les quais bordés de palais, et les ponts archaïques de la Reuss, et les donjons de la cité, elle se dit avec ivresse : — Je verrai tout cela demain près de lui!

Le quatrième matin, Denis Bertheaume, selon sa promesse, se présenta à l'hôtel du Cygne.

Alors Luce, au lieu de la joie escomptée, fut saisie d'un malaise qui entravait ses gestes et glaçait sa voix. Une contrainte égale paralysa Denis et amena sur son front une ombre de tristesse. Chacun d'eux, avait médité les

mêmes choses et découvert un secret qui le rendait timide.

La cordialité de Mme Bertheaume les aida, heureusement, à surmonter cet embarras et mit de l'aisance dans l'entretien. Ils reprirent leurs façons et leur ton de camaraderie, curieusement mélangés de déférence et de mutinerie chez elle, de courtoisie enjouée chez lui.

Mais aux premiers mots qu'ils échangèrent en aparté, l'entente de leurs pensées se manifesta.

— J'ai écrit, comme vous le désiriez aux gens de la Mayenne! annonça gaiement Bertheaume.

Très bas, Luce répartit :

— J'ai envoyé une lettre dans l'autre département du Maine, où j'irai passer le mois de septembre...

Elle sentit la caresse du regard gris-bleu.

— Vrai?... Cela, c'est bien, très bien, petite Luciole!

Denis vit fleurir, sur le visage de la jeune fille, le tendre éclat virginal qui dénonçait son trouble et accroissait sa grâce. Et d'avoir cédé à la suggestion de l'autre, chacun se trouva fier, comme d'une victoire.

Bertheaume comme à Neuchâtel, se constitua le cicérone des deux femmes. Et dans l'enthousiasme d'impressions neuves et exquises, des jours de pur enchantement se succédèrent.

Emportés sur les flots du beau lac, ils virent ensemble défiler les sites célèbres, poétisés par le patriotisme des descendants de Tell, et les bourgades gracieuses, blotties au pied des monts dont la cime se dresse en plein ciel, étincelante d'un diadème de glace.

Puis Luce, tentée par les sommets, voulut faire l'excursion classique du Righi, seule ascension que lui permit sa grand-maman. Mme Bertheaume, tranquillisée d'ailleurs par la présence de Denis auprès de sa petite-fille, attendit, sous les ombrages de Vitznau, le retour des voyageurs.

Bientôt le train s'éleva sur la pente roide. La jeune fille, cramponnée à la portière et brisée par l'attraction du vide, voyait le paysage s'enfoncer et s'étendre. L'ensemble du lac se dessina avec la précision d'un plan en relief: un fluide bleu baignait la terre et l'eau. Les pâturages recouvraient les flancs de la montagne parfois entaillés de déchirures tombant à pic vers des profondeurs effrayantes. Aux premiers plans, des campanules, des bruyères couvraient les talus

Rhumes de Poitrine
Cèdent devant
ce traitement



Frictionnez Vicks;
mettez-en sur la
langue, laissez
fondre lentement.

VICKS
VAPORUB
Pour Tout Refroidissement

d'une parure de mai. Et Luce, sur ce chemin fleuri, sentait son âme tourbillonner dans l'éther et battre des ailes comme un oiseau ivre de soleil.

Denis jouissait de son plaisir, ravi de cet épanouissement de jeunesse et s'abandonnait à une joie franche et impulsive, dont il n'avait pas goûté la bienfaisante folie depuis nombre d'années. Ils débarquèrent au Righi Kulm, gais comme deux étudiants en rupture d'école, parmi la horde des Tartarins, et explorèrent le plateau. De toutes parts, des gens vautreés à plat-ventre griffonnaient, à l'adresse d'une *Fraülein* ou d'un *Mein Herr* quelconques, de lyriques exclamations, dans le style spécial aux Perrichons de toutes langues. D'autres, en cercle familial, s'empiffraient, à cette altitude plus qu'olympique, d'oeufs durs, de galantine et de fromage, arrosés de bière.

— Tout cela ne me fera pas maudire les funiculaires! déclarait Bertheaume. Ces grotesques ne parviennent pas à envahir l'espace et à encombrer le ciel.

— Voyez en bas courir ces rayons et ces ombres! disait Luce, parcourant l'étendue de ses yeux éblouis et avides. Il semble que toute la terre nous soit offerte, comme dans la tentation du Christ.

Au-dessus d'eux, le lac de Zug présentait un miroir glauque à l'énorme mirage du Righi, trié de violets et d'ocres. De tous côtés, les montagnes soulevaient leurs replis verts, apparaissaient des villages, des chalets émergeant des bois. La brume, qui noyait des lointains, reculait l'horizon jusqu'à l'infini. Les nuages abordaient parfois la plate-forme et interposaient leur écran devant le paysage. Alors les deux cousins se trouvaient enveloppés de vapeurs et comme isolés du reste du monde. Luce riait, mystérieusement et passionnément heureuse.

— Pour votre dame, monsieur, supplia une gamine, tendant à

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une sante saine, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2

960, rue Roy Est — Montréal.

(près Parc Lafontaine)

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER UNE MALADE LANGUISSANTE QUAND IL NE TIEN QU'A VOUS D'ÊTRE BIEN PORTANTE? LA QUERISON EST ASSURÉE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION:

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

960 ROY EST (près Parc Lafontaine)

MONTREAL — CANADA

Boite Postale 2353 — Dépt. 25

Bertheaume un bouquet d'edelweiss.

Luce Fresnel vivement s'écartait, devenue très rouge. Denis jeta de la monnaie à l'enfant et passa les fleurs à sa compagne. Elle les prit, d'un geste qu'elle sentit très gauche, et ne put remercier ni d'un mot, ni d'un regard.

Au retour, sur le bateau, comme pour résumer les impressions de cette journée, un groupe de femmes de l'Emmenthal, aux corsages de velours lacés d'argent, venues en pèlerinage à Tellplatz et au Rütli, unirent leurs voix pour un hymne d'adoration et de reconnaissance.

Ces chants, montant dans le calme du soir, entre les montagnes légendaires, avaient une puissance singulièrement touchante. Luce devenant étrangement sensible fut obligée de cacher, sous sa main, des larmes soudaines... Larmes délicieuses, nées de la plénitude du bonheur, et qu'il faut avoir versées avant de pouvoir dire qu'on a vécu!

VIII

Ce matin dimanche, Luce s'était éveillée dans l'effervescence d'une attente de plaisir. Que de projets pour la journée: d'abord, messe à la Collégiale, avec accompagnement des célèbres orgues; retour par les quais, au milieu du grouillement pittoresque où se coudoient tous les types d'humanité; l'après-midi, montée au belvédère du Sonnenberg, avec Denis Bertheaume. Cette dernière idée illuminait tout.

Le tramway amena les dames au pied de l'escalier qui conduit à Saint-Léger. Mme Bertheaume, lasse de l'escalade, entra immédiatement dans l'église. Luce préféra attendre, dans le vieux et poétique Campo-Santo, que l'office, précédant la messe française fut achevé. Elle fit le tour des cloîtres, en lisant les inscriptions des stèles et des dalles tombales, abritées sous les arcades. L'impression de la fugacité des choses terrestres se dégageait de cet asile de mort, dominant les jardins où chantait la vie.

La cloche tinta. Les portes de l'église s'ouvrirent devant la foule des fidèles. Luce fit quelques pas pour se rapprocher de la cathédrale, pendant que le flot s'écoulait. Elle demeura appuyée au pilier, observant les figures étrangères.

Une jeune dame, blonde, vêtue d'une robe de drap ivoire, et te-

nant par la main un garçonnet de sept à huit ans, attira son attention. Mlle Fresnel apprécia la sobriété de la toilette, la dignité du maintien, la pureté classique des traits. Elle suivit des yeux la passante qui allait d'un pas léger et glissant, un pli au coin de sa bouche, et ses yeux bleus ombrés d'une profonde mélancolie. Tout à coup, la jeune fille vit cette figure tressaillir et se colorer, les lèvres serrées s'entr'ouvrirent dans une palpitation rapide, une lueur éclaira les prunelles. Et avant que Luce eût le temps de se demander qui avait provoqué cette commotion, elle aperçut Denis Bertheaume qui venait à l'inconnue, et s'arrêtait devant elle en se découvrant.

Ils se tendirent la main et échangèrent quelques mots. Quoi de plus fréquent, de plus banal même, qu'une rencontre entre deux personnes de connaissance? Denis saluait cette dame et s'enquerrait de ses nouvelles. C'était là un acte de politesse élémentaire. Pourquoi alors ce choc qui avait chaviré le coeur de Luce comme un pressentiment néfaste?... C'est que, de l'angle où elle était tapie, la jeune fille apercevait les regards qui se croisaient, plus explicites et plus éloquents, certainement, que les paroles prononcées, car ces regards contenaient un monde de souvenirs, de tristesse et de regrets.

Le colloque fut court, et se termina aussi correctement qu'il avait été entamé. Denis serra de nouveau les petits doigts gantés, qui s'offraient de haut, comme pour un baiser. La dame en blanc s'éloigna, de son allure patricienne, droite et indifférente. Bertheaume se dirigea vers l'église et ne se retourna qu'au seuil, pour jeter un coup d'oeil sur le chemin de l'étrangère. Et Luce fut frappée de l'altération de sa physionomie.

Sans que Bertheaume l'aperçut, elle se glissa vers l'endroit où elle savait retrouver son aïeule. Agenouillée près de la vieille dame, Luce essaya de s'abîmer dans la prière et d'y oublier son indéfinissable inquiétude. Mais toujours elle revoyait l'éclair révélateur des prunelles bleues, et la réponse profonde du regard de Denis.

A l'issue de l'office, Bertheaume vint rejoindre ses parentes et fit route avec elles par la promenade du quai, remplie d'un véritable fourmillement. Mais ce spectacle indifférait aujourd'hui à Luce. Elle ne voyait que Denis, taciturne et songeur à côté d'elle.

L'intuition menaçante se précipitait. Et elle s'étonna à peine quand, le jeune homme prenant congé, s'excusa de ne pouvoir accompagner ses parentes au Sonnenberg, cet après-midi... Un stupide mal de tête, simplement, exigeant la réclusion.

Mme Bertheaume se répandit en regrets. Luce, dès qu'elles furent seules, exprima son scepticisme:

— Prends-tu ce malaise au sérieux, grand'mère?... Notre grand cousin aime mieux, sans doute, rester à griller des cigarettes dans un salon frais, que de s'exposer à la chaleur. Qui sait s'il n'a pas désiré se libérer aujourd'hui pour retrouver des amis plus chics que nous?... Ne nous imposons pas...

«Oui, achevait-elle, en pensée, il a dû rejoindre la dame blonde.»

Sans cesse, les deux silhouettes élégantes se profilait devant ses yeux. Elles obstruaient sa vision tandis que le funiculaire la hissait jusqu'aux magnifiques sapins du Sonnenberg; elles étendaient leurs ombres sur le vaste horizon qui se découvrait des terrasses du parc. Et tandis que Mme Bertheaume s'extasiait et consultait un plan pour reconnaître les cimes, les villages, les édifices de la ville, Luce ne voyait rien que la double image, harcelante.

Mais comme les promeneuses se rapprochaient du Kurhaus, une surprise rompit l'obsession. Devant la balustrade, la dame blonde, vêtue d'une robe de linon et de dentelles, étendue sur une chaise longue, dans les mains un livre qu'elle ne lisait pas, songeait les yeux dans le vide.

Elle était tête nue; un mince soulier blanc apparaissait au bord de sa jupe mousseuse. Evidemment, elle séjournait au Palace du Sonnenberg. A quelques pas, dans l'allée, une bonne jouait au diabolino avec le garçonnet, ou plutôt essayait de l'intéresser à ce jeu. Mais l'enfant ratait chaque coup et poussait alors des cris de dépit, stridents et aigus. Il lança si étourdiment le volant que le projectile vint heurter l'épaule de Mme Bertheaume. Luce jeta une exclamation qui se confondait avec la plainte légère de la vieille dame.

— Petit maladroit! Grand'mère, il vous a fait mal!

La bonne, déconcertée, murmura quelques excuses.

La dame blonde, tirée de son rêve, se souleva.

— Tony, qu'avez-vous fait?

Elle vint à son fils, lui prit la main, et fit un pas vers les deux femmes.

— Vous a-t-il blessée, madame? demanda-t-elle d'une voix infiniment douce.

— Effleurée seulement! se hâta de dire Mme Bertheaume avec sa bonté habituelle. Ne le grondez pas. Ce n'est pas sa faute.

— Mais il doit demander pardon! répéta la dame blonde, en attirant le petit garçon.

Tony tourna vers les deux étrangères des yeux effarés, trop grands, dans leur cerne brun, pour sa figure chétive à la peau diaphane. Tremblant, il se cacha dans la robe de sa mère et éclata en sanglots. La dame blonde s'inclina vers son fils, avec une expression inquiète, et caressa les cheveux, fins comme du duvet.

— Tony, ne pleure plus... Calme-toi... C'est fini, fini!

Son regard supplia les deux femmes. Elles saluèrent et passèrent leur chemin.

— Stupide enfant! dit Luce rancunière. Il aurait pu te blesser, Mamette! Et on le cajole! Mme Bertheaume hocha la tête.

— Pauvre petit! On ne peut se montrer sévère avec ce malheureux petit être débile et nerveux!... La mère est bien à plaindre!

Cette phrase résonna dans l'esprit de la jeune fille. La pitié! Si c'était là le puissant aimant, inclinant vers cette femme certain cœur d'homme!

Cela semblait si digne de Denis, de tout ce qu'elle soupçonnait en lui de noble et d'élevé!

Cependant Mme Bertheaume, charmée par la fraîcheur des ombrages, exprimaient le souhait de rester au Sonnenberg, le reste du jour. Mais Luce, tourmentée par une extrême agitation morale, avait besoin de se dépenser et de changer de place.

— Grand'mère! Allons jusqu'au Gütsh! Un trajet d'une demi-heure seulement; le guide l'assure! Ce sera une délicieuse promenade.

Il eût fallu une volonté plus robuste que celle d'une grand-maman pour résister à la force d'entraînement de la jeune fille. Les deux femmes s'engagèrent dans le sentier qui serpentait à travers les prairies. Un terrain, tour à tour sablonneux ou pierreux, rendait la marche pénible. Luce vit, avec inquiétude, le chemin s'allonger indéfiniment, sans découvrir la région ombragée. La sueur coulait sur le front de Mme Bertheaume, de gros sou-

pirs soulevaient sa poitrine hale-tante, son pas s'alourdit, plus incertain. Enfin, on atteignit l'orée de la forêt. Un cri de naufragés saluant la côte:

— Un banc, enfin!

Mais, après un court repos, la pauvre vieille dame n'eut que plus de peine à remettre en train ses jambes fourbues. Luce s'effraya. Il fallait sortir de là par leurs propres moyens. Aucun mode de locomotion à portée!

Quelques promeneurs les croisèrent.

Mlle Fresnel se renseigna près d'une jeune fille.

— Sommes-nous loin du Gütsh?

— A mi-chemin à peu près!

A mi-chemin! Jamais on n'arriverait au but!... Et regardant sa pauvre Mamette, voutée de fatigue, Luce sentit toute énergie l'abandonner. Le remords d'exposer la chère vieille, par son imprudence et son égoïsme, fit déborder son cœur, plein de soucis contenus. Incapable de se maîtriser davantage la jeune fille s'appuya à un sapin, et, le front dans son bras replié, fondit en larmes. Jamais, depuis ces lointains désespoirs d'enfant où tout s'effondre, elle n'avait connu une si complète détresse. Et toute sa vie, elle devait garder le souvenir de ce passage angoissant.

— Ah! mon Dieu! ma petite! s'exclama Mme Bertheaume, essayant de plaisanter. Sommes-nous perdues comme le petit Poucet? Allons, continuons... Et puis, cette personne t'a-t-elle bien renseignée? Les gens sont si insouciant, et s'inquiètent si peu d'aider autrui par un avis juste!

Cette supposition se trouva exacte. Au premier carrefour de la forêt, la grand'mère et la petite fille aperçurent les blanches murailles du Gütsh.

Mais le soulagement de voir le terme du chemin ne suffit pas à ramener la quiétude dans le cœur inquiet... Et Luce continua d'éprouver l'anxieuse impression de se trouver abandonnée, sans secours et sans espoir.

IX

— Mais pourquoi cette tristesse absurde? se disait la jeune fille.

Elle avait l'habitude courageuse, comme tous ceux dont la vie est active et la volonté ferme, de se mettre vis-à-vis d'elle-même, et de scruter sa conscience.

— Pourquoi se sentir déçu, quand on n'a rien convoité? Pendant quelques jours, j'ai éprouvé

une intensité de bonheur qui m'avait été inconnue jusqu'ici, parce que des choses nouvelles captivant mon intérêt et qu'au plaisir du voyage se joignait la jouissance de converser avec un esprit profond et délicat. Mais ce bonheur ne pouvait être qu'exceptionnel et passager... Alors... il faut redevenir telle qu'avant cette période, reprendre les espoirs d'antan et les anciens projets dont la netteté s'effaçait... Voilà tout...

Voilà tout... Cette résolution si simple à formuler était plus difficile à tenir. La jeune fille ne pouvait s'empêcher d'être sensible aux changements observés dans les façons d'être de son grand ami, et ces changements réagissaient sur elle-même. Ils n'avaient plus, l'un avec l'autre, la confiante liberté des premiers jours. Quelque chose d'invisible restait permanent entre eux.

La veille du départ pour Interlaken arriva, et le jeune homme ne se proposa pas à accompagner les voyageuses. Il devait partir le surlendemain pour Vevey, afin d'y poursuivre son étude, interrompue par sa fugue à Lucerne.

— Ou bien il prolongea son séjour ici, pour monter au Sonnenberg, tant qu'il voudra, pensait Luce Fresnel.

Le dernier après-midi cependant, Denis escorta sa jeune cousine, par les vieilles rues de la cité. Ils descendirent du Kornmarkt au fameux pont de bois des Moulins. Une fois encore, ils s'attardèrent à étudier la curieuse danse macabre, peinte sur les panneaux de la charpente. Un artiste inventif a représenté là des scènes de la vie populaire ou élégante de son temps; festins, batailles, kermesses, et partout, dans le château comme au cabaret, il a placé, en face du juge fourré d'hermine, de la dame à traine de velours, du marchand qui pèse son or, ou du manant ivre, l'effigie livide de la sournoise visiteuse ricanant de l'épouvante qu'elle propage.

— Il y a pourtant d'autres surprises que l'attouchement de la mort pour glacer le cœur en fête! pensait Luce. Comme il est absorbé et morose! Sa voix ne sonne plus de même!... Et il ne m'a plus appelée Luciole une seule fois... depuis...

Elle se pencha, comme pour voir les ébats des cygnes de la Reuss, afin de dissimuler son trouble. Et alors le mot qu'elle n'espérait plus entendre passa, comme une caresse, près de son oreille...

Le Plus Sûr Moyen de Nettoyer les Yeux

Les gondoles à laver les yeux ramassent la poussière; elles peuvent infecter. C'est pourquoi des millions de gens adoptent la méthode *Murine*, plus hygiénique. *Murine* ne requiert pas de petit verre à laver les yeux, mais s'applique rapidement et facilement avec le compte-gouttes à même. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX

Contre les Cheveux Gris le MEILLEUR remède est Domestique



A une chopine d'eau ajoutez une once de bayrum, une petite boîte de Composé Orlex et un quart d'once de glycérine. Préparez ce mélange vous-même ou faites-le faire par un pharmacien. Coût très modique. Appliquez sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que vous ayez obtenu la teinte désirée. Fera foncer graduellement les cheveux gris ou décolorés. Orlex ne tache pas le cuir chevelu, n'est ni collant, ni gras et ne part pas.

Raccordez ces échelles

RACCOMMODEUR DE BAS DE SOIE
25c Fonctionne rapidement, parfaitement, facilement. Pleine garantie. Mode d'emploi facile avec chaque Raccordeur. Commandez aujourd'hui.
Hemstitcher Co., Box 1, Georgetown, Ont.

Il Guérit sa Hernie

J'ai eu une grave hernie en soulevant une malle il y a plusieurs années. Les docteurs disaient que mon seul espoir de guérison était dans une opération. Les bandages ne me firent aucun bien. Enfin j'ai eu quelque chose qui m'a rapidement et complètement guéri. Les années ont passé et la hernie n'est jamais réapparue bien que je fasse un dur travail de charpentier. Il n'y eut ni opération, ni perte de temps, ni trouble. Je n'ai rien à vendre mais je vous donnerai la complète information relativement à la guérison totale que vous pouvez trouver sans opération si vous m'écrivez à moi, Eugène M. Pullen, charpentier, 82-D, Marcellus Avenue, Manassas, N.J. Découpez également cet avis et montrez-le à d'autres hernieux — vous pouvez sauver une vie ou tout au moins mettre fin à la souffrance d'une hernie ainsi qu'à l'ennui et au danger d'une opération.

BAUME PERSAN. Frais et rafraîchissant. Adoucit et protège. L'alcali par excellence de la beauté. Sans égal pour ses effets sur la peau. Donne un charme encore plus grand au plus joli teint. Fait disparaître la rougeur causée par la mauvaise température. S'applique à la peau. Sert aux mains comme à la figure.

Garçons et Filles Gagnent de l'argent de Noël

Ecrivez pour avoir 50 paquets de timbres postaux de St-Nicolas. Vendez-les 10 cents le paquet. Quand ils seront vendus, envoyez-nous \$3.00 et gardez \$2.00. Ce n'est pas du travail mais de l'agrément. Nous avons confiance en vous.
ST. NICHOLAS SEAL CO., Dépt. 387 L.S. Vanderveer Station, Brooklyn, N.Y., U.S.A.

LA REVUE POPULAIRE

En vente partout : 15 sous



Les BREUVAGES de Gurd

Deux des principaux membres de la famille GURD, qui compte 26 pétillants breuvages.

Que ce soit l'hiver ou l'été, le printemps ou l'automne, GURD'S satisfait à toutes les exigences.



OURLEUSE, BRODEUSE et RACCOMMODEUSE DE BAS MECANIS. Le tout pour \$1.00

Des points d'ourlet aussi beaux qu'avec une machine de \$275. Brodeuse-guille 50 fois plus rapide qu'à la main. Racommodeuse de bas rapide et parfaite. Le tout pour un dollar avec mode d'emploi, ou C. O. D., \$1.15. Argent remboursé dans les 5 jours, si non satisfaite. HEMSTITCHER CO., Box 1, Georgetown, Ont.

DEVENEZ DETECTIVE

Expérience pas nécessaire. Position d'aventure et lucrative. Voyagez dans le luxe et le confort. Voyez du pays sans qu'il vous en coûte une cent. Si vous savez lire et écrire et que vous êtes âgé de plus de 18 ans, homme et femme, vous pouvez apprendre cette profession excitante et devenir détective en peu de temps. Assurez votre avenir, nous vous enseignons comment, avec notre cours du DETECTIVE SCIENTIFIQUE en français. Ecrivez aujourd'hui pour de plus amples détails à

LES COURS SCIENTIFIQUES ENRG., CASIER 42 H ST-ROCH, QUEBEC

LISEZ

LE FILM

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE JOURNAUX

— Demain, je me séparerai de vous, petite Luciole... avec l'espoir de vous revoir... Mais la vie est si mal faite que ce qu'on projette se réalise souvent en déception. En tout cas, rappelez-vous que vous avez acquis un ami... très sûr... qui vous désire ardemment une destinée heureuse... Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?

L'émotion donnait, à ces vœux et à ces promesses, le sens d'un adieu définitif.

— Je m'en souviendrai, croyez-le! balbutia Luce...

Elle s'interrompit, le cœur serré... Mais, avec la tristesse qui la pénétrait, une fierté s'insinuait aussi, relevant son courage. Elle venait de comprendre subitement combien elle lui était chère, et combien il eut souhaité retenir dans sa vie la petite lueur d'amour.

X

— Deux compatriotes et parentes de mon cher Denis! Ah! mesdames, avec quelle impatience je vous attendais !

Toute petite, fraîche et riante sous son bandeau courageusement blond, Mme Clarisse des Roquettes descendit le perron de la villa Mauresque, avec tant d'impétuosité qu'il faillit tomber dans les bras des arrivantes.

— Vous devez être harassées, continuait-elle en s'emparant des menus bagages... De Thounne à Ouchy en une seule traite! Et ce cher garçon, où l'avez-vous laissé?... Vous croyez qu'il va séjourner à Vevey? Oh! alors, nous le verrons bientôt! Il ne manquera pas de venir m'y visiter... Pensez un peu! J'étais la marraine de sa mère... Ah! j'étais bien jeune...

A peine mes sept ans! A peine! Tout en babillant Mme des Roquettes introduisait les deux dames dans le salon, appelait la directrice de la pension de famille, demandait du thé, offrait des bonbons.

— Chère madame Bertheaume, ce sont les douceurs de notre âge. Et on ne les méprise pas au vôtre, mademoiselle ?...

— Luce... Luce Fresnel.

— Luce! Le joli nom! Vos chambres sont prêtes... C'est gentil, cette maison n'est-ce pas?... A deux pas du lac et si près de la ville! J'y descends depuis cinq années... Ma bonne madame Hugues, voici vos nouvelles pensionnaires, des parentes de l'un de mes grands amis... Vous nous donnerez, ce soir, une glace à la fraise, en leur honneur, hein ?

Mon péché mignon! soufflait-elle à Mme Bertheaume. Et avec des yeux pathétiques vers le plafond: Et je ne pourrais plus en jouir, sans les médecins de Lausanne! Ils m'ont redonné le goût de l'existence, en guérissant mon estomac... La cure de l'eau m'a été extrêmement bienfaisante!... C'est si calmant pour les nerfs et si agréable à pratiquer? Songez donc: passer de longues heures sur le lac, respirer l'air frais en contemplant les points de vue magnifiques, et rêver à Byron et à Rousseau !

A cette péroration poétique, Luce fut prise d'une violente envie de rire. Il lui était impossible d'imaginer la tourbillonnante petite dame, en posture contemplative.

Mme des Roquettes la mit à l'aise en riant elle-même de bon cœur.

Il était facile de prévoir que cette originale personne serait une compagne quelque peu accaparante. En effet, Mme des Roquettes, traitant en invitées les deux dames que lui envoyait Denis, ne les quitta plus et s'attacha assidûment à la distraire.

A travers son babil étourdi, elle montrait de la finesse, de rares qualités de force morale et une bonté foncière. Mme Bertheaume, une fois habituée à ce ramage sautillant, rendit justice à la charmante petite vieille qui la comblait de prévenances. Et Luce accepta sans déplaisir cette aimable tyrannie qui la forçait d'échapper à elle-même.

Mme des Roquettes, avec ses façons folles et sa réelle sagesse, intéressait la jeune fille comme un spécimen attardé de très anciennes générations. Et puis, comment ne pas juger séduisante une femme qui tenait à Denis Bertheaume par le lien d'une vieille amitié ?

Cette sympathie du premier moment devint de la vénération quand Clarisse des Roquettes, laissant parler son cœur, se mit à glorifier celui dont le nom revenait souvent dans ses discours, et qu'elle appelait «le parfait chevalier Denis».

— Personne ne représente mieux le type d'un héros de roman, disait-elle en confidence, assise en face des dames Bertheaume, sous la véranda. Ne semble-t-il pas sortir, tout vif, d'un livre de Walter Scott... ou d'une tragédie de Corneille? Je sais des choses tellement à son honneur! ajoutait-elle, d'un ton exalté que Luce ne songeait pas à trouver emphatique.

La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs

"Maintenant que je suis affranchi de ma hernie et que je ne porte plus de bandage, j'ai de nouveau plaisir à danser — et combien d'autres choses puis-je faire à présent que je n'osais pas même tenter auparavant! Mon travail même est devenu un plaisir au lieu d'une tâche. En me voyant à présent, personne ne croirait que j'aie jamais été un estropié — une victime de la hernie."



Voilà ce que beaucoup de gens nous écrivent après s'être débarrassés de leur hernie au moyen des PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART. Des piles de certificats légalisés en attestent le succès obtenu sans interruption de travail.

Les PLAPAO-PADS sont destinés à aider la nature à fermer l'ouverture herniaire afin que la hernie ne puisse plus descendre. Ceci étant accompli, un support mécanique n'est alors plus nécessaire. Les PLAPAO-PADS adhèrent au corps sans courroies ni boucles ni ressorts. Faciles à appliquer, peu coûteux et commodes.

CONVAINQUEZ-VOUS en essayant le "PLAPAO". N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT, seulement le coupon ci-dessous pour essai gratuit du facteur curatif "PLAPAO", le réjuvenateur des muscles.

Essai du Facteur "PLAPAO"

GRATIS! *WILL YOU?*

EXPEDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI!

Plapao Laboratories, Inc.,
2040 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.
Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de déboursé pour ceci, ni maintenant ni plus tard.
Nom.....
Adresse.....

POUR 10 SOUS

VOUS AVEZ DANS

Le Samedi

des histoires sentimentales complètes; Romans choisis; Notes encyclopédiques très instructives; Cinq pages humoristiques; Les dernières nouveautés de la Mode.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Province ou Etat.....

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can

LISEZ

LA REVUE POPULAIRE

En vente partout : - - - 15 sous

On vieillit faute de soins!..

Pour rester jeune et belle, soyez fidèle à la Crème Simon dont le succès mondial vous garantit l'incontestable efficacité.

Nisèche, ni grasse, mais onctueuse à souhait, elle adoucit, assouplit la peau et donne au teint la fraîcheur veloutée de la jeunesse.

CRÈME SIMON

bien observer
le mode d'emploi

COMMENT DECORER JOLIMENT SES FENÊTRES

Par C. W. KIRSCH

Les draperies de fenêtres modernes remplissent un triple but: Elles donnent de l'intimité à une pièce. Elles n'admettent que la quantité de lumière voulue, la tamisant au besoin. Elles relèvent l'apparence d'une pièce et font valoir les meubles et objets qui l'ornent et la meublent.

Les fenêtres disposées à l'est, au sud et à l'ouest d'une maison requièrent des rideaux plus lourds et des draperies plus consistantes que les fenêtres ouvertes sur le nord. Cela a pour but de tamiser la lumière du soleil. Le soleil ne pénétrant pas par les fenêtres du côté nord, on peut les décorer avec des draperies plus claires comme couleur et plus légères comme poids.

Avant de choisir vos tissus ou étoffes, dites-vous bien que l'emploi de tissus unis ou ornés dépend de la couleur et du dessin du tapis, des étoffes qui recouvrent les meubles et des murs. Si l'apparence générale d'une pièce est déjà haute en couleurs et se distingue par une décoration assez poussée, il faut se contenter de draperies de couleurs unies. Pour une pièce décorée en une seule couleur ou un seul motif, l'effet peut être monotone et manquer d'intérêt.

La suspension de rideaux et draperies à l'aide de cordons, pour ouvrir et fermer, permet de régler l'admission d'air et de lumière. Cet équipement permet aussi de poser et d'enlever vos draperies sans déranger en rien les accessoires de draperies métalliques.

Vous n'avez pas du tout besoin d'acheter des tissus dispendieux pour donner à une pièce l'apparence de la richesse. On obtient des effets excellents en doublant les draperies, par exemple. Quoi que vous payiez, ayez des rideaux et des draperies simples.

Mme des Roquettes secoua la tête d'un air de mystère et soupira :

— Oui, je sais de lui des choses dignes de Lancelot du Lac ou de Parsifal!... Aussi, quand je l'entends attaquer, je tombe sur ses détracteurs à bras raccourcis! Comme tous les gens trop francs, il a beaucoup d'ennemis... Oh! s'il n'a pas une belle place, là-haut, pour le récompenser de l'injustice humaine... et de la malchance!... Car il n'a jamais été heureux, jamais! Je le sais, moi qui ai suivi sa jeunesse, jour par jour!... Je demeurais porte à porte avec ses parents, à La Rochesur-Yon. Sa mère a été si longtemps malade!... Son père, le président, un esprit caustique et fin, mais un cœur sec, désertait la maison, trop triste, pour vivre au cercle... Pas d'intérieur! pas de gaieté d'enfant, sauf chez moi avec mes neveux!... Et sa mère morte, quand un autre amour eût pu le dédommager, pff!... Impossible!... Tout se dissipa en fumée! Pauvre Denis! Je l'ai entendu dire cette parole qui m'a frappée: «La vie, après tout, n'a pas pour but la recherche du bonheur!» C'est égal!... C'est attristant de le voir isolé, tenu en suspens par le mauvais sort! Et ces idiots d'électeurs, pour comble, qui ne savent pas apprécier l'honneur qu'il leur faisait!...

Ces propos décousus, qui l'initiaient à la vie secrète, à la formation mentale de Denis, Luce les recueillait avec avidité. Elle ne s'étonnait pas que la destinée eût été ingrate envers cet homme. Quelqu'un a dit: «Plus l'être est élevé, plus il souffre...»

Ainsi Bertheaume n'avait pu organiser son avenir selon ses espérances, son premier amour avait subi un déboire! Était-ce la dame blonde qui figurait déjà, dans ce rêve lointain?

Luce se le demandait, sans oser formuler la question qui lui brûlait les lèvres. On l'entretenait de Denis, tandis qu'elle voyait les paysages dont il avait annoncé la beauté. Perdue dans un songe d'amour, sous ce ciel enchanteur, elle berçait sa tristesse comme une amie chère. Le lac bleu, peuplé de barques, de mouettes et de cygnes, exerçait sur elle le charme qui opéra sur tant d'âmes blessées. La souffrance assoupie devenait presque une jouissance. Les ombres du passé s'absorbaient dans la lumière élyséenne. Et, en cette extase, la joie d'aimer suffisait à remplir le cœur, sans besoin d'espérer.

Pour la troisième fois, Luce, sa grand'mère et l'inévitable madame des Roquettes allaient s'embarquer pour le tour classique du Haut Lac. La jeune fille ne se lassait pas de cette promenade, où elle retrouvait toujours le plaisir de la première découverte.

Cette après-midi, nombreux étaient les touristes qui attendaient le vapeur, à l'escale d'Ouchy. Par cette chaleur tropicale, il serait délicieux de respirer la brise du large.

Le bateau approcha majestueux et léger comme un grand cygne, nageant dans un remous d'écume. Et le long panache de fumée tournoyant, qu'il lançait derrière lui, donna au tableau une grâce de plus.

— Enfin! dit Mme des Roquettes, posant un pied victorieux sur la passerelle, nous y voilà. Tout arrive!

Débrouillard, la petite vieille dame, vite fauflée, s'emparait d'un fauteuil retenait deux places voisines pour ses compagnes. Et ainsi confortablement établie, ses amies installées près d'elle, Mme des Roquettes déplaça son face-à-main, et se prépara à jouir des agréments de l'excursion, en commençant la revue critique des passagers.

Mais aussitôt, une surprise la tirait en avant :

— Thérèse de Vilmois!

Assise à quelques pas de là, une jeune femme désignait à un petit garçon, appuyé contre son épaule, les cygnes noirs et blancs, s'ébatant autour du steamer. Mme Bertheaume, guidée par le regard fixe de sa voisine, s'étonna à son tour :

— Tiens! la dame du Sonnenberg et son enfant, il me semble! Luce, la reconnais-tu?

— Oui! fit la jeune fille qui, la première, sans en rien dire, avait aperçu la dame blonde.

Mme des Roquettes sauta sur son siège.

— Vous avez rencontré Mme de Vilmois? Où? Comment? Contez-moi vite ça!

— Oh! l'épilogue est bien mince! dit Mme Bertheaume, qui narra l'incident du diabol.

Mme des Roquettes écouta avec attention.

— Et Denis était à Lucerne avec vous? Et vous l'y avez laissé?

— Mais oui! fit la vieille dame, perplexe.

(A suivre)

Un Remède Simple pour l'estomac malade procure un prompt soulagement

Pas besoin de remèdes violents ou de régime. Une recette domestique sûre et simple maintient l'estomac en bon état

Si vous éprouvez des troubles d'estomac—des gaz, de l'acidité, des "points" ou du ballonnement—vous pouvez obtenir un soulagement prompt et certain en vous en tenant à cette simple pratique.

Ne prenez pas de remèdes violents ou des stimulants digestifs artificiels et ne vous épuisez pas par un régime de jeûneur. De fait, s'ils restent dans les limites raisonnables, la plupart des gens peuvent manger ce qu'ils veulent—s'ils ont soin de garder leur estomac libre des acides qui l'agressent et paralysent son travail de digestion.

Et le moyen le meilleur et le plus facile d'y parvenir, c'est de prendre, après chaque repas, trois ou quatre pastilles de Magnésie Bisurattée—l'absorption de la Magnésie sous forme de pastille, est agréable, inoffensive, peu coûteuse et commode, de même qu'elle neutralise promptement l'acidité de l'estomac et le maintient doux et propre.

Tout bon pharmacien vous vendra, à très bon marché, assez de pastilles de Magnésie Bisurattée pour faire un essai d'une semaine. Cet essai devrait vous convaincre bien vite que 90 pour cent des maux ordinaires d'estomac ne devraient pas exister. Assurez-vous bien que vous obtenez des Pastilles de Magnésie Bisurattée.

SPHINCTERINE

Dans nos hospices et nos pensionnats, dit un médecin des Cantons de l'Est, l'incontinence d'urine est une affliction commune. Cependant, d'après ma longue expérience, bien peu de cas résistent à un traitement à la SPHINCTERINE. C'est le remède qui s'impose.

SPHINCTERINE CONTRE L'INCONTINENCE D'URINE.

Le remède efficace et inoffensif
Recommandé par la profession médicale. —
Employé avec succès dans des centaines de pensionnats et d'hospices.

En vente dans toutes les pharmacies

SPHINX LABORATORIES REG'D - Québec

Distributeurs:
FARLEY-MYERS, LIMITED
914, rue Chenneville, MONTREAL.

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Faites disparaître toutes les imperfections et décolorations du teint par l'emploi régulier de la Cire Mercolisée pure. Procurez-vous-en une once. Les particules presque invisibles d'une peau fatiguée se pelent, jusqu'à ce que toutes les imperfections, telles que boutons, taches du foie, hâle, rousseurs et pores dilatés disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. Pour enlever rapidement rides et autres lignes de vieillesse, employez cette lotion pour la figure: 1 once de sapolite en poudre et 1 demi-chopine de witch hazel. Dans toutes les pharmacies.



vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Une *Dow* ou deux
chasse les bleus!

BIERE OLD STOCK

Brasserie Dow, Montréal

Pas en train!
Une *Dow* Stout
vous fera du bien

BRASSERIE DOW, MONTREAL

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 201



1—Pendant que l'aviateur courait après le traître, Marcel et la Petite Reine tiraient le coffre loin du rivage.



2—L'aviateur revint sans avoir réussi à rejoindre le bandit. A ce moment Corail aperçut des canots qui se dirigeaient vers l'île.



3—Il fallait se sauver avant d'être pris. Ils coururent tant qu'ils purent pour trouver une cachette sûre.



4—Mais ils se trompèrent de direction et arrivèrent précisément à l'endroit où les nègres avaient atterri.



5—Corail reconnut les nègres. C'était ceux de qui elle était la Reine. Il n'y avait donc rien à craindre pour elle.



6—Elle ordonna aux nègres de porter le coffre et leur interdit de faire aucun mal à ses amis.



7—Les nègres obéirent mais nos amis durent retourner dans la petite île des nègres.



8—A leur arrivée une grande fête fut donnée pour eux mais Corail, à son grand désespoir, dut se séparer de ses amis.



9—L'aviateur et Marcel se trouvaient sur le rivage lorsqu'ils virent un point noir à l'horizon.



10—C'était un navire marchand qui passait au large. Il fallait attirer son attention.



11—On fit un grand feu de branches sèches et le navire lança un coup de sifflet. Leur signal avait été aperçu.



12—Un canot arriva bientôt pour les sauver. Mais comment pourront-ils emmener aussi Corail avec eux.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

SOUVENIRS



—Ciel ! nous avons été cambriolés pendant notre absence!
—Ne te souviens-tu pas de la petite discussion que nous avons eue en partant ?

UN IVROGNE PARLANT DE SON VERRE

—Quand il est plein, je le vide; quand il est vide, je le plains.

PROJETS



—Tu es fou ! Tu allais te suicider ?
—Oui, que veux-tu, je suis seul, je m'ennuie !
—Tu en as des façons de te distraire !

ENTRE BONNES AMIES

—Quel âge peut bien avoir cette chère Valentine ?

—Elle se donne vingt ans.

PRUDENCE



—Tu mets des verres fumés, maintenant ?
—Oui, ma chérie. C'est pour pouvoir te regarder.

LA RAISON



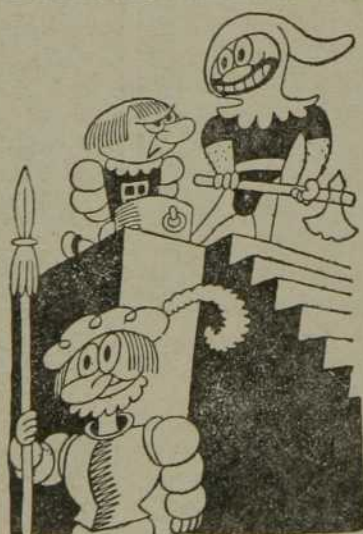
—Pourquoi as-tu dérobé cet argent ?
—Pour aller au cinéma.
—Voir quoi ?
—Les "Dix Commandements."

QUESTION

Un monsieur fait un superbe cadeau à un enfant, qui le tourne, le retourne, puis :

—Dis donc, monsieur, comment cela se casse-t-il ?

DECLARATION ANTE-MORTEM



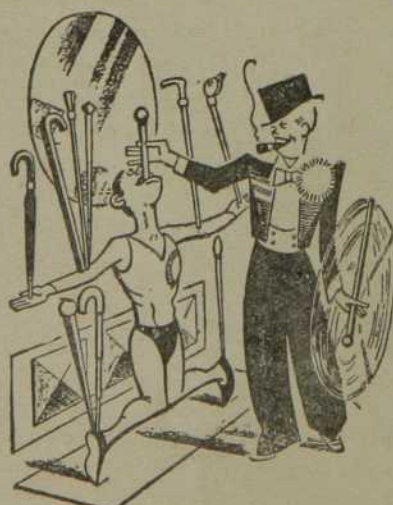
—Quand vous m'aurez coupé la tête je crierai encore mon innocence.
—Vraiment ?
—Oui. Je suis ventriloque.

PRUDENCE

—Comment, vous serrez la main à ce financier véreux ?

—Bien entendu. C'est pour empêcher qu'il ne la mette dans ma poche !...

LE COMBLE DE L'EXCENTRICITE



—Engager un équilibriste-avaleur de sabres comme porte-parapluies.

LA PLUS BELLE INVENTION

Monologue comique, par Paul Coulée

(La reproduction de ce monologue dans les journaux et magazines est absolument interdite sans une autorisation de l'auteur.)

Pourquoi les femmes ont-elles été inventées ? Je me le demande.

Les uns prétendent que les femmes ont été inventées pour faire faire leur purgatoire sur la terre aux hommes de *bonne volonté*; les autres prétendent que les femmes ont été inventées pour que les hommes puissent faire leur ciel ici-bas.

Je suis de cette seconde catégorie.

J'aime les femmes, toutes les femmes !

Au commencement du monde Dieu créa... le monde.

Il sépara la terre des eaux, il créa la vie animale (l'homme) et la vie végétale (les gens qui végètent).

Lorsqu'il se fut bien exercé avec ces différentes créations, lorsqu'il vit qu'il avait la main sûre, il fit son chef-d'oeuvre: la femme.

Ah, messieurs, la femme ! LA FEMME !! LA FEMME !!!...

J'en ai une, une seule. C'est un ange.

Elle est toujours aux petits soins, elle voit sans cesse à ce que je ne manque de rien, elle satisfait le moindre de mes caprices, elle est prévenante, délicate, aimable, enfin, je suis l'homme le plus heureux de la terre.

Je suis heureux à tel point que je me suis fait une philosophie bien à moi.

Avec une femme je suis aux oiseaux; si j'avais deux femmes je serais aux anges, et si j'en avais trois, je serais au ciel, et si j'en avais quatre...

Le bonheur multiplié forme toujours du bonheur, quelque soit le multiplicateur. D'un autre côté, le proverbe dit que *l'excès en tout est un défaut*, il ne faut pas abuser des bonnes choses: qui trop embrasse *manque le train*.

Décidément je crois que je vais garder mon *unique* femme, car ma femme est le *chef-d'oeuvre* du Créateur.

JEUNES GENS ! JEUNES FILLES ! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU ? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coulée, 410-est, Blvd St-Joseph, Montréal. \$1 le volume.

UN MAITRE DE LANGUES

L'élève.— On assure, cher maître, que vous êtes un de nos polyglottes les plus distingués...

Le maître.— On exagère, cher monsieur, on exagère.

L'élève.— On va jusqu'à dire que vous êtes parvenu, en quelques années, à vous rendre maître de toutes les langues européennes.

Le maître.— À part deux, cher monsieur: celle de ma femme, et celle de ma belle-mère !... Ce qu'elles m'ont donné de mal, ces deux dernières !... Vous vous en doutez, n'est-ce pas ?...

MAUVAISE EXCUSE

—Dites donc, Lebretteur, vous qui vous disiez si fort tireur et qui aviez juré de transpercer le cœur de votre adversaire, vous ne lui avez fait en somme qu'une légère piqure à la main.

—Simple erreur, on m'avait dit de lui que c'est un homme qui a le cœur sur la main.

ENTRE BONS CONFRERES

—Avez-vous lu ma chronique de ce matin ?

—Je l'ai même lue deux fois.

—Oh ! c'est trop aimable. Vous me gêtez.

—Pas du tout, c'était pour la comprendre.

A L'EGLISE

Zizie, une charmante blondinette de quatre à cinq ans, se trouvait dimanche dernier à la messe avec sa mère, et l'office lui semblait long.

—Maman, je m'ennuie !

—Fais ta prière au bon Dieu.

Quelques instants après :

—Maman, j'ai fini.

—Eh bien, recommence.

Elle redit quatre fois le « Pater », et comme sa mère lui répétait pour la cinquième fois: Recommence !

—Ah ! mais... reprit Zizie, ça dois l'ennuyer que je lui dise toujours la même chose... je vais lui réciter ma fable, au bon Dieu.

CHAGRIN

—Tu as l'air tout triste.

—Mon oncle vient de mourir aliéné.

—Mais alors...

—Hélas ! ses biens l'étaient aussi.

JEUX DE MOTS

Baladard qui s'était marié surtout pour avoir plus de boutons à ses chemises et moins de trous à ses chaussettes, a épousé une gaillarde qui n'a pas souvent l'aiguille aux doigts.

Il disait ces jours-ci avec mélancolie :

—Décidément, ma femme n'est pas d'humeur... accommodante !

PROFOND CHAGRIN

On discutait l'autre jour peines, souffrances, chagrins intimes.

—Moi, disait l'un, si je perdais ma fortune, je serais bien malheureux, je ne pourrais supporter la misère.

—Moi, disait le second, perdre mes enfants serait au-dessus de mes forces.

—Moi, faisait un troisième, si ma femme mourait, je crois que je ne lui survivrais pas.

—Moi, fit le dernier, j'adore aussi ma femme, et mon grand chagrin serait... de la voir veuve!

C'EST BIEN SIMPLE!

Madame, à sa cuisinière, qui a un joli minois de soubrette de comédie :

—Comment se fait-il donc, Louissette, que, toutes les fois que j'arrive à la cuisine, j'y trouve un pompier ou un pioupiou?

—Ce n'est pas étonnant. Madame vient toujours en pantoufles!

L'ESPRIT QUI PASSE

Deux messieurs causent sur le trottoir de la rue Drouot.

—Je sors de l'Hôtel des Ventes. J'ai acheté une cage à serins, dit l'un.

—Tiens, fait un gavroche qui passe, monsieur se met dans ses meubles?

FORT ENCOURAGEANT

Le docteur X... vient de couper les deux jambes à son patient. Après quelques paroles d'encouragement, il ajoute :

—Suivez bien mes recommandations. Du calme, beaucoup de calme, et dans six semaines au plus, vous serez sur pied!

A LA BOURSE

—C'est étonnant... Les cheveux du vieux financier X... noircissent à vue d'œil.

—C'est qu'il ne se trouve pas digne de porter des cheveux blancs!

AU THEATRE

On joue "Britannicus".

Un ami de l'acteur qui joue le rôle du jeune prince se présente chez le concierge.

—X... est-il sorti?

—Non, monsieur. A l'heure qu'il est, il doit être encore en scène.

—Voici ma carte. Veuillez le prier de me rejoindre au café d'en face, aussitôt qu'il sera mort.

ENTRE JACOBIN ET LIBERAL

—Que voulez-vous? je n'admettraï jamais qu'un moine soit déchaussé!

—Il admet bien que vous soyez sans culotte!

L'ALBUM DES FORTES PENSEES

"J'ai toujours remarqué que les personnes qui déclarent avec de grandes phrases qu'elles sont prêtes à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang se montrent très avares de la première."

AVANT LE MARIAGE

Le gendre.—Il faut que je vous avoue que je m'emporte assez facilement, et quelquefois sans raison.

La belle-mère.—Soyez tranquille, tant que je serai là, les raisons ne manqueront pas!

PENSEE

Beaucoup de snobs qui ont assisté à une pièce, n'apprennent que le lendemain, par la lecture de leur journal, s'ils se sont bien amusés ou non.

UN DEPUTE DU BLOC

Mlle X... est recherchée en mariage par un député.

—Mais, dit la mère, je n'ai jamais entendu citer son nom. Parle-t-il quelquefois à la Chambre?

—Non, mais il écoute avec tant d'autorité!

LA JOLIE CONCIERGE

Grosbinet à une jeune femme assise sous une porte cochère :

—Alors, c'est vous la concierge?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! c'est dommage que je n'habite pas la maison... je vous ferais la cour!

La jolie concierge, naïvement :

—Ma foi, ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue assez de balayer chaque matin.

CHEZ LA CONCIERGE

—Moi, voyez-vous, madame Grabou, je suis bien contente de ma petite.

—Pour ça, madame Pitoi, vous avez bien raison.

—Elle est d'une propreté extraordinaire; tellement qu'à l'école elle emprunte toujours... mouchoir de sa petite amie pour ne pas salir le sien.

POURQUOI



Le chien.—Pourquoi ne se trouve-t-il pas quelqu'un pour leur lancer de l'eau au visage.

LA CONSCIENCE

Il fut volé à un monsieur une centaine de dollars. Quelques jours après, il reçut une lettre ainsi conçue :

"Monsieur! c'est moi qui vous ai volé; j'ai eu des remords, et je vous envoie \$20. Dès que j'aurai de nouveaux remords, je vous écrirai."

EXCELLENT MOYEN

Sosthène Calinaud possède une maison de campagne au Sault.

Il habite même l'hiver.

On lui conseillait d'acheter un chien de garde pour tenir les voleurs en respect pendant la nuit.

—Croyez-vous que je vous ai attendu pour y penser? disait-il, dimanche, à un voisin. J'ai trouvé mieux, et sans bourse délier, encore! Ah!

—Comment?

—Toute la nuit, j'imité les aboiements d'un chien. Comme cela, je n'ai rien à craindre des malfaiteurs pendant mon sommeil!

LE BON USURIER

Un fameux usurier béarnais voyait ses profits diminuer; il s'en alla trouver le célèbre prédicateur qui prêchait le Carême, et le pria de faire un beau sermon contre l'usure.

Le moine crut à une conversion très méritoire.

—Ah! mon frère, fit-il, que je suis aise de voir la grâce opérer dans votre cœur!

—Vous n'y êtes pas, répondit froidement l'usurier, je vous fais cette demande parce qu'il y a dans la ville un si grand nombre d'usuriers, que je finis par ne plus rien gagner; si vous pouviez les corriger par vos prédications, je verrais enfin revenir de bons clients.

SEVERE, MAIS JUSTE

—Quand aurons-nous la liberté de l'enseignement?

—Lorsqu'on aura d'abord institué l'enseignement de la liberté.

AMNESIE



—Alors, chère amie, il paraît que vous êtes remariée? Avec qui?—Attendez donc. Je dois avoir sa carte sur moi!

DEFINITION



—Papa?? Qu'quoi qu' c'est-t-y qu'on appelle un piéton???

—Un piéton?? C'est un monsieur qui se trouve toujours devant les automobiles...

AU TELLÉPHONE

Un brave paysan, le père Dupoireau, est à Windsor avec sa femme.

Ayant une visite à faire, Dupoireau a laissé un matin sa femme à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très amicalement et son hôte l'invite à dîner.

—Je veux bien, mais comment que je vais prévenir ma femme?

—Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrerez pas dîner... Tenez, voici l'appareil.

Là-dessus, l'ami laisse Dupoireau au téléphone, oubliant que le brave homme n'a que de vagues notions sur le fonctionnement de cet appareil.

Un peu décontenancé, Dupoireau sonne, décroche le récepteur, et crie:

—Allô! allô! comme il l'a vu faire à d'autres.

—Allô! répond une voix, vous désirez?

—Je voudrais causer avec ma femme, répond Dupoireau.

—Quel numéro? demanda la voix.

—Quel numéro! fait Dupoireau hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six. J'suis pas un mormon, mademoiselle. Et, rempli d'indignation, Dupoireau raccroche le récepteur et sort de la cabine en faisant claquer la porte.

GIROUETTE

Le duc de Choiseul, apprenant que Voltaire avait transporté à son successeur les vers qu'il avait fait à sa louange, avant sa disgrâce et son exil, fit faire, en forme de girouette, la tête de Voltaire, et la fit placer sur la plus haute cheminée de son palais, avec cette inscription:

"Je tourne à tout vent."

CHEZ L'AVOCAT

—Vous dites que vous voulez plaider en divorce, parce que votre femme vous traite brutalement?

—Elle me traite en chien, et elle me fait travailler comme un cheval.

—Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser; c'est à la Société protectrice des animaux.

AU CAFE DES COMEDIENS

—Ainsi, l'actrice vient d'intenter une action en divorce.

—Elle l'avait déjà fait il y a deux ans.

—Alors, ce ne sont, après tout, que les... "Reprises du Divorce"...

PHYSIONOMISTE

Un de nos bons sourds a un procès. Un de ses amis le rencontre, allant assister au prononcé du jugement.

—A quoi bon? puisque vous ne l'entendrez pas!

—Oh! dans ces cas-là, je n'ai pas besoin d'entendre: je regarde la mine de mon adversaire, et ça me suffit!

PENSÉE D'UN SAGE

"Les gens d'esprit ont toujours quelque bêtise à dire."

AU TRIBUNAL

Le juge de paix (au mari).— Vous êtes accusé d'avoir maltraité plusieurs fois votre épouse.

Le mari.—Ne l'écoutez pas, monsieur le juge, j'ai toujours été envers elle doux comme du sucre.

—Oh! par exemple! comme du sucre... de canne, alors!

ENTENTE

Essai de conciliation dans le cabinet du président du tribunal:

—Voyons, monsieur, demande le président au mari, vous, que demandez-vous?

—Le divorce! déclare le mari.

—Et vous, madame?

—Le divorce! hurle la femme.

—Voyons, reprend le président, il faudrait s'entendre, vous disiez tous deux en entrant ici que vous n'étiez jamais d'accord.

AU TRIBUNAL

En province, le tribunal entre en séance. On a ouvert la fenêtre, à cause de la chaleur.

Le président.—La séance est ouverte.

Un conseiller, vivement.—La fenêtre aussi?... mais ça va faire un courant d'air!

LES ENFANTS TERRIBLES

—Bonjour, mon petit ami. Votre papa est-il là?

—Non, monsieur. Nous partons demain pour la campagne, et papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman...

—Ah!...

—Mais maman est là...

LA DERNIERE DE GUIBO-LARD

—Te souviens-tu de cette magnifique montre que j'ai perdue il y a cinq ans?

—Parfaitement... je m'en souviens...

—Tu te rappelles que je l'ai cherchée dans tous les coins et que je n'ai jamais pu la retrouver?

—Oui, eh bien?

—Eh bien, hier, en passant un vieux gilet mis par moi au rancart, sais-tu ce que je découvre dans l'une des deux pochettes?

—Ta montre, parbleu!

—Non, mon vieux... je trouve... Ah! je te le donne en cent, tu n'y arriveras jamais!

—Voyons, parle!... je découvre au fond de ma pochette, le trou par où j'ai dû perdre ma montre!... C'est la faute à ma femme!

ENTRE CONFRERES

Un de nos confrères rencontre hier un médecin de ses amis, en une campagne où il pleut invariablement.

—Quelle villégiature! fait le docteur; on ne sait comment tuer le temps.

—Parbleu! mon cher, faites-lui une ordonnance...

PRESENCE D'ESPRIT



Juliette (à Jeannine).—Réveille-toi, il y a une souris dans la chambre. Réveille-toi et miaule pour la faire se sauver.

SIMPLE QUESTION



Cette région est remplie de gibier.
Où sont les chasseurs?

LE MEDECIN EXPERIMENTE

Le docteur G., si fin et si perspicace, est appelé l'autre matin auprès de son client, l'avocat F. D., dont la femme est renommée pour son caractère plutôt acariâtre. Le docteur est reçu par madame, qui, tout de suite, l'entraîne chez le malade.

—Docteur, comment trouvez-vous mon mari?

—Pas très bien, madame! Il lui faut surtout beaucoup de tranquillité, aussi vais-je prescrire ici quelques potions calmantes. Avez-vous de quoi écrire?

Le docteur fait son ordonnance et la remet à Mme F. D., qui, avec des éclats de voix terribles, gourmande durement la petite bonne, qui vient de casser une assiette.

On cause quelques instants, puis le docteur prend congé. Mme F. D. le reconduit et, arrivée sur le palier, lui demande tout bas:

—Et quand faut-il lui donner ces potions, docteur?

—A lui? Mais jamais de la vie, il n'en a pas besoin, répond le docteur: elles sont pour vous, madame!

UN TAPEUR

Z... un "tapeur", se précipite en plein boulevard, dans les bras d'un ancien camarade perdu de vue depuis des années.

—Ah! s'écrie-t-il, je suis heureux de te revoir... Tu ne changes pas, mon cher. A propos, pourrais-tu me prêter un louis?

Le camarade, tout d'abord un peu interloqué:

—Moi, je te reconnais maintenant.

A PROPOS DE BOTTES

Un jeune homme à moustaches et en robe de chambre, ouvrant sa porte et parlant à un visiteur qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son bottier:

—Monsieur, je ne vous remets pas.

Le bottier.—Au contraire, monsieur, vous me remettez toujours.

NAIVETE

Conversation d'une petite fille de cinq ans avec sa grand'mère.

Elles passent par un petit bouquet de bois.

La grand'mère.—Dis donc, mon enfant, si nous rencontrons un loup?

L'enfant.—Oh! que j'aurais peur.

La grand'mère.—Mais je me mettrais devant toi pour te défendre.

L'enfant, battant des mains avec joie.—C'est ça. Pendant qu'il te mangerait j'aurais le temps de me sauver.

L'UN APRES L'AUTRE

Un monsieur entre chez un restaurateur pour retenir le salon de deux cents couverts annoncé à la porte de l'établissement, et demande à le voir; on l'introduit dans une petite pièce où dix personnes seraient à l'étroit.

—Comment! se récrie le monsieur, vous pouvez servir deux cents couverts là-dedans!

—Mais oui, répond le gargotier avec un beau sang-froid; l'un après l'autre!

UN METIER DIFFICILE

Le mendiant Flemmeux sonne à une porte et, d'un ton lamentable, demande l'aumône à la dame charitable qui ouvre elle-même à cet appel.

—Attendez, mon brave homme, dit-elle, et elle s'empresse de lui quérir une bonne assiettée de soupe, car c'est bientôt l'heure du dîner.

—Mangez, fait-elle, cela vous réchauffera.

Avec une hâte fiévreuse d'affamé (admirablement jouée), Flemmeux se précipite sur le potage.

Mais, au bout de quelques cuillerées, une sorte de malaise, réel cette fois, s'empare de lui, et il pâlit.

La bonne dame s'en aperçoit, et d'un ton plein de pitié, lui dit:

—Vous souffrez, mon pauvre ami.

—Oui, répond Flemmeux, avec une moue de lassitude et de découragement, la mendicité devient décidément un métier trop dur pour moi... voilà la sixième assiettée de soupe que je suis obligé d'avalier depuis une heure.

LES AMIS

—Il y a quelqu'un qui demande monsieur.

—Ce n'est pas possible... depuis trois ans que je ne suis plus ministre, c'est la première fois qu'un ami vient me voir!

ASSOCIATION

—Pendant combien de temps êtes-vous restés à Rome? demandait-on à Mlle Benoiton.

—Oh! une semaine seulement, aller et retour, répondit-elle.

—Et vous avez pu tout voir en si peu de temps?

—Certainement, car nous étions trois; maman visitait les musées pendant que j'allais voir les monuments et que papa restait au café pour y étudier les mœurs du pays.

AYEZ DES AMIS

—C'est une excellente chose que d'avoir des amis.

—Evidemment.

—Ainsi, moi, j'ai beaucoup d'amis et ils me sont très utiles. Dès que je suis sans place, tous s'efforcent aussitôt de me trouver une nouvelle situation.

—Ce sont de véritables amis.

—Oui... ils ont tous peur que, ne gagnant rien, je vienne leur emprunter de l'argent.

SUR LE BOULEVARD

Un passant donne un sou à un pauvre.

—Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant: Dieu vous le rendra là-haut.

Et le monsieur avec bonhomie:

—Oh! qu'il ne se presse pas!

LA GAFFE



—Il fait un temps épouvantable. Vous ne pouvez partir, vous allez rester à dîner avec nous.

—Oh! Il ne fait pas si mauvais que ça.

vre de *Werther* avait été précédé par *Goetz de Berlichingen*, drame à la manière de Shakespeare et dont le héros, sorte de preux-chevalier du moyen âge se trouve singulièrement dépaycé au milieu de l'organisation moderne qui s'ébauchait pendant la guerre de trente ans.

Cet ouvrage où l'on admire à la fois tant d'observation, de vie et de couleur historique enfanta une foule d'imitateurs qui tous s'autorisaient de l'exemple de Goethe. Il se plut à les dérouter par la publication d'*Iphigénie en Tauride*, qui se passe toute en conversations quelque peu subtiles, oeuvre toute grecque par la forme et restant allemande par le fond.

Cet sorte d'espègle malicieuse se renouvela plus d'une fois pendant la carrière littéraire de Goethe et c'est ce qui rend si difficile l'explication de son oeuvre.

Dans tous ses ouvrages il y a une part d'observation prise quelquefois sur autrui, le plus souvent sur lui-même, car il aimait à saisir son émotion au passage et il se distrait de sa douleur en la retraçant dans ses écrits. Il y avait cependant dans tout cela une large part d'érudition. Son roman *Werther* a été fait avec les lettres de Jérusalem, *Goetz* avec les mémoires de ce personnage, *Clavido* avec les mémoires de Beaumarchais, et dans *Le Tasse* on retrouve des fragments de ses poèmes.

Goethe est avant tout un observateur, un contemplateur qui analyse la passion sur le vif sans jamais se laisser emporter par elle; de là cette majesté, cette calme puissance qui se manifeste dans toutes ses créations.

Celles-ci se divisent en trois périodes: dans la première il se borne à la reproduction naïve du fait; l'idéal tient une grande place dans les oeuvres de la seconde; il prédomine complètement dans les écrits de la troisième, au point de les rendre quelquefois fort peu intelligibles.

C'est à la seconde époque que se rapportent *Iphigénie en Tauride*, *le Tasse*, *Egmont*, le poème d'Hermann et Dorothea, le roman de Wilhelm Meister et la plupart de ses poésies.

Les drames de cette période sont étincelants de poésie et d'une merveilleuse perfection de forme, mais froids, métaphysiques et de médiocre intérêt; aussi, malgré des tentatives réitérées, on n'a pas pu les naturaliser sur la scène française.

Quant à Hermann, c'est une pastorale délicieuse dans laquelle l'auteur a mis en tableau le *Tityrus* d'Ovide; cependant il ne faut pas lire cela dans la plupart des traductions qui n'en rendent plus du tout l'effet primitif. Il en est d'ailleurs ainsi de la plupart des traductions d'une oeuvre quelconque, elle n'est non seulement jamais améliorée bien loin de là, mais presque tou-

jours dénaturée et considérablement affaiblie.

Quant aux romans décosus intitulés: *Années d'apprentissage* et *années de voyage* de Wilhelm Meister, l'intérêt y serait presque nul si ce n'étaient quelques délicieux épisodes, entre autres celui de Mignon, ce type ravissant qui a inspiré tant d'artistes et d'imitateurs.

Les romans des "Affinités électives" appartient à la troisième époque; c'est l'histoire d'une analyse chimique traduite en personnages humains; elle est écrite dans ce style enchanteur qui n'appartient qu'à Goethe, mais elle ne valait pas la peine de l'être. Disons en passant que les plus grands génies ont eu des faiblesses de ce genre et qu'il leur est arrivé, une fois ou l'autre, de perdre une belle occasion de laisser leur plume tranquille. C'est ainsi que Victor Hugo aurait beaucoup mieux fait d'aller se promener à la campagne que d'écrire *Le dernier jour d'un condamné*, bêtes pages de sensiblerie appliquée à un criminel. Goethe ne fut donc pas exempt non plus de ce qu'on pourrait appeler une baisse de niveau momentanée dans la manière de juger sainement les choses.

La légende de "Faust" participe des deux manières. La première partie unit l'idéal aux scènes d'observation, mais la seconde est toute idéaliste et on est obligé d'avouer qu'elle l'est même à un point qu'il faut en quelque sorte se cramponner aux idées pour les comprendre malgré les commentaires nombreux et précis dont elle est accompagnée. Cette partie n'a été publiée qu'après la mort de l'écrivain; la publication de la première marqua le plus haut point de sa gloire; ce qui prouve une fois de plus que les deux moitiés d'une seule et même chose ne sont pas toujours forcément semblables.

A partir de cette époque, Goethe devient le roi incontesté de la littérature en Allemagne et ses oeuvres sont considérées dans ce pays comme le type de la perfection littéraire.

Des centaines de dissertations de tout genre sont écrites et imprimées pour les commenter; dans les unes Goethe est placé sur un haut piédestal et dans les autres il est critiqué avec ce qui n'est pas toujours une douceur évangélique mais il n'y a pas lieu de s'étonner de cela, c'est le destin des plus grands génies.

D'ailleurs Goethe ne s'émouva aucunement de cette polémique et il dédaigna sagement d'y prendre part personnellement; il se renferma dans son impassible et officielle majesté et, du haut

de sa grandeur il regarda les orages se former au-dessous de lui sans en être atteint.

Pourtant il y avait des gens qui s'acharnaient assez durement sur lui mais il faut dire qu'entre temps, Goethe était devenu un personnage politique, chose qui ne pouvait pas faire autrement que de faire parler de lui un peu en bien et beaucoup en mal.

Dès 1776 il avait été nommé conseiller de légation à la cour de Saxe-Weimar par le duc qui le tenait en grande amitié; trois ans plus tard, en 1779 il était nommé conseiller privé, puis en 1782, président des finances et enfin premier ministre en 1817. Il n'en fallait certes pas tant pour faire marcher les langues de vipère des jaloux. Qu'un homme s'élève au-dessus des autres dans une branche quelconque des possibilités humaines, c'est déjà mal accueilli par les envieux, mais si ce même homme ajoute encore une autre gloire à celle qu'il avait déjà, cela n'a que deux résultats possibles en ce qui concerne ces envieux; cela aguise davantage encore leur langue ou bien ça les fait crever de jalousie; or, les jaloux ont généralement la vie dure et ne crèvent que trop rarement du mal qui les ronge.

L'ère des faveurs, ou plutôt des récompenses justement méritées n'était pourtant pas close encore pour Goethe; le czar Alexandre de Russie lui donna la croix de Saint-Alexandre Newsky, et l'empereur Napoléon fit mieux encore; à la suite d'une entrevue qu'il eut avec Goethe, il détacha sa propre Grande Croix de la légion d'honneur pour l'en décorer lui-même.

Goethe tenait autant et peut-être même davantage à ses fonctions et à ses distinctions qu'à ses écrits et pendant longtemps elle le détournèrent de la littérature. D'un voyage en Italie qu'il fit en 1786 et qui dura aux ans il ne rapporta en somme que peu de chose comme bagage littéraire supplémentaire: des *Elégies romaines* qu'on dirait écrites par Properce et un recueil de traditions mahométanes qu'il intitula: *Le Divan*.

Après la manière d'écrire, revenons à la manière de penser de ce célèbre littérateur. Goethe avait été d'abord en faveur du protestantisme puis il pencha pour le catholicisme; cela ne lui suffisait pas. Il finit par une sorte de naturalisme païen, de panthéisme matériel qui se trouve formulé plus ou moins nettement dans les oeuvres de la troisième période. Il y avait un peu de la girouette dans son caractère et il l'avait d'ailleurs bien prouvé dans sa jeu-

nesse alors qu'il apprenait tout ce qui n'était pas à son programme d'études.

En matière politique et sociale, il resta complètement athée; c'est du moins ce que l'on suppose, car il n'est pas bien sûr qu'au fond de lui-même il sût exactement ce qu'il était. C'était surtout un homme qui s'estimait, et avec raison, au-dessus du *vulgar pecus*, seulement il se croyait peut-être un peu trop au-dessus des autres; de là son affectation ou peut-être sa sincérité à regarder les choses environnantes comme si elles se passaient dans une autre planète.

Les agitations morales et matérielles ne le troublaient pas; même celles qui furent soulevées par la révolution française n'eurent pas le pouvoir de l'arracher à son calme; c'est tout au plus s'il daigna décocher, contre la république, deux petites comédies qui restèrent même inachevées et cela vaut mieux ainsi car elles sont loin de pouvoir figurer parmi ses meilleures. On pouvait bien se guillotiner comme à plaisir dans le pays voisin et culbuter tout l'édifice social de fond en comble, Goethe n'en avait pas plus de souci que de sa première chemise puisque tout cela ne l'intéressait pas personnellement.

Il avait beaucoup mieux à faire: il s'amusait pendant ce temps là à refaire le vieux et célèbre roman du "Renard", à traduire le "Mahomet" et le "Tancrède" de Voltaire, le "Neveu de Rameau" de Diderot, les "Mémoires" de Benvenuto Cellini et à se limer les ongles. Après tout, c'était sans doute de la besogne pas plus bête que ce qui se faisait à côté...

Il se lança aussi dans la science et écrivit un traité des couleurs où il combattait l'opinion de Newton. Il publia, en 1831, un *Essai sur les métamorphoses des plantes* et quelques autres écrits d'histoire naturelle qui n'ont paru qu'après sa mort. Il fut donc poète, savant et naturaliste en même temps qu'homme politique, ce qui est bien de l'occupation pour un seul homme; il faut néanmoins reconnaître que dans toutes ces branches il se montra supérieur à bien des gens.

La partie la plus goûtée de ses oeuvres en Allemagne, ce sont ses Poésies qui, pour la plupart, sont devenues populaires et dont le charme est très grand. Dans les dernières années de sa vie, l'anniversaire de sa naissance était célébré comme une fête nationale et sa mort, arrivée le 22 mars 1832, fut considérée comme un jour de deuil national.

Disons pour finir que l'extérieur de Goethe était en rapport avec le caractère de ses écrits; sa démarche était lente, son geste rare, son regard observateur et impénétrable. La gravure que nous publions de lui en tête de cet article et qui est la reproduction d'un tableau de son temps donne une juste idée de ce que fut son apparence.

voulez-vous plaire aux Hommes — Servez-leur des Plats comme Ceux-ci!



Les femmes versées dans l'art de plaire aux hommes, savent fort bien qu'un moyen infaillible, c'est de leur servir des choses délicieuses à manger.

Quel est l'homme qui, ce soir, à son souper, n'apprécierait pas de savoureux biscuits à croûte dorée ou d'exquis muffins légers comme la plume! Quel est celui qui, demain matin, à son déjeuner, ne verrait pas avec plaisir dans son assiette d'excellentes crêpes dorées!

Pour presque tous les hommes, ces mets sont toujours un régal, surtout lorsqu'ils sont préparés avec la Poudre à Pâte "Magic".

Sur trois ménagères canadiennes qui cuisent à la maison, quatre* disent qu'elles emploient la Poudre "Magic" parce qu'elle leur assure toujours de meilleurs résultats.

Essayez vous-même la Poudre à Pâte "Magic" à la prochaine occasion, et vous verrez pourquoi elle jouit d'une telle popularité dans la cuisine domestique.

*Ce fait a été révélé au cours d'une enquête poursuivie à travers le Canada tout entier.



Vérifiez la présence de cette marque d'identification sur chaque boîte. C'est une garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.



CRÊPES SUR GRIL

- | | |
|--|---------------------------------|
| 1 pinte farine | 2 cuillerées à soupe shortening |
| 3 cuillerées à thé Poudre à Pâte "Magic" | 1 oeuf |
| 1 cuillerée à thé sel | 2 cuillerées à soupe mélasse |
| 2 cuillerées à soupe sucre | 1 chopine lait |

Mélangez et tamisez les ingrédients secs; battez l'oeuf, ajoutez lait et mélasse, puis versez lentement sur le premier mélange. Ajoutez le shortening fondu. Cuisez immédiatement sur un gril chaud et bien graissé. Servez avec sirop d'érable, de caramel ou de cassonade.



BISCUITS AU THÉ

- | | |
|--|--|
| 4 tasses farine | 2 cuillerées à soupe beurre |
| $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé sel | 2 tasses lait (ou assez pour faire une pâte molle) |
| 3 cuillerées à thé Poudre à Pâte "Magic" | |

Tamisez ensemble deux ou trois fois la farine, la poudre à pâte et le sel. Incorporez le beurre du bout des doigts, puis ajoutez le lait pour faire une pâte molle. Ne roulez pas, mais versez dans des moules bien graissés, et faites cuire à four chaud.



MUFFINS

- | | |
|--|-----------------------------------|
| 1 cuillerée à soupe beurre | 2 cuillerées à soupe sucre |
| 3 cuillerées à thé Poudre à Pâte "Magic" | 2 oeufs |
| | $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé sel |
| | $2\frac{1}{4}$ tasses farine |
| | 1 tasse lait doux |

Battez en crème le beurre et le sucre. Ajoutez les oeufs l'un après l'autre et battez bien. Tamisez ensemble les ingrédients secs et ajoutez au premier mélange, alternant avec le lait. Si la pâte n'est pas assez ferme, ajoutez un peu plus de farine. Mettez dans des moules à muffins bien graissés et faites cuire pendant 20 minutes à four chaud.

Si vous cuisinez à la maison, le nouveau Livre de Cuisine "Magic" sera pour vous une source précieuse de suggestions pratiques. Il contient plus de 200 recettes intéressantes, toutes éprouvées. Signez et envoyez le coupon et un exemplaire vous sera adressé.

STANDARD BRANDS LIMITED PRODUITS GILLET

Ave. Fraser & Rue Liberty, - Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer—*Gratuit*—le Nouveau Livre de Cuisine "Magic".

L. S. 11

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

Préparés d'après de fameuses Recettes Anglaises

Avez-vous encore souvenance des délicieux "Mince Pie" et "Plum Pudding", comme seule savait en faire votre mère... au temps où vous vous assoyiez à la table familiale... comme cette tarte fondait littéralement dans votre bouche... et avec quel empressement vous passiez votre assiette pour avoir un peu plus de ce fameux "Plum Pudding".

Aimeriez-vous encore goûter un peu de "Mince Pie" et de "Plum Pudding" possédant la même saveur... soit pour Noël ou comme dessert au cours des soirées de l'hiver qui s'annonce ?

Essayez alors un morceau de tarte au "Mince Pie" Clark Oxford... ou bien savourez une tranche de "Plum Pudding" Clark... et à la première bouchée, vous reconnaîtrez le "mincemeat" et le "Plum Pudding" d'autrefois... faits de raisins de choix, raisins secs, pelures de fruits, pommes, le tout assaisonné d'épices et ce qui est la solution de l'énigme... mélangés et mûris confortablement à de fameuses recettes anglaises, afin d'assurer une saveur délicieuse.

Et ce qui est étonnant, c'est le coût minime de ces "Mince Pie" et "Plum Pudding" Clark. Ils vous éviteront de passer à la cuisine de longues heures que vous pourriez utiliser mieux ailleurs.

Votre épicier tient ces produits de fabrication canadienne.



CLARK'S

Mince Meat & Plum Pudding

W. CLARK, LIMITED

Etablissements à Montréal, P. Q., St-Rémi P. Q. et Harrow, Ont.

Les cuisines Clark vous
aideront à préparer plus
rapidement de meilleurs
repas.

LA BONNE CUISINE BOURGEOISE

Confitures et Conserves

Confitures économiques. — Prenez des fruits à noyaux, tels que: mirabelles, reines-Claude, abricots, pêches. Retirez-en la queue et le noyau; coupez-les en menus morceaux et rangez-les par couches dans une terrine vernie, en saupoudrant chaque couche avec du sucre pilé, mais non passé. Pour chaque deux livres de fruits, mettez une livre de sucre.

Deux heures après, versez le tout dans une bassine; placez celle-ci sur feu et cuisez en remuant avec une spatule jusqu'à ce que la confiture tombe en *nappe* de la spatule. Retirez-la et remplissez les pots; couvrez ceux-ci deux heures après.

Confitures de poires. — Coupez les poires en quartiers, pelez-les, retirez-en le coeur; cuisez-les à l'eau sans les briser. Egouttez-les, en conservant la cuisson; mettez-les dans une terrine et tenez-les à couvert.

Mesurez la cuisson; mettez-la dans une bassine; pour chaque deux livres, mêlez une livre et demie de sucre coupé. Faites bouillir, écumez et cuisez à la *nappe*. Ajoutez alors les poires, donnez seulement quelques bouillons, retirez la bassine sur le côté du feu et tenez-la ainsi 20 minutes sans ébullition; écumez encore et versez dans les pots.

Confitures de poires (autre procédé) Coupez les poires en quartiers, pelez-les, retirez-en le coeur; pesez-les et rangez-les dans une terrine, par couche, en les alternant avec du sucre pulvérisé: pour chaque livre de fruits, trois quart de sucre. Couvrez-les avec du sucre, puis avec un linge humide, et faites-les macérer 24 heures. Mettez ensuite le tout dans une bassine; cuisez d'abord à feu vif, puis écumez et cuisez à feu doux en remuant jusqu'à ce que le sirop arrive à la *nappe*. Enfermez dans des pots, couvrez quand la confiture est tout à fait froide.

Raisiné. — Prenez des raisins mûrs, égrainez-les, écrasez-les et mettez-les dans un chaudron ou une bassine; cuisez-les 10 à 12 minutes en remuant; passez-les au tamis; remettez le liquide dans la bassine sur feu modéré, et cuisez en remuant de temps en temps. Quand la confiture commence à épaissir et qu'elle est diminuée des deux tiers, il ne faut plus la quitter jusqu'à ce qu'elle tombe en *nappe* de la spatule. A ce point, si on en verse une petite partie sur une assiette, elle doit rester

compacte et ne pas s'étaler. Versez-la alors dans des pots pas trop grands, et laissez-la refroidir 12 heures avant de fermer les pots.

Abricots à l'eau-de-vie. — Piquez les abricots entiers, plongez-les à l'eau de rivière bien chaude; chauffez sans faire bouillir jusqu'à ce que les fruits soient légèrement attendris. Egouttez-les, tenez-les une heure à l'eau froide. Egouttez-les encore; rangez-les dans des bocaux, et couvrez-les avec un sirop froid, préparé dans les proportions de deux litres d'eau-de-vie pour trois litres de sirop à 30 degrés.

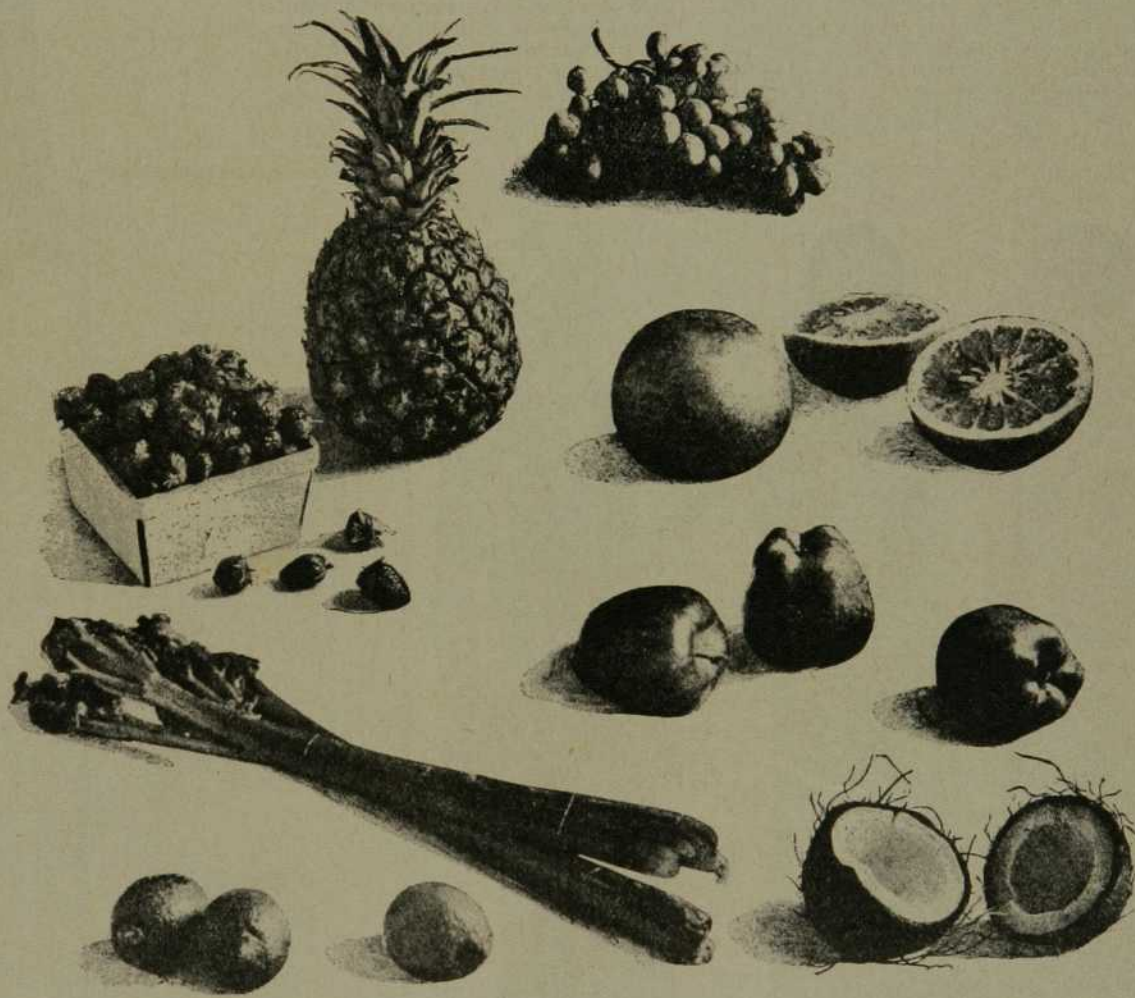
piquer. Faites chauffer de l'eau de rivière dans une casserole; un peu avant qu'elle bouille, plongez les fruits et retirez sur le côté du feu; tenez ainsi les prunes; sans ébullition, jusqu'à ce qu'elles soient très légèrement attendries.

Enlevez-les avec une écumoire, égouttez-les sur un tamis, puis prenez-les une à une, en écartant celles qui seraient molles; jetez-les dans une bassine rouge, plate si c'est possible, ayant du sirop chaud dedans à 20 degrés.

Tenez 10 minutes la bassine sur le côté du feu, sans faire bouillir; couvrez et retirez du feu.

bois, très pointue; range-les à distance sur un tamis et faites-les sécher à l'étuve douce, jusqu'à ce que la peau soit sèche. Trempez-les alors un à un dans du sucre au *cassé*, retiré hors du feu et pas trop chaud; faites égoutter le sucre et piquez les brochettes dans les trous d'une passoire renversée; aussitôt le sucre refroidi, enlevez les quartiers.

Poires conservées en boîte. — Choisissez de bonnes poires: celles du beurre blanc ou gris sont excellentes. Coupez-les en deux, supprimez-en le coeur à l'aide d'une cuiller à racine; pelez les fruits, faites-les blanchir à l'eau aci-



Confitures de prunes noires. — Choisissez des prunes mûres sans excès; pelez-les à cru; supprimez-en le noyau. Pesez les fruits, mettez-les dans une bassine avec le quart de leur poids de sucre en poudre. Deux heures après, cuisez la confiture, en remuant avec une cuiller, sans la quitter, jusqu'à ce qu'elle soit au degré de la *nappe*. Retirez-la alors, versez dans des verres.

Prunes à l'eau-de-vie. — Choisissez de grosses prunes; coupez-en la queue à moitié; il n'est pas nécessaire de les

Quand le sirop est froid, égouttez bien les prunes; rangez-les dans des bocaux et couvrez avec de l'eau-de-vie blanche.

Huit jours après, égouttez, le liquide; pour chaque litre, mêlez-lui un quart de litre de sirop froid, à 30 degrés; passez à la serviette, pour mêler, et versez sur les fruits. Fermez les vases et tenez dans un lieu sec.

Quartiers d'oranges glacés au cassé. Epluchez les oranges, divisez-les en quartiers sans en déchirer la peau. Piquez-les chacun à une brochette en

dulée, en les tenant un peu fermes; égouttez-les, rangez-les dans les boîtes; couvrez avec le sirop; soudez et cuisez quinze minutes.

Pour conserver les poires en flacons, donnez-leur 2 à 3 façons au sucre, en opérant comme pour les abricots.

Confitures aux prunes. — Mettez cuire les fruits quarante-cinq minutes, dans un sirop composé de sirop de blé d'Inde et de cassonade. Ajoutez les noix longues cinq minutes avant de retirer du feu. Versez dans des bocaux ou des verres stérilisés.

Comment remettre vos vieilles robes à la mode

3124—Un nouvel empiècement de dentelle rajeunira votre vieille robe de crêpe satin. Pour 36 de buste, 3 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe satin de 39 pouces et $\frac{1}{4}$ verge de dentelles de 35 pouces. Pour femmes de 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

3112—On peut allonger une robe de soirée en utilisant du filet (net) de la manière illustrée ici. Pour 34 de buste, 3 verges $\frac{7}{8}$ de taffetas de 39 pouces et 3 verges de filet de 72 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 14 à 20 et de 32 à 38. Prix, 50 cents.

3334—A votre over-blouse métallique, ajoutez une jupe de chiffon et des capes aux épaules. Pour 36 de buste, 2 verges $\frac{1}{4}$ de tissu métallique de 35 pouces et 3 verges $\frac{1}{4}$ de chiffon de 39 pouces. Pour grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

3305—Bordure et jaquette en velours à ajouter. Pour 36 de buste, 2 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39 pouces, et 2 verges $\frac{3}{4}$ de velours de 39 pouces pour la jaquette. Pour de 14 à 18 et de 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

3291—Une jolie idée pour votre courte robe imprimée ou robe de laine de l'an dernier. Pour 36 de buste, 2 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie novelty de 35 pouces et 1 verge $\frac{1}{2}$ d'uni de 39 pouces. Pour de 14 à 18 et de 32 à 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

3239—Autre innovation à faire. Pour 36 de buste, 2 verges $\frac{1}{2}$ de laine de poids léger de 54 pouces et 1 verge $\frac{3}{4}$ de soie novelty de 39 pouces pour blouse. Pour de 14 à 18 et de 32 à 44 pouces de buste. Prix, 50 cents.

3333—Votre robe de velours de l'automne dernier allongé au moyen d'un cordage de crêpe. Pour 36 de buste, 1 verge $\frac{3}{4}$ de crêpe satin de 39 pouces et 2 verges $\frac{3}{4}$ de velours de 39 pouces. Pour de 14 à 18 et de 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

3075—De nouvelles robes peuvent changer et rajeunir complètement l'apparence d'une vieille robe. Pour de 11 à 15 pouces (mesure des bras), et de 32 à 47 de buste. Prix du patron, 30 cts.



3159

16022

3325



3291

3239

3333



3075

Louise Schobacker

3159—Pour 36 de buste. 1 verge $\frac{1}{4}$ de laine de 54 pouces et 1 verge $\frac{3}{4}$ de contrastant de 54 pouces. Pour grandeurs, 14 à 20 et 32 à 44 de buste. 45 cents. Patron à calquer 16022. 30 cts.

3325—Pour 36 de buste. 2 verges $\frac{1}{4}$ de soie imprimée de 35 pouces et 3 verges d'uni de 35 pouces. Pour de 14 à 18 et de 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

La Bonne du Naturaliste

(Suite de la page 6)

passer quelque chose d'anormal au rez-de-chaussée.

S'étant vêtu à la hâte, il descendit à pas de loup au magasin pour se renseigner sur la cause de ce fantastique raffût.

Un rayon de lune, filtrant à travers les lames des persiennes lui donna un premier aperçu du carnage.

Ne pouvant articuler un mot, tant sa stupéfaction et sa fureur étaient grandes, il se contenta de faire entendre un sourd grognement.



Irma, tournant la tête de son côté, vit un corps au visage barbu remuer, et croyant qu'elle était menacée par le gorille:

— Attends un peu, sale vilaine bête de singe! rugit-elle, je vais aussi te faire ton affaire, et ça ne va pas traîner.

Sans laisser à Marsupiaux le temps de se mettre sur la défensive, et de signaler à sa bonne la regrettable méprise qu'elle allait commettre, celui-ci encaissait sur le sommet du crâne un phénoménal coup de matraque qui l'allongea, étourdi, sur le parquet.

Rallumant ensuite sa lanterne, Irma parcourut le champ de bataille.

Apercevant le gorille, toujours immobile et appuyé sur son bâton, elle s'exclamait, au comble de la surprise:

— Tiens, je ne m'étais pas aperçue qu'il y avait deux singes!

Au même instant, des gémissements attiraient son attention et une voix balbutiait:

— Aïe! aïe! oh! là là! ma pauvre tête!

A ces mots, Irma, dont l'humeur belliqueuse s'était apaisée, eut conscience de sa déplorable méprise.

S'approchant de son patron et baissant vers lui sa lanterne, elle murmurait, apitoyée:

— Eh, quoi, mon bon monsieur, c'était donc vous! Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue que vous étiez là?

Dans l'obscurité, j'ai cru que c'était le grand singe à qui vous ressemblez un tantinet, soit dit sans vous offenser, qui voulait m'offenser, et je me suis défendue...

Ceci dit, elle aida Elysée Marsupiaux à se relever et à gagner sa chambre. Après quoi, elle s'occupa d'appliquer des compresses d'arnica sur la bosse monumentale qui donnait au crâne du naturaliste l'apparence d'un pain de sucre.

Le lendemain matin, Irma fut navrée en constatant le désastre qu'elle avait commis dans le magasin sous l'empire de la frayeur.

Elysée Marsupiaux contemplait silencieusement, de son côté, le piteux état de ses animaux naturalisés.

— Sûrement, il va me renvoyer! pensait la bonne en maudissant sa frayeur nocturne.

Il n'en fut rien, et son patron, rompant un silence qui ne présageait rien de bon, déclara:

"Irma, je ne vous garderai point rancune de votre regrettable méprise et des dommages qui en furent la conséquence. En vous faisant coucher dans cette boutique peuplée de bêtes naturalisées, j'ai été le principal coupable. Ce qui est fait est fait; n'en parlons plus.

"Cette alerte nocturne m'a fourni l'occasion d'admirer votre courage. Je



sais maintenant qu'avec vous je n'ai rien à redouter des malfaiteurs.

"Remettez un peu d'ordre dans le magasin pendant que je m'absenterai."

Et, laissant sa bonne réconfortée, Elysée Marsupiaux qui avait été médiocrement flatté de se voir comparer par elle à un gorille, courut immédiatement chez le barbier pour se faire complètement raser.

JO. VALLE



Acheter chez
Desjardins c'est
acheter en toute sécurité

MALGRE les innovations de plus en plus charmantes de la vogue, la fourrure garde toujours pour la femme sa place incontestée de reine des parures. C'est qu'elle ajoute le confort à la beauté.

Au Canada, depuis deux générations, les fourrures Desjardins sont les préférées à la fois des élégantes averties et des acheteuses économes.

Car les fourrures Desjardins ont fait leur marque, et à leur prix nulles ne les ont jamais surpassées en qualité, en chic et en solidité. Acheter chez Desjardins, c'est acheter en toute sûreté et à votre plus grand avantage.

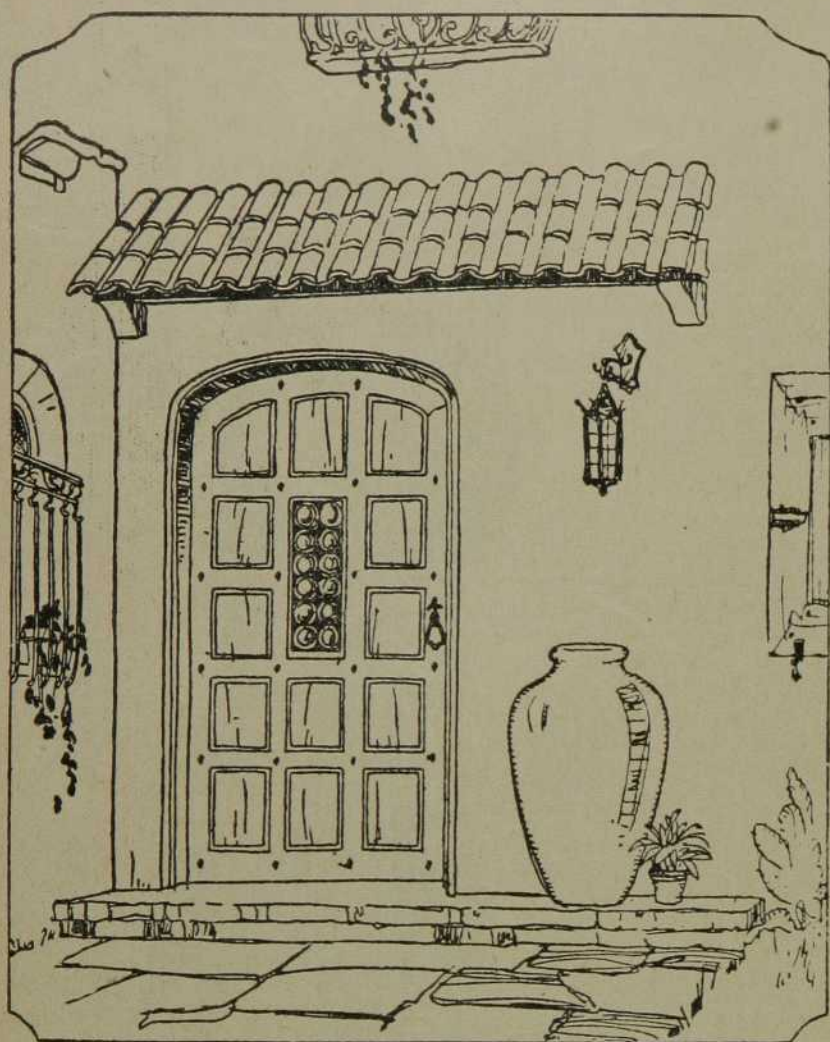
Facilités de paiement si désirées.

CHAS DESJARDINS & C^E
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis - - - - - Montréal.

Succursale à l'Hôtel Windsor

Le plus grand magasin de fourrures en détail du monde entier.



Le porche.



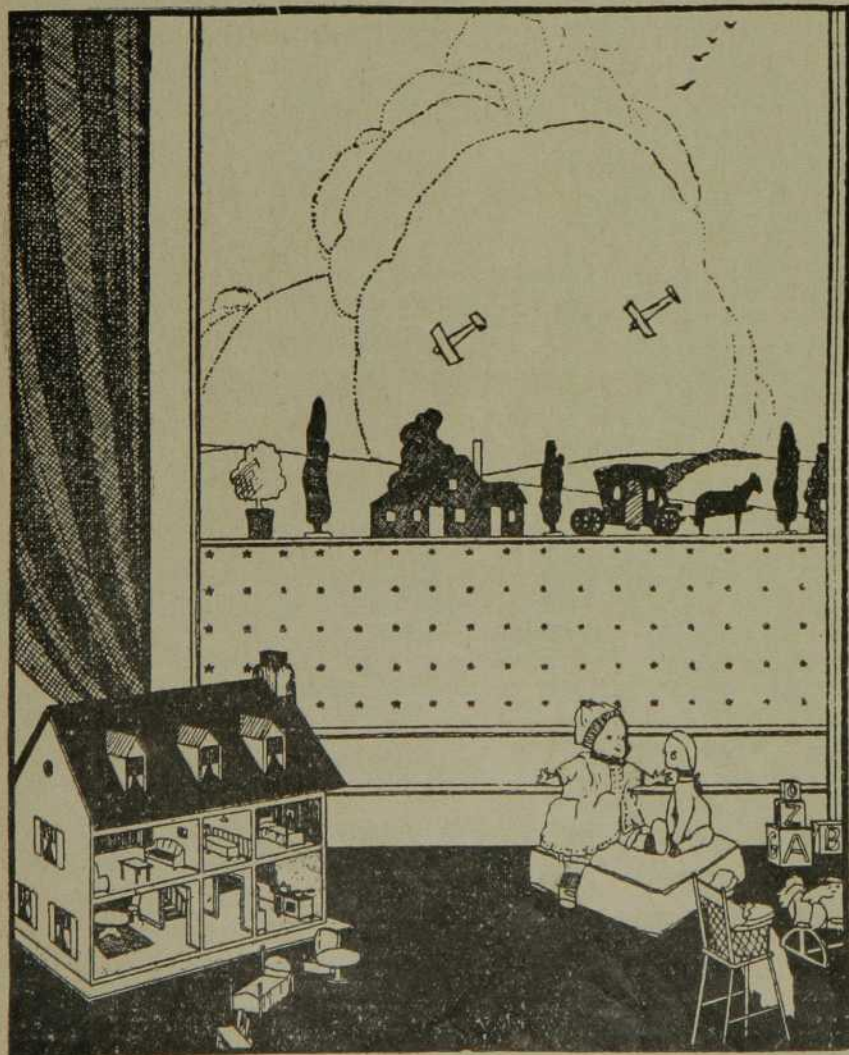
Pour votre Maison

Trois bonnes idées

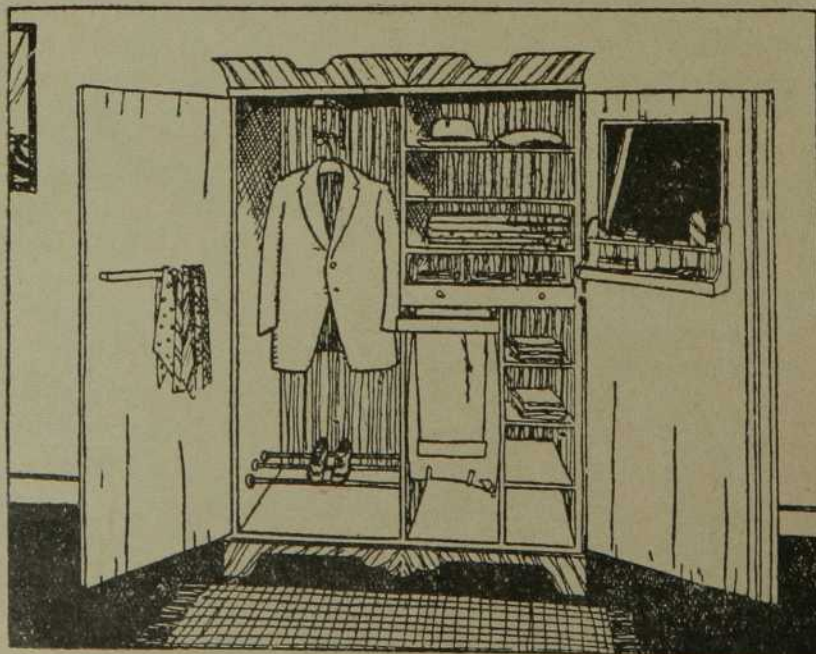
La première de ces suggestions ne peut malheureusement servir qu'à ceux de nos lecteurs qui possèdent leur propre maison et peuvent ainsi la remodeler à leur fantaisie. Le style de cette façade, inspiré à la fois d'Espagne et d'Italie, est méditerranéen. Depuis déjà assez longtemps toutefois, ce style a été adopté par les architectes du monde entier, et surtout par ceux d'Amérique. On rencontre partout de ces maisons dans les Etats du Sud et surtout en Californie. On en voit même, et en assez grand nombre, dans les quartiers résidentiels des villes du Canada, bien que ce style latin se prête mieux aux climats chauds.

Tous les locataires, — ils n'ont pas du tout besoin d'être riches pour cela, — peuvent décorer agréablement et avec des matériaux pratiques et hygiéniques la pièce consacrée aux enfants. Les murs de cette chambre sont recouverts d'un tissu à l'épreuve de l'eau qui se lave facilement à l'eau et au savon. Sur ces murs l'enfant peut dessiner tout ce qui lui passe par la tête, faire ses devoirs, etc. Ou, si vous avez quelque talent, vous pouvez vous-même dessiner tous les objets susceptibles de distraire et d'instruire vos enfants.

Les maisons les plus modernes sont amplement pourvues de garde-robe. Mais on en trouve rarement d'assez spacieuses dans les appartements construits il y a quelques années. Là où les garde-robe font défaut, on peut utiliser une vieille armoire comme garde-robe de monsieur. On la garnit de compartiments et de tablettes comme sur le modèle illustré ici.



La chambre d'enfants.



La garde-robe de monsieur.

PHONOPHOBIE

(Suite de la page 7)

vation, car à la campagne, les distractions sont plutôt limitées et, quand ma tâche est terminée, rien ne me repose mieux l'esprit que de tailler une bavette avec des amis en fumant une bonne pipe.

La bourgeoise et moi, nous nous rendons chez le maire, M. Clapier. Sa femme et lui nous font le plus enthousiaste accueil et on débouche, en notre honneur, quelques vénérables fioles. Il y avait surtout un vieux marc auquel je fis l'honneur de récider à plusieurs reprises. Nous causons de la pluie et du beau temps, de leur influence sur la récolte future quand, tout à coup, un frisson d'épouvante me galope le long de l'échine... Une voix nasillarde, ô combien connue et maudite! venait d'annoncer: *Sambre et Meuse*, par la Garde Républicaine.

Avec le stoïcisme et la résignation du martyr qui s'apprête à être livré aux féroces morsures d'un milliard de punaises affamées, j'écoute le morceau sans rien dire, la mine recueillie et devinant que ces braves gens avaient voulu nous faire une agréable surprise, j'ai l'héroïque politesse de les complimenter en m'écriant: "Merveilleux! Déconcertant! Sublime! Les temps sont enfin révolus... Ça tient du prodige! On croirait entendre une personne naturelle, etc., etc."

Ravi et flatté du plaisir qu'il croyait nous causer, le maire nous fait avaler tout son répertoire... quarante-huit morceaux, le misérable! J'avais beau lui dire:

— De grâce! cher monsieur, je ne veux pas abuser... Gardez-en pour une autre fois... Il ne voulait rien savoir... Je suis rentré chez moi avec une migraine atroce en criant anathème! à Edison que je rendais responsable de ma torture. Hélas! je n'étais qu'au prologue de mon supplice...

Les autres notables de la commune avaient eu vent de ma soirée passée chez le maire, et, persuadés que c'était son phonographe qui m'avait attiré chez lui, ils voulurent tous en avoir un.

La semaine qui suivit, je reçus une quinzaine d'invitations. Ayant accepté celle du maire, je ne pouvais décliner les autres, sous peine d'avoir une

mauvaise presse et de me mettre tout le monde à dos... Dorothée et moi, nous avons donc accepté et quinze soirs de suite, il m'a fallu tremper des petits beurres dans de l'eau chaude et entendre des voix de mirliton hurler: *La Voix des Chênes, Etoile d'Amour, Les Rameaux*, etc., etc. Je finissais par être encore plus impressionné que les disques!

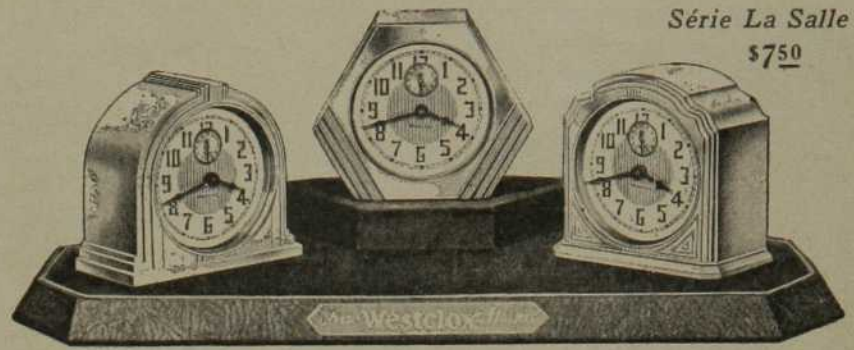
La rivalité ensuite s'en est mêlée. La semaine et le dimanche, de tous les coins du village ce fut à qui me jouerait du phonographe pour me prouver que son appareil était meilleur que celui du voisin... C'était à qui ferait le plus de raffût... Quelle cacophonie! Je me sentais devenir marteau... Hier, j'ai pris le premier train pour Paris... Je ne veux plus retourner là-bas.

Il s'était arrêté pour allumer une cigarette. Soudain, de la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée, une voix nasilla: *La Troïka*, polka russe. Exupère, à ces mots, fit un bond formidable et prenant subitement ses jambes à son cou, il détalait ventre à terre sans avoir pris seulement le temps de me serrer la main.

A quelque temps de là, un de mes amis, le docteur Képhalos, me faisait visiter la maison de santé qu'il vient de créer et s'arrêtant devant un cabanon au fond duquel un malheureux dément fredonnait une mélodie en se pinçant le nez, avec ses doigts:

— Tenez, me dit-il, voici un des sujets les plus curieux de mon établissement. Ce malheureux est une victime de la science; victime surtout de l'abus que l'on fait de certaines inventions. Il est atteint de phonophobie aiguë, maladie nouvelle, contractée par l'abus du phonographe. Ce malade, qui était un romancier de talent, se figure que son âme est un disque impressionné qu'un mauvais génie retient prisonnière dans l'intérieur d'un phonographe et, du matin au soir il fredonne en se pinçant le nez. Sa folie est incurable, mais tout à fait inoffensive.

Je sentis un petit picotement à la racine des cheveux et m'éloignai du cabanon, le cœur serré... Je venais de reconnaître Exupère!



Le Cadeau Durable

WESTCLOX... cadeaux des fêtes aussi beaux que pratiques... pour parents et amis, jeunes et vieux.

Voici la Série La Salle... cadrans modernes au goût du jour. Le robuste Big Ben, le plus célèbre réveille-matin du monde, et son petit frère Baby Ben... en nickel ou couleurs. Le Cadran d'Auto... pour tout auto. La Ben de poche et la Country Club... deux jolies montres très fiables pour hommes et jeunes garçons.

Autant de cadeaux durables qui rappelleront longtemps votre souvenir.

Prix variant de \$1.75 à \$7.50

WESTERN CLOCK COMPANY, LIMITED
PERTERBOROUGH, ONT., CANADA

Fabrique au Canada



Big Ben
\$4.50



Réveille-matin Montres de poche Cadrans d'autos

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



GRATIS
pour toutes
les femmes

Cette Intéressante Brochure adressée GRATIS

La brochure de Kirsch sur la décoration des portes et fenêtres a déjà appris à des milliers de femmes la manière de draper rideaux et portières comme le ferait un artiste décorateur.

Elle suggère une foule d'idées pour chaque genre de fenêtre et enseigne comment les mettre en pratique. Il existe des tringles Kirsch pour chaque pièce et fenêtre, et vous trouverez dans cette brochure la solution de tous les problèmes que présentent les draperies.

Ecrivez aujourd'hui pour demander votre exemplaire. Cette brochure vous plaira, et plus encore les accessoires métalliques Kirsch pour draperies que vous verrez au magasin.

102

Kirsch

ACCESSOIRES METALLIQUES DE
DRAPERIES

Kirsch Manufacturing Co. of Canada, Ltd.
Dépt. 61, Woodstock, Ont.
Veuillez m'envoyer gratis la nouvelle brochure Kirsch.

Nom et prénoms _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____



Chevelure Dorée

Les cheveux blonds semblent se transformer en fils d'or lorsque vous les lavez avec le "Camomile" Evan Williams — le shampoo par excellence.

Il existe un shampoo Evan Williams pour chaque teinte de cheveux — chez vos pharmaciens.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITES
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

PALMIER-EVANTAIL GEANT



Le plus beau de tous les Palmiers, et facilement semé et cultivé dans la maison. Éléantes feuilles en forme d'éventail d'un riche vert sombre; magnifiquement frangées de longs filaments comme des fils le long des segments des feuilles.

La plante pousse touffue, bien adaptée à la culture en pot et réussit en toute condition. Ne demande pas de soins particuliers; supporte la poussière et l'air sec; le manque de soleil ne l'affecte pas. Très ornementale en toutes les périodes de sa croissance et le Palmier le plus satisfaisant jamais offert. Semence, 25c le paquet.

OFFRE SPECIALE. Deux paquets de Semence de Palmier Géant et un paquet des 18 variétés de Semence de Geranium, 50c, frais de port payés. Semez maintenant.

DOMINION SEED HOUSE

265 Elgin Street GEORGETOWN, ONT.

Les vers sapent la force et minent la vitalité des enfants. Renforcez-les par l'usage du Mother Graves' Worm Exterminator pour expulser les parasites.

Sous l'Aqueduc

(Suite de la page 8)

ténèbres, et ballotté, giflé, flagellé par des vagues si rugueuses et si stridentes, qu'on eût dit d'énormes écaillés qui s'entrechoquaient.

L'homme franchit ainsi une distance de quatre cents mètres, cahoté en tous sens, oscillant et pivotant comme un paquet lancé à la mer, mais toujours conscient, raidi dans une contention de tous ses muscles, dans un effort de volonté formidable qui lui permettait d'aspirer l'air largement, chaque fois que la flagellation des vagues le ramenait à la surface...

Soudain, la honte, qui s'était atténuée graduellement, cessa tout à fait. Et l'homme flotta sur l'eau, rapide encore, mais sans convulsions.

Au moment où une lueur d'espoir s'insinua dans son esprit, il se sentit frôlé par quelque chose de résistant et de visqueux. Quelques secondes après, toute l'horreur de la réalité lui apparut. L'eau montait, — ou c'était le cintre qui s'abaissait, peu importe, — et, dans un instant, l'air allait lui manquer. Dans cette extrémité, se résignant à son destin, il respira une dernière fois, profondément, de toute la capacité de ses poumons, puis se laissa charrier, inerte, par l'eau du fleuve. Cette fois, c'était inévitablement la mort...

Alors une terreur instinctive envahit ce fils-des-hasards qu'aucune émotion, jusque-là, n'avait fait tressaillir. La voûte lui parut peser sur lui comme une pierre tombale sur un homme enterré vif. Il sentit la nuit liquéfiée de ce sépulcre atroce le pénétrer jusqu'aux os. Oui, ce qu'il souffrait, c'était l'indéfinissable torture de la mort dans la vie. Complètement submergé, ne pouvant plus respirer, n'ayant pourtant pas perdu connaissance, il voyait se dérouler dans sa mémoire maintes circonstances de sa vie aventureuse qu'il y croyait à jamais abolies. Et à ces singuliers souvenirs se mêlaient des sensations in-

solites, des angoisses physiques qu'il avait toujours ignorées, et qui, après avoir retenti dans tout son corps, venaient l'étreindre à la gorge, puis s'accumulaient dans sa tête, qui semblait se gonfler jusqu'à éclater.

Suffoqué, à demi sombré dans une abominable torpeur contre laquelle essayer de lutter devenait d'instant en instant plus inutile, l'homme n'eût même pas, au moment de mourir, la consolation d'une pensée pour sa mère qu'il n'avait jamais connue, ni d'un élan vers une femme qu'il eût aimée, les choses du cœur n'ayant jamais soulevé en lui l'étoffe grossière de son indifférence.

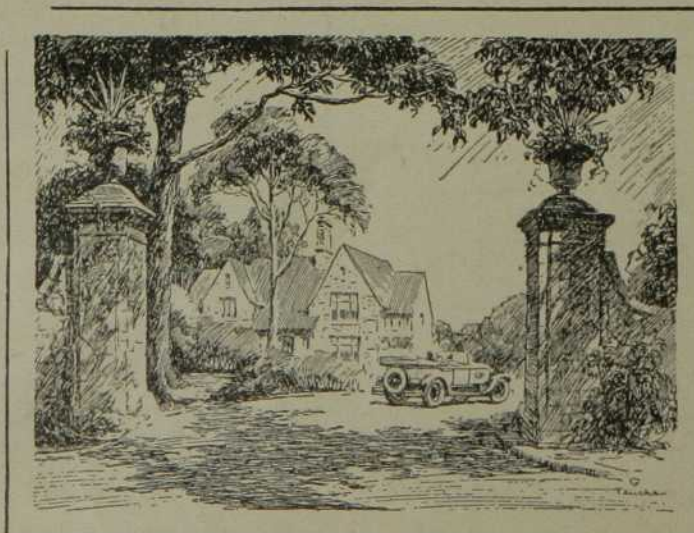
Tout à coup, le malheureux sentit ses oreilles se déchirer, ses yeux sortir des orbites, sa poitrine se briser en éclats. Il était immergé depuis deux minutes à peine, et il avait vécu sous l'eau dix siècles d'horreur. En contenant si longuement sa respiration, il venait d'accomplir le plus inouï des prodiges, mais, à cette heure, c'était fini, fini... La suffocation le tuait...

Comme il se faisait cette épouvantable réflexion, l'homme fut surpris de sentir qu'au lieu de l'abandonner, la vie affluait en lui. Il ouvrit les yeux et se vit cramponné à la grille qui ferme l'extrémité de l'aqueduc. Les eaux mugissaient autour de lui et se précipitaient en cascade dans un immense bassin, d'où elles actionnaient, par la violence de leur chute, les puissantes broyeuses de l'usine.

Des ouvriers le tirèrent de là.

Et quand, pleine d'anxiété, la foule des promeneurs arriva, ce diable d'homme se mit à expliquer, d'une voix gouailleuse, "comment on traverse un aqueduc à la nage, sans reprendre haleine"!

Quant à son compagnon, en arrivant près de l'échelle de fer, il avait réussi à en saisir les branches et à remonter sur la berge.



BÉBÉ PROFITE AU NOURRI AU LAIT EAGLE CONDENSÉ

Toujours Pur Uniforme Facile à digérer

La Cie Borden Limitée
149 St-Paul Ouest, Montréal
Veuillez m'expédier Livrets, Grátis

NOM: _____
ADRESSE: _____ 933F

POURQUOI SOUFFRIR DU FOIE ?

Ne souffrez pas plus longtemps de ces vilains boutons sur la figure, de ces yeux jaunes et sans éclat, de cette continuelle sensation de lassitude, qui sont l'indice d'un foie affecté.

Névràlgie, étourdissements et bile suivent nécessairement. Vous devez stimuler votre foie paresseux et faire sortir la bile avec les Petites Pilules pour le Foie Carter (Carter's Little Liver Pills).

Elles agissent aussi comme laxatif doux, purement végétal, exempt de calomel et de drogues funestes; elles sont petites, faciles à avaler et on n'en prend pas l'habitude. C'est un bon tonique et non de ces laxatifs qui fatiguent et donnent des crampes. Dans toutes les pharmacies, 25c et 75c, paquets rouges.

**SOYEZ POPULAIRE
APPRENEZ
LA MUSIQUE**

Par correspondance la GUITARE HAWAÏENNE, TENOR BANJO, UKULELE. Nos cours simplifiés par la photographie, vous permettent de jouer votre instrument favori en quelques semaines. AUCUNE EXPERIENCE NECESSAIRE

Des milliers de gens qui ne connaissent pas une seule note ont appris avec facilité à jouer leur instrument favori.

INSTRUMENT GRATIS

Nous fournissons un magnifique instrument professionnel ABSOLUMENT GRATIS à nos élèves.

PAYEZ EN APPRENANT

Nos termes de paiements faciles rendent nos cours à la portée de toutes les bourses. Sur réception d'une carte postale nous vous enverrons tous les détails concernant l'instrument de votre choix. Ne manquez pas de dire quel instrument vous désirez apprendre en ECRIVANT A

Le Conservatoire de Musique Hawaïenne
74-9 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

SIROP MATHIEU
de Goudron et d'Extrait de Foie de Morue

CASSE LA TOUX

PASTILLES AU MENTHOL MATHIEU
Soulagent toux, enrhumements, etc. 5c

A MINUIT

(Suite de la page 9)

L'ombre était toujours là, immobile. Il repartit, l'ombre également. Alors il se prit à courir, droit devant lui, au hasard, la respiration coupée, les jambes molles, traqué par cette ombre muette, et brusquement, arrivé, sans savoir au-dessus de la grève, il s'abîma dans le vide, le cœur battant.

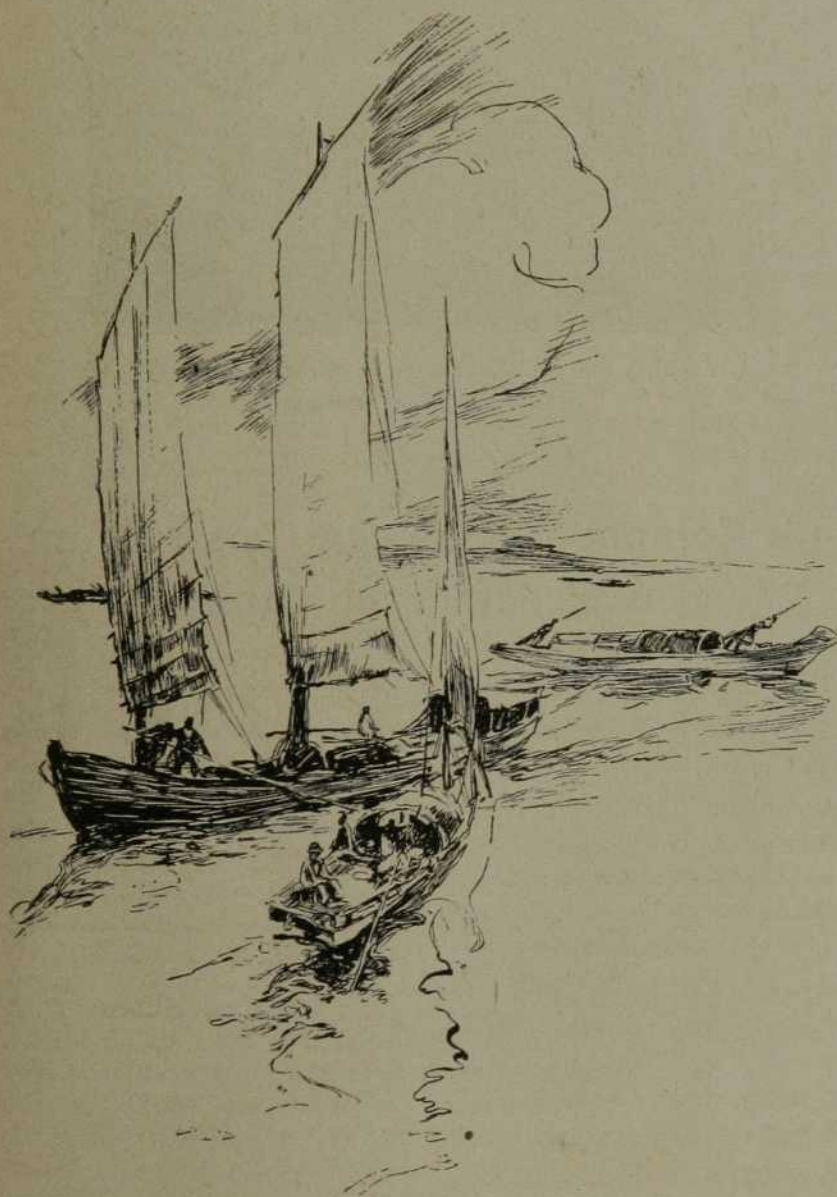
On le retrouva sur les rochers, le crâne vide, et, pour la deuxième fois, Stefanik prit le deuil des veuves. Sa porte restait silencieuse maintenant et elle se sentait revivre, délivrée du cauchemar.

Il y avait un mois à peine que Le Gonidec reposait au cimetière, quand

le naufrage de l'Olympe, il était resté prisonnier chez eux pendant cinq ans. Un hasard, qu'il n'espérait plus, lui avait enfin permis de gagner à la nage un navire portugais ancré près de la côte pour réparer des avaries et il arrivait de Lisbonne.

— Ma femme habite-t-elle toujours le pays? demanda-t-il.

— T'as core de la chance dans ton malheur, dit l'aubergiste, car un peu plus tôt tu serais mal tombé. A s'avait remarié avec Le Gonidec, vu qu'é se croyait veuve, par le fait. Et v'là que justement Le Gonidec s'est laissé mourir le mois passé, de sorte qu'é se trouve



un matin, dans la salle basse du *Singe bleu*, un homme entra, un sac de matériel sur l'épaule. Le cabaretier le regarda, s'approcha, le prit par les épaules.

— Seigneur Jésus, cria-t-il, tu ne serais-t-y point Jobie, l'homme à la Stefanik?

— C'est bien moué, dit le marin, puis il s'assit et commanda une bolée.

Ensuite, lentement, il raconta comment les Maures, l'ayant épargné après

comme qui dirait disponible. Ça tombe bien, parce que ces histouères-là, on a beau dire, c'est toujours embêtant.

Jobie chargea son sac sur son épaule.

— Alors, puisque c'est ça, dit-il, je vas y aller vouère.

D'un doigt, il toucha son bonnet.

— Salut.

Et, dissimulant un sourire, il prit le sentier conduisant à sa maison.

Je suis si Fatiguée

Le sommeil manque, et avec la perte du sommeil viennent la débilité, l'humeur irritable, la tendance à la crainte et à l'anxiété. La peur en face d'une foule, la peur de se trouver seule, ou, comme il arrive le plus souvent, la peur de l'avenir — tout cela rend la vie misérable.

Il existe un moyen de se soustraire à cet état: c'est de faire usage de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs, afin d'alimenter les cellules nerveuses déprimées et épuisées.

Vous n'aurez pas fait longtemps usage de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs avant de constater son effet reconstituant sur le système. Un sommeil bon et réparateur, une digestion améliorée et une plus belle perspective de la vie vous convaincront que ce traitement vous ramène à la fois votre ancienne santé et une vigueur nouvelle.

La Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs

Si vous voulez une teinture réellement indélébile—employez Sunset

Dans le morceau compact de Sunset toute la science d'un teinturier de profession se trouve concentrée. Ni la lumière ni l'humidité ne sauront changer vos choses si vous employez les

TEINTURES SAVON SUNSET

FABRICATION CANADIENNE



Ne manquez pas de vous procurer

Le Samedi de Noël

En vente le 13 décembre dans tous les dépôts

COUPON D'ABONNEMENT **Le Samedi**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.

Curiosités, Inventions et Actualité



Madame Roy, propriétaire de l'Hôtel Royal, à Matane, P. Q., possède un "siffleur" de deux ans et demi absolument apprivoisé. On le voit ici croquant un biscuit sec, sa nourriture préférée, devant l'Hôtel Royal. Cette photo a été prise par M. Adélard Paré, agent de circulation du "Samedi", de "La Revue Populaire" et du "Film".

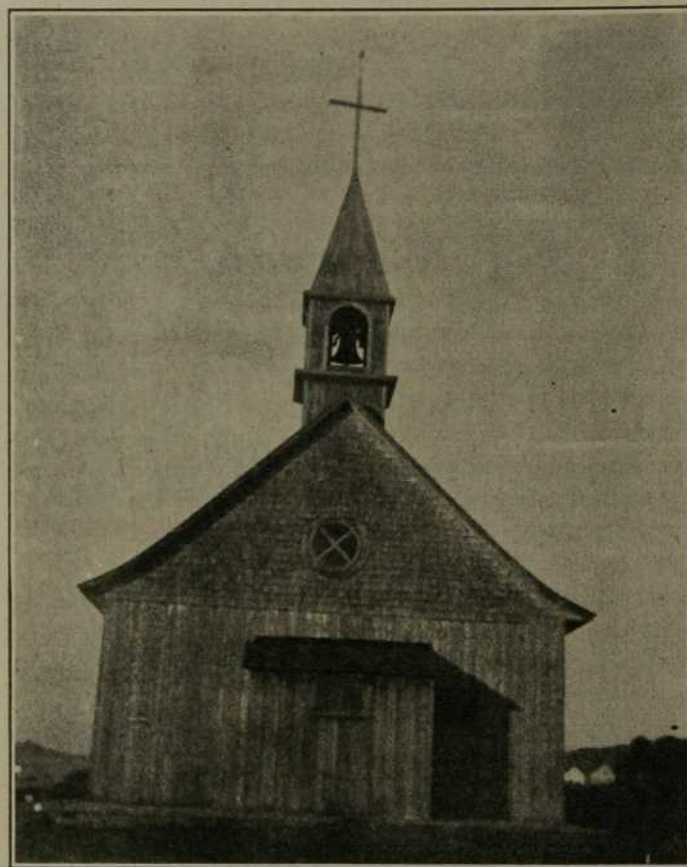
— o —

UN SILENCIEUX POUR LA BAIGNOIRE LA REMPLIT SANS BRUIT



Il est maintenant possible de remplir sa baignoire sans le moindre bruit. Le silencieux qu'on a imaginé pour cela ressemble à un boyau à pomme d'arrosage. Mais au lieu de la pomme d'ar-

rosage, dans ce cas-ci, le boyau est terminé par un poids en métal assez lourd avec supports en caoutchouc, lequel poids se pose au fond du bain. L'eau sort d'un trou au centre de ce poids.



La petite église de Capusin, sur la côte de la Gaspésie.
Photo de M. A. Paré.

— o —

La Compagnie Kellogg construit un nouvel édifice, en Ontario

La Kellogg Company of Canada a l'intention de construire bientôt une nouvelle manufacture au coût approximatif de \$150,000. Les travaux de construction commenceront dès cet automne. Cette bonne nouvelle vient d'être annoncée officiellement par M. Eugène-H. McKay, de Battle Creek, Michigan, directeur de cette compagnie qui a été envoyé à London par M. L. H. Brown, président de la compagnie américaine du même nom, pour surveiller les travaux de construction de la manufacture de London. M. McKay était accompagné d'ingénieurs et d'architectes de la Albert Kahn Company, de Détroit, pour l'assister dans la préparation des travaux au point de vue technique.

La manufacture sera assez grande pour faire face aux développements futurs de la compagnie. Elle sera érigée au sud de la manufacture actuelle de la rue Dundas et l'entrée sera dans la rue King, de sorte qu'il restera assez

de terrain pour l'addition de nouvelles ailes que la compagnie entend ajouter dans quelques années. La nouvelle manufacture sera aussi pourvue de chutes à charbon des plus modernes pour y amener les combustibles. On construira de plus de nouvelles voies d'évitement autour du nouvel édifice.

"Ce n'était pas l'intention de la compagnie au début, dit M. McKay, de construire cette manufacture avant l'an prochain, mais M. Kellogg a cru qu'il était de son devoir de faire tout en son pouvoir pour diminuer la présente crise du chômage. C'est pourquoi nous avons avancé d'un an la construction de certains édifices à Battle Creek et nous suivons la même politique à London."

M. J. B. McKinley, le gérant local, a insisté auprès des autorités de la compagnie Kellogg pour faire mettre à exécution dès cet automne quelques articles du programme de construction de cette compagnie et il a représenté aux directeurs les besoins de la manufacture de London.

Une Ombre Prometteuse



Couronnez la besogne d'une bonne bouteille de Molson's Export . . . riche, crémeuse, moelleuse, elle est de bonne consistance et son pétilllement réchauffe le coeur . . . fait mieux apprécier la vie. Commandez-la à votre taverne habituelle. Gardez-en une caisse à la maison. Elle est incomparable.

MOLSON

“Export” - “Stock” - “India Pale”

la méthode moderne

pour l'entretien de vos parquets

Pour rester jolies, les plus jolies choses exigent des soins. Il en est de même des parquets de votre maison. Il vous faut les entretenir et suivant une méthode moderne.

Old Dutch remplit cet office à la perfection. C'est le meilleur nettoyeur moderne de parquets. Il nettoie sans abîmer et cela si facilement, si rapidement et si bien que les ménagères se demandent pourquoi elles n'ont pas toujours eu recours au Old Dutch.

La méthode moderne Old Dutch est excessivement simple. Vous en saupoudrez un peu le plancher, vous frottez légèrement avec une vadrouille, un chiffon ou une brosse humides; puis vous essuyez bien sec. Toutes les taches disparaissent; toutes les impuretés, y compris

les plus dangereuses qui se logent dans la saleté, sont ainsi enlevées. Le parquet brillera de *Propreté Hygiénique*. La maison est ainsi mieux tenue et la santé des enfants, comme de toute la famille, se trouve protégée.

Old Dutch tire ses remarquables propriétés nettoyantes des particules de « Seismotite » — nettoyeur naturel. Ne contient pas de matière graveleuse, caustique ou acide. Old Dutch n'égratigne ni n'endommage les surfaces les plus lisses et les plus polies. La méthode Old Dutch est donc la méthode moderne la plus sûre. Son emploi est économique, parce qu'il fait plus et dure plus longtemps. Economisez du temps et des pas; ayez toujours un paquet de Old Dutch dans la cuisine, salle de bains et buanderie.

Le Old Dutch n'a pas son pareil

Pour nettoyer et polir porcelaine blanche et de couleur, émail, tuile, marbre, ustensiles de cuisine, garde-manger, parquets, réfrigérateurs, boiserie, faïence, accessoires métalliques, verrerie, fenêtres, murs peints, ou toute surface se lavant à l'eau.



Les bonnes ménagères se reconnaissent à l'emploi du Old Dutch Cleanser



NETTOIE PLUS VITE

FABRIQUÉ AU CANADA